

LA CICATRICE DE MÓNICA

LA CICATRICE DE MÓNICA

MÓNICA LAGO

TOME 0

LUIS A. SANTAMARIA

© 2020 L. A. Santamaría Books

Traduction en français © 2025

Tous droits réservés. Aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, stockée dans un système de récupération ou transmise sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit (électronique, mécanique, photocopie, enregistrement ou autre), sans la permission préalable et écrite de l'éditeur.

Publié par L. A. Santamaría Books

Première édition en français : 2025

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, personnages, lieux et incidents sont issus de l'imagination de l'auteur ou utilisés de manière fictive. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des événements ou des lieux est purement fortuite.



Pour Silvia. Ça a été un plaisir de travailler ensemble sur cette histoire.

1

LE PRÉSENTATEUR du journal télévisé annonce quelque chose à propos d'une vague de chaleur, mais Lola ne prête pas attention. À l'écran, des images de thermomètres et de plages bondées se succèdent pendant qu'elle regarde l'horloge murale : neuf heures et demie passées...

... et Álvaro n'est toujours pas arrivé.

À ce stade de la soirée, les alarmes internes de Lola ne se sont pas encore déclenchées, mais une légère sensation, un rien, à peine un soupçon de mauvais pressentiment, commence à contaminer son raisonnement, déjà alarmiste par nature.

Le portable repose sur ses genoux. De la main gauche, elle le serre juste assez fort, au cas où il appellerait. De la droite, elle change de chaîne. Un feuilleton turc, du genre de ceux qui passent à toute heure.

Ses paupières se ferment.

Le son d'une gifle la réveille. À l'écran, une femme pleure pendant qu'un homme lui hurle dessus en turc sous-titré. Lola cligne des yeux, désorientée. L'horloge indique dix heures moins le quart.

La maison est toujours silencieuse. Si Álvaro était arrivé, elle aurait entendu la porte.

Elle vérifie son portable, qu'elle a toujours en main, par instinct. Elle n'a ni messages ni appels manqués.

Il aurait dû rentrer depuis un moment. C'est lundi, ce qui implique qu'Álvaro, qui est professeur, travaille le lendemain. En semaine, il ne passe pas souvent la nuit dehors, et encore moins sans prévenir. Bien qu'il ait quarante-deux ans, comme il vit avec elle, il continue de la prévenir s'il ne dort pas à la maison.

Lola se lève du canapé et le coussin conserve la forme de son corps. Ses pantoufles — les mêmes depuis trois hivers — attendent à côté de la table basse. Elle les enfle et se dirige vers la chambre d'Álvaro. Le lit est fait et le pyjama plié sur l'oreiller. Tout est comme ce matin.

Elle compose son numéro. Cinq sonneries. Finalement, la messagerie vocale se déclenche.

— Mon chéri, c'est maman. Où es-tu ? Appelle-moi.

Elle essaie de réfléchir avec cohérence. Álvaro lui a-t-il dit quelque chose sur le fait qu'il ne rentrerait pas à la maison aujourd'hui ? Elle ne s'en souvient pas, même s'il est vrai que, dernièrement, sa mémoire n'est pas très fameuse.

Ses mains tremblent tellement qu'elle ne parvient à trouver le contact sur son portable qu'à la deuxième tentative. Maintenant, elle appelle Luis, le patron du bar où Álvaro va voir le football le dimanche. Ils sont allés à l'école ensemble et ont fini par devenir inséparables, même si dernièrement ils ne se voient plus autant, au grand regret de Lola. Quand ils étaient enfants, Luis était tout le temps à la maison ; il était comme un membre de la famille.

Luis décroche. Il est un peu surpris. Non, il n'a pas vu Álvaro, et il aurait été étonné de le voir par là aujourd'hui.

— Pourquoi tu dis ça, Luis ?

— Ça fait des mois qu'Álvaro n'est pas venu.

Sur ce, Luis lui demande s'il s'est passé quelque chose, mais Lola a déjà raccroché, suffoquant et tremblante.

Elle descend au garage en robe de chambre. Le néon clignote trois fois avant de s'allumer complètement. La place 27 est vide. Aucune trace de la voiture d'Álvaro.

Quelque chose se tord dans son estomac. Ce n'est pas la faim. C'est cet instinct que les mères développent quand leurs enfants ont de la fièvre avant même de leur toucher le front, quand ils mentent sur l'endroit où ils sont allés...

Ou quand quelque chose de grave est sur le point d'arriver.

Elle pense aux derniers jours. A-t-elle remarqué qu'Álvaro était plus silencieux que d'habitude ? C'est possible, peut-être un peu abattu, mais pas au point de penser qu'il aurait eu un problème et qu'il aurait voulu disparaître pour prendre quelques jours de recul.

Alors une idée qui la glace lui vient à l'esprit. Álvaro songeait-il au suicide ? Elle ne veut même pas y penser.

Elle déverrouille de nouveau son portable. Appelle de nouveau son fils. Encore la messagerie.

Le nœud dans son estomac se resserre.

Lola ne se souviendra de rien des deux semaines qui suivront.

Cet après-midi-là, quelques heures plus tôt

La sonnerie a retenti à six heures pile et Álvaro n'a pas prolongé le cours d'une seule seconde. Les élèves sont sortis en trombe, certains le regardant du coin de l'œil, surpris. Il était le professeur qui étirait toujours son cours de cinq minutes, celui qui prenait plaisir à les voir tambouriner des doigts sur leurs pupitres pendant qu'il expliquait la différence entre *plus-que-parfait* et *passé composé*. Il se délectait de voir ses élèves soupirer d'impatience et secouer la tête. Parfois, il entendait même les protestations mal dissimulées derrière les murmures de désapprobation :

Le Bègue s'éternise encore.

Il ne leur en voulait pas. Il se souvenait de sa propre puberté. Ça n'avait pas été une période facile. Et encore moins pour lui.

Le Bègue. Après tant d'années à enseigner, le surnom ne le blessait plus. Son bégaiement était presque imperceptible maintenant ; il n'apparaissait que lorsqu'il était très nerveux ou en colère, ces « r » qui s'enrayaient comme un vieux moteur. Mais

les élèves ont une mémoire collective : le premier jour où il est entré en classe, il y a douze ans, le trac l'a trahi. « Bo-bo-bonjour, j-j-je suis le professeur Álvaro Montiel. »

Ces quelques secondes ont suffi à le marquer à vie.

Enfant, ça avait été bien pire. À l'époque, le bégaiement était constant et humiliant. « Le Be-be-be-Bègue », se moquaient-ils, prolongeant la raillerie à l'infini. Les orthophonistes, les exercices, les années de thérapie... tout avait aidé, mais le traumatisme restait, comme une cicatrice invisible que lui seul pouvait sentir.

Pourtant, ça n'avait pas été le pire de son enfance. Vu les circonstances, le bégaiement pouvait presque passer pour une anecdote.

Il a rangé ses affaires lentement. La classe s'est vidée et lui continuait de ranger des stylos dans sa trousse, un par un, comme si chacun exigeait une décision mûrement réfléchie. Il ne voulait pas sortir dans le couloir. Il ne voulait croiser personne.

La raison pour laquelle il n'avait pas envie de prolonger son cours ni de socialiser aujourd'hui était la même qui, un peu plus tard, a poussé Miriam à l'aborder à la sortie de la salle des professeurs.

— Mon Dieu, Álvaro. — La professeure d'anglais a porté la main à son cou, ce geste si typique chez elle quand quelque chose la perturbait. — Qu'est-ce qui t'est arrivé au visage ?

Miriam Browning, quarante-sept ans, célibataire. Elle vivait avec trois chats dans un appartement de Vallecas. Álvaro connaissait ces détails parce qu'elle les lui avait racontés à chaque repas des professeurs depuis son arrivée, il y a cinq ans. Il savait aussi que les élèves l'appelaient Britney Spears — non pas pour son physique, mais pour le micro qui sortait de son oreille (ses cordes vocales n'étaient pas assez puissantes pour qu'elle porte sa voix en classe) —, ce dont elle feignait de ne pas être consciente.

— De la boxe, a-t-il dit, et le mensonge est sorti si vite qu'il l'a presque cru lui-même. Je m'y suis mis il y a peu. Un gars y est allé un peu fort pendant le sparring.

En réalité, il ne voulait pas parler de ce qui lui avait causé un bleu au visage, même si une partie de lui était reconnaissante que quelqu'un, même si c'était la Spears, se soucie de lui.

Miriam a plissé les yeux. Elle avait ce regard d'institutrice de primaire qui décèle les excuses à base de chiens qui mangent les devoirs.

— Je ne savais pas que tu faisais du sport.

— Il n'est jamais trop tard pour commencer.

Un autre mensonge. Álvaro n'en avait rien à foutre du sport. Le seul exercice qu'il faisait était de marcher de sa voiture au lycée et inversement. Quarante-deux ans et il s'essouffait déjà en montant au troisième étage. Pathétique.

Elle l'a regardé fixement. « Elle n'a pas gobé ça », a pensé Álvaro.

— Je te trouve soucieux ces derniers temps, a-t-elle insisté, et Álvaro a su qu'elle n'allait pas le laisser partir si facilement. Si tu as besoin de parler...

Il a inventé une histoire personnelle pour justifier son inquiétude : un vieil ami d'enfance venait d'être diagnostiqué d'un cancer.

— Pancréas. Stade qu-qu-quatre. — Les mots ont jailli d'eux-mêmes, il les a sortis sans réfléchir, à tel point qu'on aurait pu croire qu'il avait préparé son coup. Il n'a pas donné plus de détails pour ne pas faire de gaffe.

Le visage de Miriam s'est transformé. La curiosité a laissé place à cette expression de pitié que les gens arborent quand ils entendent le mot cancer.

— Je suis vraiment désolée. Je prierai pour lui, a-t-elle dit. Il se trouvait qu'en plus d'être professeure, elle se prenait aussi pour une sainte. À vrai dire, ça lui allait bien.

— Merci, Miriam.

Álvaro s'est éloigné avant qu'elle ne puisse ajouter quoi que ce soit. Il a enfilé le couloir, mais pas en direction de la sortie. Il est allé directement aux toilettes des professeurs. Il avait besoin de se rafraîchir et de réfléchir à ses erreurs.

Il s'est planté devant le lavabo et a laissé couler l'eau. Froide. Plus froide. Il s'est mouillé les mains, puis le visage, puis la nuque. Le bleu a protesté au contact.

Il s'est regardé dans le miroir, pensif : quarante-deux ans qui en paraissaient cinquante. Les cheveux plus gris que noirs. Les

rides qui se marquaient aux coins des yeux. La barbe de trois jours qu'il se laissait pousser parce que quelqu'un lui avait dit un jour que ça l'avantageait, même si à lui, ça lui rappelait son grand-père.

C'était l'un des paradoxes avec lesquels il vivait. Celui-là, et le souvenir de ce qui s'était passé il y a tant d'années.

« Laisse tomber, ça suffit », a-t-il pensé. « Oublie ça une bonne fois pour toutes. »

Mais c'était comme dire à quelqu'un de ne pas penser à un éléphant rose. Le souvenir était là, pressant contre les parois de son crâne. Trente ans en arrière. Lui, à douze ans.

« Arrête. Arrête, putain. »

L'eau continuait de couler. Il n'aurait pas su dire combien de temps il est resté là, à regarder l'eau tourbillonner dans le siphon, à penser à ce qu'il avait fait et à comment réparer les dégâts causés, jusqu'à ce que la porte des toilettes s'ouvre, si lentement qu'Álvaro a perçu l'ombre avant le grincement des gonds.

Il a levé les yeux vers le miroir. La silhouette est apparue dans le reflet, déformée par les taches de calcaire du verre.

— Qu-qu-qu'est-ce que tu fais ici ?

Le téléphone sonne juste au moment où Tony Soprano est sur le point de buter quelqu'un. Sergio met la série en pause — il a dû la voir vingt fois, mais qu'importe — et regarde l'écran de son portable. C'est Maman. Bien sûr. Sergio se dit qu'elle veut sûrement lui demander comment il va, comme tous les jours depuis qu'il a pris son indépendance. Mais à la place...

— Ton frère est avec toi ?

Ça, c'est nouveau. La question est si absurde que Sergio lâche un éclat de rire avant de pouvoir se retenir.

— Oui, maman, il est là. On est en train de se tresser les cheveux et de se raconter des petits secrets. — Il regrette aussitôt d'avoir employé ce ton avec sa mère, mais c'est dit. — Pourquoi Álvaro serait avec moi ?

— Il n'est pas rentré à la maison et il ne répond pas au télé-

phone. — La voix de sa mère semble prendre un ton plus aigu. Sergio sent son front se plisser. Il retire ses pieds de la table. Le sol est froid malgré la chaleur qu'il fait. Mai à Madrid et on se croirait déjà en août.

— Il a quarante-deux ans, maman. Il peut faire ce que...

— Non, Sergio. — La voix de sa mère a ce tremblement qui précède les larmes. — Ton frère prévient toujours. Toujours. Je l'ai appelé vingt fois. Il est arrivé quelque chose.

— Et qu'est-ce que tu veux que je fasse ? soupire-t-il, car il connaît déjà la réponse.

Une sirène hurle dans la rue. Puis une autre. Les chiens du quartier répondent en un chœur désaccordé. Sergio sursaute. C'est cette sensation qu'on a quand on sait que la journée vient de partir en couilles.

— Il avait foot aujourd'hui ? demande Sergio. Maintenir la fermeté de sa voix demande maintenant un effort. Il y a quelque chose dans le ton de sa mère qui ne lui plaît pas.

— Non. Son dernier cours se terminait à dix-huit heures.

Il est plus de vingt-deux heures. Plus de quatre heures. Sergio respire profondément, s'accrochant à un espoir. Il est sorti et a oublié son portable au lycée ? Plausible... si Álvaro avait une vie sociale. Du lycée à la maison, de la maison au lycée. C'est ça, la vie de son frère, comme un pendule ennuyeux. Et s'il s'était fait renverser ? Ou peut-être a-t-il décidé de partir sans prévenir personne et de tout recommencer ailleurs. C'est étrange, mais la vie est pleine de choses étranges. Et puis il y a cette histoire...

Il y a des années, quand ils se parlaient encore, Álvaro était venu lui rendre visite chez lui et avait vu le fusil de chasse. Ses yeux s'étaient illuminés comme ceux d'un enfant devant une vitrine de jouets. « Je peux le prendre ? Je veux juste sentir le poids. » Sergio avait dit non, qu'on ne joue pas avec ces choses-là. Álvaro n'avait pas insisté, mais son expression... Il y avait quelque chose qui ne lui avait pas plu. Quelque chose d'averse.

Il n'y a jamais pensé, mais maintenant, ça lui traverse l'esprit : est-ce que c'est ce jour-là qu'il a commencé à se méfier du taré de son grand frère ?

— Sergio, s'il te plaît. — Sa mère n'essaie plus de cacher ses

larmes. — Je sais que vous ne vous entendez pas bien, mais... cherche-le. Pour moi.

— D'accord, maman. Je sors maintenant. — Les mots lui sortent lentement. Sa tête prépare déjà l'itinéraire qu'il va suivre.

Il raccroche et reste à regarder la nuit par la fenêtre ouverte. Les lumières des appartements clignotent comme un code morse que personne ne sait déchiffrer. En bas, les rues vides attendent.

— Putain, qu'est-ce que tu as encore fait, Álvaro ? murmure-t-il face à la brise chaude.

Il se rend d'abord au Lubina, le bar où Álvaro prenait parfois une bière le vendredi. Mais ça, c'était avant. Il ne s'attend pas à le trouver là, mais on ne sait jamais.

Le patron, un Galicien plus vieux que Mathusalem, secoue la tête de derrière le comptoir.

— Ça fait des lustres qu'il n'est pas venu par ici.

Ouais. Il s'en doutait.

Le lycée où Álvaro travaille est l'arrêt suivant. La chemise de Sergio est trempée de sueur quand il arrive à l'établissement. À cette heure, le lycée devrait être fermé, mais Sergio voit de la lumière à l'entrée. Le concierge, un type avec une tête à n'attendre que la retraite, est en train de fermer avec un trousseau de clés qui tintent comme des clochettes.

-Excusez-moi. — Sergio s'approche rapidement. — Je cherche Álvaro Montiel. Il est professeur ici.

Le concierge le regarde d'un air agacé.

— Il est parti à midi. Je ne l'ai pas revu.

— Sa voiture est là. — Sergio montre la Seat León grise sur le parking. — Il avait des cours cet après-midi.

Le concierge hausse les épaules avec cette indifférence que seuls les fonctionnaires sur le point de terminer leur service peuvent avoir.

— Parfois, ils laissent la voiture et partent à pied. Qu'est-ce que j'en sais.

— J'ai besoin d'entrer.

— Pas question. Le lycée est fermé.

Sergio n'a pas le temps de négocier. Il passe à côté du concierge et entre en courant. Il entend les cris dans son

dos — « Hé ! Vous n'avez pas le droit de faire ça ! » — mais il ne s'arrête pas. Il pénètre dans l'enceinte, qui est plongée dans le noir et totalement silencieuse. Il ouvre toutes les portes du rez-de-chaussée, où il n'y a que des salles de classe. Il les vérifie une par une, mais il n'y a personne.

Il monte les escaliers quatre à quatre jusqu'à une mezzanine où se trouvent des toilettes. Rien là non plus.

Quatrième étage, celui des professeurs.

La salle des professeurs est fermée à clé. Il essaie la poignée deux fois.

Rien.

Au bout du couloir, les toilettes.

La porte, entrouverte. Un filet de lumière filtre de l'intérieur.

Sergio pousse la porte avec son pied.

Et ce qu'il voit lui glace le sang.

2

MÓNICA LAGO TRAÎNE deux heures de sommeil et un café à moitié bu qui a un goût de lavasse. La cafetière de sa cuisine a rendu l'âme ce matin. Jorge n'a pas bronché. « Achètes-en une autre », a-t-il dit en nouant sa cravate. Comme si elle était sa secrétaire.

L'ascenseur du commissariat la recrache au troisième étage. Le bureau sent comme d'habitude : la sueur masculine mal dissimulée par de l'Axe et ce mélange de plats réchauffés que personne n'admet avoir apportés. Une autre journée de rêve au paradis.

Elle jette son gobelet en carton dans une poubelle, ajuste sa queue de cheval et s'assoit devant son écran, qui clignote deux fois avant d'afficher l'interface d'authentification.

Elle consulte son portable en attendant. WhatsApp : trois messages de sa mère, qui lui demande si elle viendra déjeuner dimanche. Instagram : Jorge a liké la photo d'une fille en bikini. Quelle subtilité. Avant, il lui envoyait des messages tous les matins : *Bonjour, ma belle, Que fait mon inspectrice préférée ?* Des conneries, mais au moins il prenait la peine. Maintenant, même plus un bonjour.

Elle retourne sur WhatsApp pour répondre à sa mère :

Oui, je viendrai.

« Sûrement seule », songe-t-elle. Puis, elle ajoute :

Pot-au-feu ?

Et un smiley.

— Mónica.

Mercedes Escribano est debout à côté de son bureau. Agente administrative, reine d'Excel, experte pour se souvenir des anniversaires de tout le monde. Elle arbore ce sourire inébranlable et l'uniforme officiel qui met son cul en valeur. « Depuis quand ce pantalon triste et large met quoi que ce soit en valeur ? », pense Mónica chaque fois qu'elle la voit. Sur elle, il ressemblait à une combinaison de plombier.

Il est difficile de détester Mercedes — et pas seulement parce que Paco a dit un jour : « Elle te ressemble un peu, Mónica ! » —, et pourtant, elle la déteste. C'est peut-être parce que, depuis son arrivée il y a déjà trois ans, tous les mecs du service bavent quand elle passe. « Elle est si efficace », disent-ils. Bien sûr, efficace. C'est pour ça que Moreno propose de l'aider avec les photocopies chaque putain de matin. Mónica aimerait bien vérifier s'ils diraient la même chose si elle n'arborait pas cette chevelure blonde si brillante ou si elle n'avait pas la poitrine ferme ou ce fessier bien musclé. « Quelle voix douce », soupirent-ils. Mónica préférerait écouter une perceuse.

— Yago veut te voir, dit Mercedes.

— Aha.

Mercedes reste là une seconde de trop, comme si elle attendait quelque chose. Un merci ? Une médaille ? Mónica la fixe jusqu'à ce que Mercedes comprenne l'allusion et retourne à son bureau.

Mónica lève les yeux au ciel. La journée vient à peine de commencer et elle a déjà envie qu'elle se termine. Elle se lève et frappe à la porte de l'inspecteur en chef avec les phalanges, par pure courtoisie. Elle entre sans attendre de réponse.

Yago a un pied posé sur le coin de son bureau et examine un

rapport en fronçant les sourcils. Cette posture d'adolescent dans sa chambre. Quarante ans et il se comporte toujours comme si la vie était un film d'action où il est le héros cool. Le pire, c'est que ça lui va bien, à ce salaud.

Mónica n'envie pas son poste. Inspecteur en chef, ça en jette jusqu'à ce qu'on découvre que ça implique deux fois plus de paperasse pour une augmentation de salaire si insignifiante qu'on pourrait la considérer comme symbolique. Elle se contente de son modeste bureau dans l'open space, où elle travaille avec le reste des inspecteurs, y compris son collègue et mentor, Paco Cereceda. Ce qu'elle envie, en revanche, c'est sa chaise. Ergonomique, inclinable, avec soutien lombaire réglable. Une chaise qui invite à tourner sur soi-même comme une gamine de cinq ans, même si elle ne ferait pas ça. Enfin, peut-être quand personne ne regarde.

En la voyant apparaître par-dessus ses lunettes, Yago se redresse et repose le pied au sol.

— Tu voulais me voir ? dit Mónica en se laissant tomber sur la chaise en face de lui. L'inconfortable, bien sûr.

Dans un coin du bureau, le calendrier du Ministère assure que c'est le printemps et que ça le restera encore quatre semaines. Mais à Madrid, l'été a pris de l'avance cette année. Personne ne se souvient de la dernière fois qu'il a plu, et les fenêtres renvoient un air chaud et sec qui fera le mois des fabricants et des vendeurs de ventilateurs.

Yago retire ses lunettes de lecture et regarde sa montre.

— Tu es en retard.

Mónica hoche la tête.

— Je sais. Désolée. Je ne dors pas bien en ce moment. Hier soir, Jorge et moi on s'est disputés et...

Yago lève la paume pour l'interrompre. Un « tu n'as pas à me donner d'explications » qui, venant d'un inconnu, pourrait être interprété comme une démonstration arrogante de supériorité et de rang. Mais Yago la connaît bien. Il sait ce qu'elle traverse. Et il sait aussi qu'un savon de son chef de bon matin un mardi n'est pas ce dont elle a le plus besoin.

— Je sais que vous traversez une mauvaise passe, dit-il,

peut-être un peu condescendant, et tu sais que tu peux compter sur mon aide. Mais ce n'est pas une excuse pour négliger tes obligations.

Il la cherche du regard.

— D'accord ?

Mónica met une seconde à répondre. Elle a toujours eu du mal avec l'autorité. Ha, avec de telles qualités, un de ces jours, on la nommera flic de l'année.

— Oui. D'accord. Tu voulais me voir juste pour ça ?

— Non. — Yago se penche en arrière et croise les mains derrière la nuque. — Hier soir, on a retrouvé un homme mort au lycée Nueva Esperanza. À Prosperidad.

En entendant ce nom, Mónica se crispe. Le Nueva Esperanza. Son lycée. Enfin, le lycée dont elle a failli se faire virer avant ses dix-sept ans.

Yago soupire et remet ses lunettes de lecture :

— Álvaro Montiel, quarante-deux ans. Il était prof de français dans ce même établissement. Son frère l'a trouvé avec un couteau dans la poitrine.

Yago dit ça avec ce ton neutre qu'il utilise pour les meurtres. Comme s'il lisait une liste de courses. C'est son mécanisme de défense, Mónica le sait bien. Ils se connaissent depuis l'académie. Il y est entré trois semaines avant elle. Il aimait toujours le lui rappeler quand ils étaient en compétition pour une promotion.

Pendant des années, tout le commissariat a jacassé sur eux. « Ils couchent ensemble, c'est sûr », murmuraient les mauvaises langues dans les couloirs. Ce n'était pas vrai. Jusqu'à ce que Paloma, la femme de Yago, décède dans un incendie chez eux, ils étaient tous les deux heureux en ménage.

Même s'il y a eu cette nuit, il y a deux ans. Anniversaire de Paco, trop de gin-tonics, Jorge dans un de ses voyages d'affaires. Mónica a fini par vomir dans les toilettes de Yago pendant qu'il lui tenait les cheveux. Elle a dormi sur son canapé. Point. Le lendemain matin, elle mourait de honte.

Maintenant, Yago est son chef. Cinq mois depuis sa promotion. Mónica ne s'habitue toujours pas à ce qu'il lui donne des ordres. Parfois, elle le regarde et voit le bleu qui s'est pissé dessus

lors de sa première fusillade. Difficile de prendre quelqu'un au sérieux après ça.

— Un règlement de comptes ? demande Mónica. Drogue ? Dettes ?

— Ça pourrait être n'importe quoi. Moi, je ne présuppose plus rien.

— Je pourrais te faire une blague, là, chef.

— Mais tu ne le feras pas. Je veux que Paco et toi vous chargiez de l'affaire. Et ne m'appelle pas chef, tu le sais.

— Pourquoi ?

— Parce que tu le dis sur un ton narquois. Et je déteste ça.

— Non. Pourquoi tu nous assignes l'affaire à nous ?

— Que dirais-tu de parce que vous êtes mes meilleurs inspecteurs ?

Mónica fait la grimace.

— Je sais, tu détestes les compliments. Mais c'est la vérité. Tu es la meilleure que j'aie. — Yago abaisse ses lunettes sur le bout de son nez, ce geste de professeur qu'il aime tant. — Et il y a aussi le fait que la victime enseignait au Nueva Esperanza.

Merde. Voilà.

— Et ?

— Tu y as étudié, non ?

— Je répète : et ?

— Tu as vraiment besoin que je t'explique ?

Mónica secoue la tête. Ce n'est pas qu'elle fasse la fine bouche sur toutes les affaires que le chef lui assigne, par principe. Au contraire, les meurtres sont la seule chose qui la maintient saine d'esprit ces derniers temps. Ça a l'air tordu, mais c'est la vérité. Un cadavre, c'est un puzzle. Il y a une logique, des indices, une solution. Pas comme son mariage, qui est un chaos total.

Travailler avec Paco n'est pas un problème non plus. Soixante-deux ans, trois petits-enfants, des photos dans son portefeuille... Il la traite comme la fille qu'il n'a jamais eue. C'est parfois irritant, mais le plus souvent réconfortant.

Le problème, c'est le Nueva Esperanza.

Elle se souvient des toilettes du deuxième étage où elle se cachait pour fumer. Pas des joints, ça, c'est venu plus tard. Des

Marlboro volées dans le sac de sa mère. Quinze ans et déjà un caractère pire qu'un gendarme en plein mois d'août.

Elle se souvient du bureau du directeur. Chaises en plastique vert, odeur de désodorisant bon marché, le Christ au mur qui la regardait d'un air réprobateur. « Mademoiselle Lago, votre attitude est inacceptable. » Elle l'entendait si souvent qu'elle aurait pu le broder sur un coussin.

Elle se souvient de Torregrosa, le prof de maths. Cinquante ans, chauve, transpirant. Un jour, elle l'a surpris en train de mater les seins de Patricia pendant un examen. Mónica s'est levée, lui a jeté son examen au visage et l'a traité de « sale vieux pervers » devant toute la classe. Elle a été exclue pendant une semaine. Sa mère a pleuré. Son père lui aurait donné une gifle bien méritée, mais il n'en a pas eu l'occasion.

— Qu'est-ce qui se passe ? demande Yago.

— Cet endroit était une prison. Et pas seulement parce qu'ils m'y tenaient enfermée.

— Tu étais si mauvaise élève ?

— Disons que le directeur et moi avions une relation très étroite. Il m'appelait « délinquante juvénile » et je l'appelais « fasciste de merde ». Le bon vieux temps.

Yago éclate de rire.

— Tiens donc, tu n'étais pas une gentille petite fille ? — Il porte les deux mains à sa poitrine. — Quelle surprise !

— Épargne-moi ton sarcasme, chef. Ça ne te va pas.

— C'est vrai, c'est ton domaine.

Yago pose le rapport sur la table sans cesser de sourire.

— Tu es encore en contact avec quelqu'un de là-bas ? demande-t-il.

« Patricia, se dit Mónica. Mais ça, c'est une autre histoire. »

— Avec personne d'important.

— Eh bien, maintenant tu as l'occasion d'y retourner en tant qu'autorité. Poétique, non ?

— Ce qui serait poétique, c'est que le mort soit Torregrosa.

— Mónica...

— Je plaisante. — Ce n'est pas tout à fait une plaisanterie. — Paco est au courant ?

— Il est déjà en route, il te retrouvera là-bas. Fernando et ses gars sont en train de traiter la scène. Si tu te dépêches, tu verras peut-être encore le corps. Ils allaient l’emmener chez le légiste à la première heure.

Mónica se lève pour partir.

— Ah, Mónica, dit Yago alors qu’elle est déjà à la porte. Tu t’es inscrite pour la fête de départ ?

— Quelle fête de départ ? demande-t-elle, même si elle connaît déjà la réponse.

— Ne fais pas l’idiote. J’organise un barbecue pour le départ de Paco. J’ai envoyé un e-mail à tout le service hier.

Mónica ne veut même pas en entendre parler. Le bureau sans Paco ? Elle n’arrive pas à l’imaginer.

— Ah, je ne sais pas encore si je pourrai venir.

— Allez, quoi. J’ai acheté un Weber neuf. Des côtes de bœuf d’Ávila, du boudin de Burgos...

— Ouah, dit Mónica, en pensant : « Les hommes et leur passion primitive pour se réunir autour du feu et d’un morceau de viande ». — C’est que je suis végétarienne.

— Et moi, je suis la reine d’Angleterre. Allez, arrête.

Mónica se met à rire.

— Tu devrais t’inscrire. Pour lui, insiste Yago. Penses-y.

— J’y penserai, répond Mónica.

Elle n’en a aucune intention.

3

DEUX MOIS à peine après sa sortie de l'école de police, l'image de sa première victime de meurtre s'est gravée dans la rétine de Mónica. Aujourd'hui, on appelle ça une violence de genre, mais quand on se retrouve face à ce corps froid et rigide, quand on plonge son regard dans ces yeux opaques, on se rend compte que le meurtre se fiche bien des étiquettes. Qu'il s'agisse d'un toxico à Vallecas ou d'un banquier à Salamanca, peu importe : quand la vie s'en va, il ne reste que de la chair froide et des questions sans réponse.

La femme, âgée de quarante-six ans, avait été étranglée par son mari après quinze ans de mariage. Sa vue avait fait vomir Mónica dans une benne à ordures. Elle s'était sentie vide et misérable pendant des jours.

À cette affaire en ont succédé beaucoup d'autres. Mónica s'y est habituée. Chaque matin, elle sortait de chez elle préparée à tout voir : visages amochés, poitrines trouées, ventres lacérés... C'est comme pour les médecins légistes : il vaut mieux ne pas y penser et agir. C'est ton foutu travail. Point.

Chaque histoire était moins surprenante que la précédente. Avec le temps, elle ressentait une indifférence grandissante. Douze ans à la brigade criminelle, ça vous tanne le cuir, et

Mónica ne se souvient plus de la dernière fois qu'elle a vomi pour cette raison.

Et c'est ainsi que les choses se passent jusqu'à ce qu'aujourd'hui, Mónica se présente au lycée où elle a étudié pour travailler sur une affaire qui parviendra à percer sa carapace.

Le lycée l'attend au bout de la rue. Il est resté le même qu'il y a vingt ans : briques rouges, fenêtres aux cadres verts et ces allures de prison pour mineurs qu'ont tous les lycées publics. L'enseigne à l'entrée est plus délavée, ça oui. « Lycée Nouvelle Espérance ». Quelle ironie comme nom pour un endroit où, du moins en ce qui la concerne, elle ne s'est jamais sentie pleine d'espérance.

Paco est appuyé contre la grille, en train de fumer. C'est un grand gaillard de soixante-deux ans, pesant dans les quatre-vingt-dix kilos, qui souffle en respirant et arbore une moustache poivre et sel que le tabac a jaunie. Il porte un costume gris écurueil dans lequel il semble avoir dormi et tient un dossier sous le bras. Une tache d'encre bleue ressort sur le col de sa chemise.

— Tu es en retard, dit-il sans lever les yeux de son portable.

C'est la deuxième fois qu'elle doit entendre la même rengaine.

— Je sais, je sais. La circulation était merdique.

— La circulation est toujours un chaos. — Il écrase sa cigarette avec sa semelle. — Prête à retourner au lycée ?

— Autant que pour une endoscopie sans anesthésie.

Paco lâche un rire de fumeur invétéré. Du gravier dans une bétonneuse.

— Tu t'es encore battue avec l'imprimante ? — Mónica désigne la tache d'un signe du menton.

— Cette salope a explosé juste au moment où j'imprimais le rapport. — Il lui fait un clin d'œil. — Comme dans un film de Tarantino, mais en bleu.

C'est leur routine : Paco fait une mauvaise blague, elle répond avec sarcasme, et c'est ainsi qu'ils parviennent à prétendre que ce n'est qu'une autre journée au bureau. Qu'ils ne sont pas sur le point de voir un autre cadavre.

Mónica, qui a perdu son père à seize ans quand il a été écrasé

par le métro et qui n'a pas connu ses grands-parents, ne s'attendait pas à trouver un père dans la police, mais c'est exactement ce qui s'est produit... même si elle appelle Paco son ami, ou son collègue, ou son partenaire, comme le ferait n'importe quel adulte avec un compagnon de travail.

Le jour où on le lui a présenté, Paco lui a tendu une main grande comme une raquette de tennis et a adressé à Mónica un sourire en coin. « Alors comme ça, c'est toi qui as mis une amende au gendarme pour stationnement en double file. » Ce n'était pas une question. C'était de l'admiration déguisée en sarcasme. Elle avait bien aimé ce sourire, même si elle n'était pas du genre à s'attacher aux gens au premier regard.

C'est Paco qui l'a sortie de la circulation alors que personne ne misait sur elle. « Cette nana, elle a ce qu'il faut », avait-il dit au commissaire principal. « Sortez-la de la circulation avant qu'elle pourrisse sur pied. »

Et ça a marché. Douze ans plus tard, la voilà, avec plus de morts sur son CV que d'anniversaires de mariage.

L'agent à l'entrée vérifie leurs plaques avec un mélange d'ennui et de formalisme.

— Le corps est déjà en route pour le médecin légiste, informe-t-il en soulevant le ruban de police. La scène est au quatrième étage. Toilettes des professeurs.

Mónica regarde Paco.

— Merde ! Ils l'ont déjà emmené ?

Il hausse les épaules.

— Je t'ai dit que tu étais en retard. Gregorio Velasco a déjà effectué l'examen médico-légal préliminaire et le juge d'instruction a autorisé l'enlèvement du corps du jeune homme. Ils l'ont emmené à l'institut médico-légal il y a une dizaine de minutes, tu l'as manqué de peu. Le juge est parti aussi ; il ne reste que la police scientifique, qui continue de prendre des photos.

— Putain, je voulais le voir.

— Ouais, mais la circulation...

Ça, c'était dit avec trop de sarcasme. Mónica serre les dents pour ne pas dire quelque chose qu'elle regretterait ensuite.

— Écoute, Yago m'a déjà servi la même rengaine ce matin.

La dernière chose dont j'ai besoin, c'est que tu me la répètes comme un perroquet. Je connais mes obligations, je ne suis pas une gamine.

Mónica sent des larmes chaudes lui monter aux yeux. Ses problèmes à la maison commençaient à affecter son travail, s'étendant comme une tumeur inarrêtable, et ça, elle ne pouvait vraiment pas se le permettre.

— C'est bon, c'est bon. — Paco passe son bras derrière ses épaules, pour clore le sujet.

Mónica et Paco entrent dans le bâtiment. Les couloirs du Nouvelle Espérance ressemblent beaucoup à ceux qu'on voit dans les séries télévisées pour adolescents. Certaines comme *Compañeros*, *Al salir de clase* et même *Los Serrano* en capturent très bien l'apparence physique. Bien sûr, elles ne peuvent pas capturer l'essence qui émane des petites choses : la légère puanteur sous-jacente de la sueur adolescente, l'utilisation excessive de déodorant, la faible sensation collante des bancs, des tables et du linoléum ; ce que Mónica aime appeler les facteurs intangibles.

Ils montent par les mêmes escaliers que Mónica empruntait pour sécher les cours. Au deuxième étage, elle jette un coup d'œil à la porte de son ancienne salle de classe. Torregrosa n'est plus là ; il a pris sa retraite il y a des années. Dommage. Elle aurait adoré voir sa tête effrayée en la voyant.

Quatrième étage. La voix grave et méthodique de Fernando Vara, le chef de la police scientifique, les guide jusqu'aux toilettes des professeurs. Quand ils arrivent, ils le trouvent en train de diriger son équipe.

— Le duo de choc, dit-il sans lever les yeux de sa tablette. Paco, des rumeurs me sont parvenues. Tu prends ta retraite ?

— Les meilleurs partent toujours les premiers. C'est pas ce qu'on dit ?

— Mais tu es encore un jeunot. — Fernando sourit et regarde Mónica une demi-seconde de plus que nécessaire. — Mónica, vous êtes très... commence-t-il, mais il se ravise. — Laissez tomber. Entrez, c'est un sacré spectacle.

Les toilettes puent. Elles suintent cette odeur douceâtre de cuivre oxydé que l'on connaît si on a déjà mis les pieds dans un

abattoir. Ou sur trop de scènes de crime. Elle vous entre dans le nez, dans les cheveux, dans les vêtements. Des jours plus tard, sous la douche, on la sent encore.

La dernière cabine ressemble au décor d'un film gore. Du sang séché sur le sol, de discrètes éclaboussures, des taches et des gouttes qui racontent une histoire de violence en rouge sur blanc.

— On dirait un Jackson Pollock, non ? murmure Fernando sans lever les yeux de sa tablette.

— L'affaire, s'il vous plaît.

— Bien sûr, excusez-moi. — Il s'éclaircit la gorge et désigne la cabine du bout de son stylo. — Son frère l'a trouvé hier soir vers vingt-deux heures. La victime était assise contre le mur, la tête penchée vers les toilettes. Comme si elle s'était endormie, ivre, mais avec deux incisions sur le torse. Deux blessures par arme blanche : une à l'abdomen et une autre à la poitrine. Le couteau était planté dans la seconde...

Il s'arrête une seconde pour s'humecter les lèvres, et Mónica le soupçonne de le faire exprès, pour ajouter une touche de drame.

— ...enfoncee jusqu'au manche. — Il fait une grimace. — L'agresseur lui en voulait. De plus, la victime tenait le manche, comme si sa dernière action avait été d'essayer de retirer le couteau.

Mónica étudie le motif des éclaboussures. Le sang raconte des histoires, si on sait le lire. Celui-ci parle de haine viscérale et de rancœur accumulée. Et aussi d'une chaussure : la marque d'une semelle imprimée dans le sang, nette comme une signature, qui attire l'attention à côté de la cuvette.

— Et cette empreinte ?

— Botte ou chaussure de sport, semelle en caoutchouc avec un motif hexagonal. Elle a déjà été photographiée et est en route pour le laboratoire. Si on trouve le type avec les bonnes chaussures, on le tient.

Le type avec les bonnes chaussures. Comme si c'était simple.

Mónica continue son examen. Il y a du papier toilette partout, collé au sol comme du papier mâché macabre. Quelqu'un a essayé de nettoyer et n'a réussi qu'à empirer le désastre.

— Présentait-il des marques de lutte ?

— Pas mal. Il avait des blessures de défense sur les avant-bras et les mains, et une coupure sur la joue gauche. — Fernando fait glisser son doigt sur son propre visage, marquant la trajectoire. — Le gars s'est défendu jusqu'au bout.

— Et l'arme ?

— Un couteau de cuisine. Quinze centimètres, de la marque Arcos, de ceux de Carrefour. — Fernando sort son portable et montre une photo. — Il est aussi en route pour le labo, mais avec tout ce sang et les empreintes de la victime... je ne suis pas optimiste.

Paco se gratte la moustache, pensif.

— Faisons confiance à l'autopsie, dit-il. Gregorio Velasco a dit qu'il la ferait aujourd'hui même.

Fernando lève un sac de preuves.

— On a aussi trouvé ça dans sa main droite : des cheveux, courts et blancs. Probablement ceux de l'agresseur.

— On dirait qu'il s'est défendu en tirant les cheveux de son bourreau avant de mourir, commente Paco, en plongeant une main dans sa poche. Puis, souriant : Il ne nous reste plus qu'à chercher quelqu'un avec les bonnes chaussures... et les cheveux blancs.

— Où est le frère ? demande Mónica.

— Ils ont dû lui administrer un sédatif. Il était hystérique quand les ambulanciers sont arrivés. — Fernando hausse les épaules. — Normal. On ne trouve pas son frère vidé de son sang tous les jours. Ils l'ont transporté au Doce de Octubre ; je suppose qu'il a déjà dû sortir.

Mónica regarde à l'intérieur de la cuvette. Dans l'eau trouble, rosâtre, il y a encore du papier qui flotte comme des nénuphars sanglants.

— L'assassin a tenté de se débarrasser des preuves.

— Ou de nettoyer la scène de crime, dit Paco. Les gens font des choses bizarres sous l'effet de l'adrénaline. Une fois, j'ai vu un type essayer de laver les murs à grande eau après avoir tué sa femme. Comme si l'eau de Javel allait tout arranger.

— Ce n'était pas un professionnel, conclut Mónica. Trop de désordre. Trop d'improvisation.

Fernando acquiesce.

— Ou il a paniqué, suggère-t-il, sombre.

Ils sortent dans le couloir. L'air vicié du lycée est comme une bouffée d'oxygène après la boucherie des toilettes. Sur le parking, la Seat León d'Álvaro est entourée de ruban de police.

— La voiture était déjà là quand le frère est arrivé, dit Fernando en consultant ses notes. Les clés étaient dans la poche du mort. Réservoir à moitié plein et contrôle technique à jour. On l'a déjà examinée : rien de pertinent, juste du matériel scolaire et une bouteille d'eau.

Mercedes apparaît, traversant le parking avec son ordinateur portable sous le bras. Fernando passe instinctivement une main dans ses cheveux. Deux agents de la scientifique arrêtent de charger des preuves dans la fourgonnette pour lui mater le cul du coin de l'œil.

— Yago m'envoie en renfort, annonce Mercedes. Pour aider avec la paperasse. Ah, et j'ai déjà demandé les dossiers du corps professoral et la liste des élèves de la victime. Ça devrait arriver après le déjeuner.

Paco la remercie de son aide avec un sourire paternaliste qu'elle lui rend.

— Génial, murmure Mónica sans la regarder, mais elle ne la remercie pas. Elle en a déjà assez de faire semblant de s'en ficher que tous les flics bavent quand cette cruche passe une porte. — Allez, Paco, on va parler aux professeurs.

Ils laissent Fernando et Mercedes à leur travail et retournent à l'intérieur du lycée, où les professeurs attendent en salle des profs comme des moutons qu'on mène à l'abattoir.

Le directeur est le premier à être interrogé. Un type d'une cinquantaine d'années, chauve et à la peau cirreuse. Il sent le tabac comme s'il avait fumé un paquet, pris une douche, puis en avait fumé un autre au cas où. Dire qu'il pue la nicotine serait généreux. Mónica doit retenir sa respiration pendant qu'il parle pour éviter une haut-le-cœur.

— Álvaro était un bon professeur. Responsable et ponctuel. Il

entraînait aussi l'équipe de football des enfants. — Il tousse, et son haleine, c'est comme ouvrir un cendrier. — On a eu quelques petits problèmes avec l'attribution des activités périscolaires cette année. Des parents qui se plaignaient, vous savez. Álvaro ne voulait pas de l'équipe, mais il fallait bien que quelqu'un s'y colle.

La professeure d'anglais, Miriam Browning, est la dernière à avoir vu Álvaro en vie.

— On a parlé à six heures, six heures dix, dit-elle d'une voix aiguë et tremblante. En l'écoutant, l'image d'une chouette mouillée vient à l'esprit de Mónica. — Il semblait... préoccupé. J'ai remarqué qu'il avait un bleu sur le visage. Il a dit que c'était à cause de la boxe, mais...

— Mais ?

— Álvaro ne faisait pas de sport, à ma connaissance. Il n'en avait jamais parlé.

Dans le couloir du rez-de-chaussée, le concierge est le dernier à être interrogé. Il transpire comme s'il avait couru un marathon. Il s'éponge le front avec un mouchoir qui semble avoir connu des jours meilleurs.

— Il y a eu un homme, dit-il en s'essuyant le cou. Il est entré vers cinq heures et demie. Il avait l'air en colère ; vous savez, la mâchoire serrée, une démarche rapide. Je m'en souviens bien parce que je ne l'avais jamais vu avant, et ça a attiré mon attention. — Il regarde Mónica. — J'ai supposé que c'était le père d'un gamin venu discuter de la note de son fils. Si je me plantais, mon père me donnait des coups de ceinture. C'était une autre époque. Maintenant, c'est le prof qui trinque.

— Il était comment ? demande Paco.

— Je ne sais pas... — Il passe la main sur son menton rugueux. — D'âge moyen. Il avait un peu de ventre, mais sans être gros. Cheveux courts, un peu poivre et sel. Un type normal. Le genre de type qu'on voit dans n'importe quel bar.

Mónica note tout dans son carnet. Elle souligne « poivre et sel » trois fois.

— D'accord. Autre chose ?

L'homme déglutit. Sa pomme d'Adam monte et descend comme un ascenseur en panne.

— Le frère d'Álvaro, Sergio. Il a débarqué au moment où je fermais. Il devait être vingt-deux heures. Il est entré comme un fou furieux. Je lui ai crié que le lycée était fermé, mais... — il hausse les épaules. — Il m'a écarté d'une poussée. Qu'est-ce que vous vouliez que je fasse ? J'ai soixante ans et deux hernies.

— Vous avez vu le premier homme sortir du bâtiment ? demande Paco.

— Oui, au bout d'un moment.

— Vous savez quelle heure il était ?

— Six heures et demie. Sûr et certain. J'avais la radio allumée et mon émission préférée, *El polígrafo*, commençait. Vous connaissez ? Ça parle de crimes et tout ça.

Ils remercient le concierge pour sa collaboration et les deux inspecteurs restent dans le couloir, finissant d'organiser leurs notes. C'est alors que Mónica sent une main sur son épaule. Elle se crispe par instinct. Puis, une voix.

— Mónica ?

Elle se retourne et affiche son expression la plus cordiale, qui est aussi la plus feinte.

— Salut, Patricia.

Patricia Herrero sourit, une légère rougeur sur les pommettes. Elle a changé de look : elle a enfin abandonné cette frange démodée jusqu'aux yeux et s'est fait des mèches châtain. Ça lui va bien.

Elles restent là à se regarder. Trois ans sans se parler après presque trente ans d'amitié. Aujourd'hui, avec le recul, cette dispute était une sacrée connerie.

— Tu travailles toujours ici, dit Mónica. Ce n'est pas une question.

— Dix ans déjà. — Patricia tripote son collier. Elle fait toujours ça quand elle est nerveuse. — Désolée, je sais que je suis en retard.

— Ne t'inquiète pas, tu arrives juste à temps, répond Mónica en forçant un sourire.

Paco s'éclaircit la gorge. Subtilité, niveau zéro.

— On doit continuer, dit-il.

Mónica regarde son carnet.

— Il ne reste qu'elle, dit-elle en désignant Patricia du menton. Paco, je te présente Patricia, professeure de physique. Patricia, voici Paco, mon coéquipier.

Ils se serrent la main. Celle de Paco, qui est comme un gant de boxe, fait paraître celle de Patricia minuscule.

— Patri, tu m'attends dehors ? lui demande Mónica. Je sors dans une minute.

— Tout ce que tu voudras.

Mónica a une idée.

— J'ai faim, dit-elle sans réfléchir. Ça te dit qu'on déjeune ensemble ?

Patricia sourit. Elle prend quelques secondes pour répondre. Elle rajuste l'anse de son sac sur son épaule. Il est évident que la proposition l'a agréablement surprise.

— Bien sûr !

Patricia s'éloigne dans le couloir jusqu'à la porte principale. Mónica la regarde et sent quelque chose s'agiter dans sa poitrine.

— Une amie à toi ? demande Paco.

— D'école. Depuis nos six ans.

— Ah.

Il n'en dit pas plus. Ce n'est pas la peine. Paco sait mieux lire les silences que les mots.

— Je vais lui parler. Tu peux rentrer chez toi.

— D'accord, profite bien de votre déjeuner. Cet après-midi, on ira parler à la mère du défunt.

4

MÓNICA PARCOURT le menu plastifié comme si c'était le Da Vinci Code, sans pouvoir s'empêcher de jeter un coup d'œil à Patricia par-dessus la carte.

— Depuis quand est-ce que du riz avec des trucs dessus est considéré comme un super-aliment ? commente Patricia. Ma grand-mère appelait ça une salade de restes.

Mónica pose le menu sur la table avec dédain.

— Tout est super-quelque chose maintenant. Surtout super cher.

— De la poésie, sourit Patricia. Qu'est-ce que tu vas commander ?

— Riz et saumon, je crois.

— Tu es toujours accro au saumon.

— Je suis une créature d'habitudes.

Elles échangent un regard plus long que d'habitude.

Bientôt, l'une d'elles se lèvera et rejoindra la file d'attente devant le Poke Paradise, mais pour l'instant, elles restent assises tranquillement à leur table, profitant de la douceur de l'après-midi.

La terrasse est à moitié vide. Le soleil, paresseux, lèche les dossiers des chaises métalliques, y laissant une chaleur tiède qui ne réchauffe pas complètement. Mónica est assise dos à la rue,

comme toujours. Elle aime contrôler ce qui se passe à l'intérieur : le vendeur qui s'ennuie, le couple qui se dispute à voix basse, le vieil homme qui lit le journal avec une bière pressée tiède. Patricia, en revanche, s'est laissée tomber en face d'elle, les jambes croisées et une cigarette allumée entre les doigts, comme les héroïnes de cinéma. Elle a les cheveux attachés en une queue-de-cheval qui la fait paraître plus jeune. Elle a quarante ans, mais pourrait en paraître trente. Elle a toujours été la belle du groupe. Au lycée, les mecs faisaient la queue pour l'inviter à sortir. Mónica était l'amie drôle. Celle qui leur faisait leurs devoirs de maths en échange de cigarettes.

— Tiens. Patricia pousse un cendrier en plastique vers Mónica avec un clin d'œil forcé. Au cas où tu aurais envie de replonger.

Mónica laisse échapper un petit rire, en secouant la tête.

— Pas question. J'ai arrêté il y a trois mois. Enfin, presque.

— Bien sûr, *presque*, se moque Patricia en tirant une longue bouffée. La fumée s'enroule dans l'air. Elle ne demande pas si ça dérange. Mónica ne dit rien non plus.

— Tu te souviens du premier jour où tu as daigné m'adresser la parole ? Patricia expire la fumée par le nez. J'étais en train de pleurer dans les toilettes comme une idiote parce qu'on se moquait de mon accent galicien.

— Je leur ai cassé la gueule à tous les trois.

— On avait six ans, Mon. Tu ne leur as rien cassé du tout.

— Je leur ai jeté du sable dans les yeux pendant la récré. Ça compte comme une agression.

Patricia se met à rire.

— Mon héroïne de primaire. Tant d'années plus tard, tu continues de casser des gueules. Sauf que maintenant, on te paie pour ça.

Mónica hoche la tête avec nostalgie. Cette époque lui manque.

— T'as une tête à pas beaucoup dormir, dit Patricia en faisant tomber la cendre dans le cendrier.

— Merci, ma grande. On dirait ma belle-mère.

Patricia rit de nouveau, un rire contagieux qui rappelle des nuits arrosées et des matins de confidences.

— Allez, Mon, tu as toujours été l'une des belles. Même si avec ces cernes, on dirait un raton laveur.

Mónica lève les yeux au ciel, mais elle doit admettre qu'elle se sent bien. Pendant une seconde, c'est comme lorsqu'elles étaient étudiantes et qu'elles passaient leurs cours à regarder les garçons et à inventer des surnoms pour les professeurs. Mónica et Patricia ont toujours entretenu une relation particulièrement proche, mais ça a changé suite à leur dispute. Elles ont toutes les deux dit des choses qu'elles regrettaient, et elles avaient probablement raison sur certains points et tort sur beaucoup d'autres.

Avant la dispute, elles se retrouvaient pour déjeuner toutes les deux semaines. Elles n'y auraient dérogé pour rien au monde ; c'était leur rituel. Au début, elles parlaient de tout : flirts, examens, patrons insupportables. Mais quand Jorge est entré dans la vie de Mónica, quelque chose a changé. Mónica n'arrêtait pas de le mentionner – Jorge par-ci, Jorge par-là – et Patricia trouvait toujours un moyen de changer de sujet. Un « tu as vu la dernière nouveauté sur Netflix ? » par-ci, un « il faut que j'y aille, il se fait tard » par-là. Les signes étaient clairs : Patricia n'aimait pas Jorge. Les déjeuners se sont espacés. Les excuses se sont multipliées. Jusqu'à ce que tout explose.

— Je ferais mieux d'aller chercher notre repas, dit Patricia.

— Ajoute un supplément d'avocat au mien.

— Toi, tu ne changes jamais ?

Mónica lève les yeux et sourit, éblouie par le soleil.

— C'est mon super-pouvoir.

Patricia se lève pour aller commander. Tandis qu'elle attend avec impatience ce poke au saumon, avec supplément avocat et sauce soja, Mónica observe un couple qui se dispute à voix basse trois tables plus loin. Il gesticule, elle regarde son portable. Relation morte, ça se voit à des kilomètres. Elle pense à sa relation avec Jorge et un léger malaise l'envahit.

Patricia revient avec deux énormes bols et les boissons (un matcha *latte* pour elle et de l'eau pour Mónica).

— Avec supplément d'avocat pour mademoiselle, dit-elle en posant le bol devant Mónica. Comme toujours.

— Tu es un amour.

— Ouais. Patricia s'assoit et attaque son thon comme s'il avait insulté sa mère. Raconte. Comment va Yago ?

Mónica manque de s'étouffer avec le riz.

Yago. Patricia a eu le béguin pour lui dès le premier jour où Mónica le lui a présenté, peu après être entrée à l'école de police. « Ton ami est trop canon ! », lui avait-elle dit ensuite, avec cette expression d'adolescente qu'elle prend quand elle voit quelque chose qui lui plaît. Elles n'en ont jamais parlé, mais Mónica parierait son insigne qu'ils ont couché ensemble. Au moins une fois. Peut-être deux.

— Maintenant, c'est mon chef. L'inspecteur en chef Flores, pour être exacte.

— Sans blague ? Patricia rougit légèrement. C'est... super.

— Ouais. Très super. Surtout quand il me donne des ordres. Mónica pique un morceau de saumon. D'ailleurs, sa femme est morte il n'y a pas longtemps. Au cas où ton esprit commencerait à fantasmer sur une vie à ses côtés, avec trois enfants et un chien. Oublie. Ce n'est pas le bon moment.

— Il ne m'intéresse pas.

— Ouais.

— Mais non.

— D'accord.

Patricia attaque le thon avec plus de hargne. Mónica sourit. Certaines choses ne changent pas.

— Et Jorge ?

Le nom tombe entre elles comme une bombe.

— Bien, ment Mónica.

Patricia hausse un sourcil et la regarde avec cette expression qui signifie : *déconne pas*.

— Mon...

— Eh bien... Mónica joue avec son riz. On a connu des jours meilleurs.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

La question à un million. Qu'est-ce qui a bien pu se passer,

putain ? Il y a trois ans, ils étaient le couple parfait. Lune de miel à Paris, nouvel appartement à Chamberí, projets d'avenir... C'était un putain de conte de fées. Il ne manquait que la cerise sur le gâteau pour que sa vie soit si idéale que tout le monde la détesterait. Puis le contretemps est arrivé. Et tout est parti en couilles.

— Je ne sais pas. Et c'est vrai. Elle ne le sait pas. C'est comme si nous étions deux étrangers qui partagent un prêt immobilier.

Patricia ne dit rien, mais Mónica sait ce qu'elle pense. La même chose qu'elle lui a dite le soir de son enterrement de vie de jeune fille, après trois gin tonics :

— Ne l'épouse pas. Il n'est pas pour toi. Tu mérites mieux.

À l'époque, Mónica avait été furieuse. Elle n'en avait pas le droit, elle ne connaissait pas Jorge. C'est ce qu'elle lui avait hurlé. Patricia avait quitté le bar sans dire au revoir. Mónica l'avait chassée de sa vie pour ça. Par fierté, bien sûr. Et par colère. Patricia n'est pas venue au mariage.

Et Mónica l'a effacée de sa vie.

Maintenant, trois ans plus tard, Mónica se demande si elle n'aurait pas dû l'écouter.

— Ne dis rien, prévient Mónica.

— Je n'allais rien dire.

— Vaut mieux.

Mónica souffle en se frottant les tempes. Elle ne veut pas se battre. Pas aujourd'hui, et encore moins avec elle.

Elles mangent en silence. Patricia racle le fond du bol en carton et exhale un soupir de satisfaction. Mónica regarde son matcha *latte* avec dégoût ; ça a l'air d'être la chose la plus immonde du monde. Pourtant, elle fait un effort et lui vole une gorgée. Une excuse comme une autre pour retrouver la bonne ambiance.

— Putain, ça a le goût de gazon fraîchement tondu.

— C'est antioxydant.

— Le gazon aussi, et je ne le bois pas pour autant.

Patricia éclate de rire. Ce rire si contagieux qui manquait à Mónica. Comme quand elles avaient dix-sept ans et qu'elles se faufilaient dans les discothèques avec de fausses cartes d'identité.

Ou comme quand Patricia a vomi sur les chaussures du proviseur à la fête de fin d'année. Le bon vieux temps.

— Bon, dit Mónica en reprenant son air de flic. Álvaro Montiel.

Patricia redevient sérieuse.

— Qu'est-ce que tu veux savoir ?

— Tu le connaissais, n'est-ce pas ?

— Oui, bien sûr. On donne tous les deux des cours au collège. Ou on *donnait*...

— Comment était-il ?

Patricia plisse le nez.

— Écoute, je ne vais pas te sortir le discours habituel qu'on entend quand quelqu'un meurt. Le coup du c'était un saint et tout ça.

— Vous ne vous entendiez pas ?

— Non, ce n'est pas ça. Patricia joue avec sa fourchette vide. Álvaro était... un peu bizarre. Tu vois ces types qui sont là sans y être ? Ben voilà. En salle des profs, il s'asseyait dans son coin, mangeait son Tupperware en regardant son portable... Ni bonjour, ni au revoir. Comme un fantôme.

— Il avait des ennemis ?

— On n'est pas dans la mafia, Mon ! C'est un lycée public. À part des parents en colère, des élèves recalés et des collègues qui te détestent parce que tu as un meilleur emploi du temps, personne n'a d'ennemis ici. Patricia hausse les épaules. Pas au point de commettre un meurtre, en tout cas.

— Tu l'as vu le jour de sa mort ?

Patricia hoche la tête.

— En salle des profs.

— À quelle heure ?

— À midi.

— Comment l'as-tu trouvé ? Quelque chose de bizarre ?

— Il était nerveux. Il a sursauté quand je suis entrée. Et, maintenant que j'y pense, j'ai vu Álvaro se disputer avec le proviseur. À propos des cours de foot, je crois. Je n'y ai pas prêté attention et j'ai continué mon chemin.

Mónica note tout dans son carnet mental. Patricia n'a pas grand-chose de plus à ajouter.

— Tu crois que ça pourrait être un élève ? demande Patricia.

— Je ne sais pas. Ça pourrait être n'importe qui, j'en ai peur.

— Quel boulot de merde tu as, ma vieille.

— Il a ses bons moments.

Elles finissent de manger. Patricia paie — « c'est moi qui invite, je gagne plus que toi » — et elles marchent vers la voiture de Mónica.

— Ça a fait du bien, dit Patricia. De se revoir.

— Oui.

Elles restent là, sans trop savoir comment se dire au revoir. Deux bises ? Une accolade ? Une poignée de main ?

Patricia la prend dans ses bras. Elle porte le même parfum que d'habitude.

— Si tu as besoin de parler... commence Patricia.

— Je sais.

— Pour Jorge, je veux dire.

— Ouais. Merci.

Elles se séparent. Patricia retourne au lycée à pied. Mónica monte dans sa voiture.

Elle n'a pas appris grand-chose sur Álvaro. Un type bizarre et distant. Quelle nouveauté. Mais au moins, elle a retrouvé quelque chose qu'elle croyait perdu : une amie. Une vraie de vraie. De celles qui te disent que ton mari est un connard même quand tu ne veux pas l'entendre.

Elle démarre la voiture et met le cap sur le commissariat. Dans une demi-heure, elle a rendez-vous avec Paco. Ils iront parler à Lola et Sergio, la mère et le frère de la victime. Elle espère repartir de cette visite avec une idée plus claire de qui était Álvaro Montiel. À la radio, quelqu'un parle d'une vague de chaleur venue d'Afrique.

Comme si Madrid avait besoin de plus de chaleur.

5

— QU'AVEZ-VOUS vu en arrivant dans la salle de bain ?

La question de Mónica fuse, telle une flèche, vers Sergio Montiel. C'est lui qui a trouvé le cadavre de son frère et, par conséquent, celui qui peut le mieux décrire la scène. Mieux encore que Fernando Vara et son équipe de limiers.

Mónica connaît bien ce moment : l'instant précis où l'enquête se heurte à la douleur humaine. En tant qu'inspectrice, elle a appris que la partie exaltante du travail est mise en suspens au moment où l'on sonne à la porte de la famille de la victime. C'est là que l'affaire cesse d'être un simple dossier pour devenir de vraies larmes et de lourds silences.

Un peu plus tôt, quand ils ont sonné à l'interphone de l'immeuble en briques rouges du quartier de Prosperidad, Lola Robles leur a ouvert sans demander qui ils étaient. Comme si plus rien n'avait d'importance. Comme si, après avoir perdu un fils, toute autre menace devenait dérisoire.

Mónica et Paco ont pris l'ascenseur (un vieil appareil bruyant du siècle dernier) jusqu'au troisième étage. Ils sont venus présenter leurs condoléances à la famille proche d'Álvaro et, au passage, obtenir toutes les informations possibles sur ce qui s'est passé la veille.

La femme qui les a accueillis sur le palier avait les paupières

gonflées et rougies, cernées de deux demi-lunes violacées sous des yeux qui avaient pleuré jusqu'à être à sec. Soixante-dix ans mal portés, les cheveux teints d'un châtain qui tentait de dissimuler des mèches grises rebelles, et cet air de classe moyenne espagnole qui s'accroche aux apparences même lorsque le monde s'effondre. Elle s'est écartée sans dire un mot.

L'appartement était dans la pénombre. Les stores à moitié baissés laissaient filtrer une lumière jaunâtre qui donnait à tout une teinte sépia, comme sur une vieille photographie. Pas une seule lampe d'allumée. Bien sûr, le soleil tape fort et les jours rallongent de plus en plus, mais la soirée tombe déjà et l'astre du jour a commencé sa descente vers l'horizon madrilène. Mónica s'est surprise à se déplacer avec précaution, presque sur la pointe des pieds, car l'atmosphère qui régnait dans l'appartement n'incitait à rien d'autre.

Ils n'étaient pas seuls. Dans le salon les attendait Sergio, le frère. La trentaine passée et la carrure d'un coureur compulsif : des épaules étroites, des bras fibreux et cette maigreur nerveuse de celui qui brûle son anxiété à coups de kilomètres. Sa mâchoire anguleuse était trop marquée, comme s'il serrait les dents même en dormant. Ses mains tremblaient légèrement — « ce n'est pas le café », pense Mónica, « c'est le choc qu'il n'a pas encore digéré » —. Il avait les yeux cernés et rougis, avec ce regard qui ne se fixe sur rien car il voit quelque chose que les autres ne peuvent pas voir : le cadavre de son frère, probablement, qui tourne en boucle dans le théâtre de son esprit.

Ce qui a le plus surpris Mónica, c'est le contraste des lieux. L'immeuble est vieux, le quartier modeste, mais l'intérieur de l'appartement semble tout droit sorti d'un magazine de décoration : canapés de designer italien, une Smart TV qui occupe la moitié d'un mur, des appareils électroménagers qui coûtent ce qu'elle gagne en deux mois... Comme si on trouvait une Porsche garée dans une casse.

Lola a servi de l'eau à tout le monde avec des gestes automatiques, ceux que l'on fait quand on a besoin de garder ses mains occupées pour qu'elles ne tremblent pas, et s'est assise à côté de son fils, les mains jointes sur les genoux.

— Nous sommes les inspecteurs Mónica Lago et Paco Cereceda, s'est présenté Paco avec cette voix douce qu'il réserve pour ces moments-là. Nous sommes sincèrement désolés pour votre perte.

Ils ont acquiescé en silence. Aussitôt après, Mónica leur a demandé la permission de poser quelques questions. Et les voilà maintenant, attendant que Sergio trouve les mots pour décrire l'indescriptible.

— Mon frère était... — Sa voix sort brisée, un murmure qui traverse à peine la table basse. — Couvert de sang.

Mónica attend. Elle a appris que le silence en dit parfois plus que les questions.

Paco ne dit rien non plus.

— Assis dans cette salle de bain, continue Sergio après avoir bu une gorgée d'eau. La poitrine rouge. Et ce poignard planté dedans. Son regard...

Il s'arrête. Les larmes l'empêchent de continuer.

— Calmez-vous, le rassure Paco.

Mais il n'a pas besoin de finir. Mónica connaît ce regard dont il parle. Elle l'a vu trop de fois.

— Vous savez qui a fait ça ? — La voix de Lola jaillit soudain, aiguïlée par la rage. Elle sort un mouchoir en tissu de son sac, de ceux que plus personne n'utilise, et l'applique délicatement au coin de son œil.

— C'est précisément ce que nous allons découvrir, répond Mónica.

— Vous avez l'air bien sûre de vous.

— Je le suis.

Ils restent silencieux. Mónica attend, en réfléchissant à la manière d'aborder le sujet. Il y a des questions qu'elle doit poser, mais cette femme venait de perdre son fils. Il fallait avancer prudemment pour ne pas marcher sur une mine émotionnelle.

— Nous avons besoin que vous nous racontiez tout ce que vous avez fait hier, depuis le moment où vous avez remarqué l'absence d'Álvaro jusqu'à ce que vous le trouviez, dit Mónica, reportant son attention sur Sergio. Dans l'ordre, si possible.

Lola passe un bras sur les épaules de son fils, un geste

maternel qui semble lui donner des forces, car lorsque Sergio reprend la parole, sa voix est plus ferme :

— J'étais chez moi quand ma mère a appelé, inquiète parce qu'Álvaro n'était pas rentré. Il était dix heures moins cinq, je l'ai vérifié sur mon portable. — Mónica cherche une confirmation sur le visage de Lola, qui acquiesce légèrement. — Je suis sorti le chercher. Je suis d'abord allé au bar où il a l'habitude... où il avait l'habitude d'aller. Rien. Personne ne l'avait vu. Alors j'ai pensé au lycée. Peut-être qu'il avait eu un malaise ou qu'il était resté enfermé... Je ne sais pas. Je l'ai trouvé dans les toilettes du quatrième étage.

— Vous avez une théorie sur ce qui s'est passé ? demande Mónica.

— Quelqu'un l'a tué ! — La voix de Lola claque comme un pétard. — Voilà ce qui s'est passé !

Le ton accusateur frappe Mónica comme si elle était coupable, comme si tous les policiers du monde étaient responsables de ne pas avoir été là pour l'empêcher. Sergio prend la main de sa mère, un geste qui inverse les rôles pour un instant.

— Calme-toi, maman, murmure-t-il. Puis il se tourne vers les inspecteurs. — La vérité, c'est qu'Álvaro et moi... on était les deux doigts de la main quand on était petits, mais les années nous ont séparés. Je ne saurais pas vous dire quels problèmes il avait exactement. Parfois, on croit connaître nos proches, mais...

De nouveau, il ne peut pas finir sa phrase.

— Quand avez-vous commencé à soupçonner que quelque chose n'allait pas ? Mónica adresse maintenant la question à Lola.

La femme se dégage doucement de la main de son fils et se penche en avant, comme pour s'assurer que les inspecteurs ne perdent pas un seul mot de ce qu'elle a à dire.

— Álvaro était un homme d'habitudes. Il quittait le lycée pour déjeuner et venait presque toujours à la maison, mais pas hier. Ensuite, il y retournait pour les cours de l'après-midi. Parfois, à la fin de la journée, il s'arrêtait au bar pour boire un verre vite fait et rentrait à la maison avant neuf heures, l'heure à

laquelle nous dinons toujours. Hier, j'avais préparé des cordons-bleus, son plat préféré depuis qu'il est petit.

Mónica échange un regard avec Paco. Elle parle de son fils comme s'il avait quinze ans. Des cordons-bleus, son plat préféré depuis qu'il est petit. Un homme de quarante et quelques années qui demande la permission pour sortir. Il y a quelque chose de profondément dérangeant dans cette dynamique, quelque chose qui va au-delà du fils qui a du mal à quitter le nid.

— S'il restait dehors tard ou découchait, il me prévenait toujours, ajoute Lola, comme si elle lisait dans leurs pensées. Mais ce jour-là, il ne l'a pas fait. Normalement, en semaine, il dînait et dormait à la maison. Il aimait se coucher tôt parce que le lendemain, il devait se lever de bonne heure.

— Je comprends. Quoi d'autre ? demande Mónica.

— Vers neuf heures et quelques, j'ai commencé à m'inquiéter. Je l'ai appelé sur son portable, mais il n'a pas répondu. J'ai essayé le bar où il allait tout le temps, mais ils ne l'avaient pas vu. Puis j'ai appelé mon fils. — Elle accompagne sa phrase en posant une main tremblante sur le genou de Sergio. — À ce moment-là, j'étais déjà au bord de la crise de nerfs. Vous savez ce que c'est ? Savoir que quelque chose ne va pas, mais ne rien pouvoir faire ?

Mónica le sait. Bien sûr qu'elle le sait. Elle se souvient très bien de ce sentiment d'impuissance en attendant les mots du médecin. L'horloge de l'hôpital indiquait 3 h 47 quand tout a basculé. Quand les mots du médecin ont transformé l'espoir en cendres. Quand elle a su, avant même qu'on le lui dise, que quelque chose n'allait terriblement pas.

— Je comprends parfaitement, madame Robles, dit Mónica, et elle le dit sincèrement. Paco avait un jour fait remarquer que Mónica ressentait une empathie excessive pour les gens, et quand elle avait répondu : « Tu dis ça comme si c'était une mauvaise chose », Paco avait dit : « Dans ce métier, ça pourrait l'être ». — Que pouvez-vous nous dire de plus sur Álvaro ? Sa vie, ses habitudes...

Lola ferme et ouvre convulsivement les mains, encore et encore, plantant son regard dans celui de Mónica jusqu'à ce que cette dernière soit obligée de le détourner. Elle observe de

nouveau la pièce, les meubles chers, le contraste. N'importe quoi pour ne pas affronter la douleur dans les yeux de cette mère. Elle observe un vase Lladró sur l'étagère. Une fortune en porcelaine espagnole veillant sur un appartement dont les murs ont des fissures comme des varices. L'argent doit bien venir de quelque part, et Mónica parierait sa plaque que ce n'est pas de la pension de cette femme.

— Mon fils était divorcé, commence Lola d'une voix monocorde, comme si elle récitait un rapport. Luz, son ex-femme, l'a quitté il y a quatre ans. C'était à cause des dettes... Álvaro avait des problèmes de jeu. Il pariait plus qu'il ne pouvait se le permettre. C'est pour ça qu'elle est partie. C'est pour ça qu'il a dû vendre la maison, la brader plutôt. Et c'est pour ça qu'il est revenu ici, avec moi.

Mónica et Paco se regardent à nouveau.

— Où est-elle maintenant ?

— Elle est partie à Paris, je crois. La vérité, c'est que j'ai perdu sa trace. Elle ne veut plus rien savoir de nous. Nous n'avons aucun moyen de la contacter.

Paco note l'information dans son carnet.

— Est-ce qu'Álvaro dormait bien ? demande Mónica. Aviez-vous remarqué des changements dans son comportement ces derniers temps ?

— Il dormait à peine. Il se levait à trois ou quatre heures du matin. Je l'entendais marcher dans le couloir. Parfois, il sortait sur la terrasse pour fumer, alors qu'il était censé avoir arrêté.

— Recevait-il des menaces ? Y avait-il quelqu'un qui lui voulait du mal ?

— Ceux du jeu, répond Lola. Ceux à qui il devait de l'argent. Mais ces derniers temps, il avait l'air plus tranquille. Il disait qu'il avait trouvé le moyen de tout arranger.

Paco lève imperceptiblement son sourcil gauche — son geste qui veut dire « ça pue la merde ici » — et Mónica répond par un haussement d'épaules presque invisible qui signifie « je sais, mais tais-toi ». « Le moyen de tout arranger ». Combien de fois ont-ils entendu cette phrase avant que tout ne parte en vrille.

L'interrogatoire se poursuit pendant vingt minutes encore.

Plus de détails, plus de larmes contenues, plus de silences gênants. Avant de partir, ils demandent à voir la chambre d'Álvaro.

— C'est le protocole, explique Paco. Au cas où nous trouverions quelque chose d'important pour l'enquête.

La chambre à coucher est une étude des contradictions. Le lit simple collé au mur — le même qu'il a probablement eu adolescent, avec sa tête de lit en bois sombre et des rayures vieilles de plusieurs décennies — contraste avec le MacBook dernier modèle sur le bureau. Deux mondes s'entrechoquent : celui de l'enfant qui n'est jamais parti et celui de l'adulte qui a dû revenir.

Les murs conservent les marques des punaises où des posters étaient autrefois accrochés. Maintenant, seul un tableau est suspendu, un de ces paysages génériques qu'on achète chez Ikea quand on a besoin de combler un vide. La table de chevet est encombrée : un verre d'eau avec une auréole de calcaire, des mouchoirs en papier et le chargeur du portable emmêlé avec le câble d'écouteurs. L'armoire entrouverte laisse voir des chemises repassées à côté de vieux sweats du lycée où il enseignait.

Le plus triste, c'est la tentative de dignité : une eau de Cologne chère sur la commode, les chaussures de ville parfaitement alignées sous la fenêtre, une cravate accrochée à la poignée de l'armoire comme s'il avait un rendez-vous important le lendemain. Ce sont les petits gestes d'un homme qui essaie de se convaincre que tout ça est temporaire, qu'un jour il retrouvera sa propre vie.

Pendant que Paco console Lola, Mónica examine les affaires de la victime, cherchant quelque chose d'intéressant, peut-être un indice qui leur ouvrirait une piste pour trouver le meurtrier. Elle ouvre les armoires et fouille dans les vêtements. Elle regarde derrière les rideaux et même sous le lit, où elle trouve un magazine porno des années quatre-vingt-dix, aux pages collées par le temps et l'usage. « Un classique », pense Mónica. « Un quadragénaire qui vit chez sa mère et qui se la touche comme un gamin de quinze ans ». Dans l'un des tiroirs de la table de chevet, elle trouve quelque chose qui pique son intérêt. Ce n'est peut-être pas

l'indice décisif pour résoudre l'affaire, mais c'est tout de même intéressant.

N'y pense même pas, lui dit une voix intérieure, une voix qu'elle écoute rarement, même si sa vie s'en porterait mieux si ça changeait.

Quand ils prennent enfin congé, Mónica sent le poids de la journée sur ses épaules.

— Restez en contact, dit Paco sur le seuil. La moindre chose qui vous reviendrait, aussi insignifiante soit-elle...

— Vous le trouverez, dit Lola soudainement. Celui qui a fait ça. Vous le trouverez, n'est-ce pas ?

— Nous ferons tout notre possible, répond Mónica, et elle déteste à quel point ces mots sonnent creux. Quand était-elle devenue un cliché de mauvais roman policier ?

Dans l'ascenseur, Paco la regarde du coin de l'œil.

— Ça te dit une bière ? Pour faire passer le mauvais goût.

— Je préfère rentrer chez moi, ment Mónica.

Paco acquiesce. Son silence est éloquent. Il sait que les choses avec Jorge ne vont pas bien, même si Mónica ne le lui a jamais dit explicitement. Les bons coéquipiers n'ont pas besoin de mots pour ces choses-là.

Ce que Paco ne sait pas, c'est que Mónica ne rentrera pas chez elle. Pas encore. Il y a un autre endroit où elle doit aller d'abord. Une autre chose à faire.

Et elle voudra la faire seule.

6

LA MINI COOPER de Mónica est garée devant le portail depuis dix minutes, moteur éteint, mais elle ne sort pas. En haut, au cinquième étage, la lumière du salon projette un rectangle jaunâtre sur les rideaux. Mónica reste un bon moment à observer à travers le pare-brise, sans rien voir.

Elle se sent seule. Regarder la mort en face lui donne toujours à réfléchir. Les visages décomposés de Lola et Sergio sont restés gravés dans sa mémoire. Jorge pleurerait-il comme ça pour elle ? Paco, oui. Yago aussi, à sa manière. Même cette gourde de Mercedes ! Mais Jorge... elle en doute. Et ça la remplit de tristesse. Il attendrait probablement un délai de décence avant de se consoler avec la stagiaire.

Quelle pensée de merde pour un mardi soir.

« Au moins, se dit-elle en cherchant le côté positif, j'ai peut-être retrouvé une amie aujourd'hui. » Le déjeuner avec Patricia a été l'une des rares choses à sauver de la journée.

La lumière du cinquième clignote — quelqu'un passe devant la fenêtre — et Mónica sent ce pincement familier à l'estomac. Le même qu'elle ressentait adolescente quand elle avait raté un examen et qu'elle devait rentrer à la maison pour donner des explications.

Pathétique. Quarante ans et se sentir comme une gamine.

Il n'y a pas si longtemps, elle aurait monté les escaliers quatre à quatre, elle aurait ouvert la porte avec un sourire idiot sur le visage et elle aurait planté un baiser à Jorge avant même de retirer sa veste. Maintenant, le simple fait de penser à franchir ce seuil lui provoque une fatigue infinie. Elle n'a tout simplement pas la force d'affronter une autre dispute qui ne mènera à rien.

Comment en sont-ils arrivés là ?

Elle connaît la réponse, bien sûr. La réponse a une date et une heure : 15 juin de l'année dernière, 3 h 47 du matin. Et une odeur de désinfectant hospitalier. Et un goût de larmes ravalées.

Mais ce n'est pas seulement ça. Ou peut-être que si. Peut-être que tout le reste — les silences, les mensonges — est la conséquence de ce moment. Comme des dominos qui tombent au ralenti.

Elle allume la radio. Spotify crache un morceau d'Andrés Calamaro qui chante quelque chose sur des colombes et des chasseurs. Elle l'éteint. Le silence est pire, mais la musique n'aide pas non plus. Rien n'aide ces derniers temps, sauf...

Sauf le travail.

Dans des situations comme celle-ci, où elle a juste envie de tout envoyer balader, le travail est la seule chose qui semble encore avoir un sens. Un cadavre est un problème qui peut être résolu. Un meurtrier est une équation qui a une solution.

Et en parlant de problèmes solubles...

Depuis sa visite chez Lola Robles, une idée lui trotte dans la tête.

Une idée malicieuse.

« Que tu devrais oublier au plus vite, et tu le sais très bien. »

Sa main se dirige seule vers sa poche, où un trousseau de clés produit un tintement métallique. Elle les sort et les observe sous la lumière blafarde de la voiture. Chaque clé a sa petite étiquette parfaitement libellée : *Gymnase. Local matériel. Salle des profs.* Elles appartiennent à Álvaro, mais bon, il n'en aura plus besoin.

Ne fais pas ça, l'avertit cette petite voix intérieure qui ressemble étrangement à celle de Paco. *C'est une effraction. C'est illégal. C'est une stupidité monumentale.*

Elle démarre la voiture.

Le lycée, qui se trouve en bas de la pente, semble maintenant abandonné sous la lumière des lampadaires. Mónica se gare dans la rue à sens unique qui passe derrière l'école et prend sa lampe de poche dans la boîte à gants. Non pas qu'elle s'attende à tomber sur quelqu'un — il est presque dix heures du soir —, mais la paranoïa est une vieille amie dans ce métier et elle ne veut pas que quelqu'un la voie entrer. Les buissons du parc lui offrent la couverture nécessaire tandis qu'elle s'approche furtivement de la grille en fer. En haut, dans un arc, des lettres en fer forgé forment le mot Nueva Esperanza. L'endroit n'est pas silencieux ; l'autoroute passe à proximité et le vent frais apporte le bourdonnement constant du trafic.

Elle hésite un instant. Elle pourrait y aller franco. Attendre demain et entrer pendant la journée, avec Paco, comme une inspectrice normale.

Oui, elle pourrait.

Mais elle n'en a pas envie.

Suivre les règles ne lui a pas vraiment réussi jusqu'à présent.

Elle sort les clés d'Álvaro de sa poche. Elle les a volées cet après-midi — oui, volées, appelons un chat un chat — pendant que Paco consolait la mère. Une impulsion stupide. De celles qui la mettent dans le pétrin.

Mais le pétrin vaut mieux que de monter chez elle et de faire comme si tout allait bien. Comme si le 15 juin n'avait jamais existé.

Maintenant, Mónica sourit entre ses dents. Dans un monde où nous sommes de plus en plus sortis du même moule, elle est fière de transgresser les règles de temps en temps et de vivre en marge du troupeau.

Elle jette un regard par-dessus son épaule pour s'assurer qu'on ne l'a pas suivie et insère la clé avec l'étiquette VERJA. La porte cède dans un léger gémissement et Mónica entre, espérant que personne dans le voisinage ne détourne les yeux du show de Pablo Motos pour regarder par la fenêtre et voir cette femme blonde d'âge mûr entrer dans le lycée à une heure indue.

Elle referme la grille derrière elle et écoute le cliquetis du verrou.

Elle fait de même avec la porte d'accès au bâtiment, qui s'ouvre avec la troisième clé. Celle-ci grince légèrement en s'ouvrant, mais, là encore, elle espère qu'aucun des voisins ne l'a entendue.

Le hall est plongé dans une obscurité si épaisse qu'on pourrait presque la toucher. Si le lycée lui donne déjà des frissons en plein jour, y entrer dans le noir est terrifiant. Mais elle ne veut pas risquer d'allumer les lumières.

Elle se souvient soudain, soulagée, de la lampe de poche et prie pour que la batterie soit chargée. Heureusement, elle l'est. La lueur de la lumière la rassure un peu. Devant elle se révèlent le tableau d'affichage, les trophées poussiéreux dans leurs vitrines et les horaires de bus que personne ne consulte sûrement parce que tout le monde a un portable.

Elle se dirige vers les escaliers. Au deuxième étage, elle s'arrête. A-t-elle entendu quelque chose ? Non. Seulement le vent contre les fenêtres et le bourdonnement lointain de la M-30.

Elle monte jusqu'au dernier étage. En réalité, elle ne sait même pas ce qu'elle est venue chercher là. Elle espère juste qu'aucun voisin, ou quelqu'un qui passerait par là, ne verra la lumière et n'appellera la police.

Le couloir s'étend devant elle comme une gorge obscure. À gauche, le bureau du proviseur — une ombre plus dense parmi les ombres. Bermúdez est à la retraite depuis une décennie, mais les lieux gardent la mémoire. Mónica peut le sentir : l'odeur de tabac bon marché et d'eau de Cologne rance, le grincement de sa chaise quand il se penchait pour vous hurler dessus.

« Lago ! Vous êtes un désastre ! »

Seize ans. Une Fortuna entre les doigts dans les toilettes du deuxième étage. Une heure debout pendant que ce salaud lui crachait son avenir de merde, comment elle finirait par n'être personne, une ratée de plus. Les mots s'étaient plantés dans son cerveau comme des punaises, et ils y sont toujours, en train de rouiller.

Elle passe son chemin. Sa plaque d'inspectrice pèse dans sa poche comme une petite vengeance.

Alors elle le voit.

Álvaro.

Au bout du couloir, titubant vers elle. La chemise blanche transformée en tablier de boucher. Le manche du poignard dépassant de sa poitrine. Les yeux — mon Dieu, les yeux — la regardant sans la voir, vitreux comme des billes sales.

Il n'est pas là. Elle le sait. C'est son cerveau qui lui joue un mauvais tour. Mais le cœur ne comprend rien à la logique et il s'emballe comme s'il voulait lui sortir par la gorge.

« Arrête. Concentre-toi. »

Elle utilise une autre des clés du trousseau pour entrer dans la salle des professeurs. Quand elle franchit le seuil, une angoisse informe la frappe. À l'intérieur, l'air est vicié, chargé de l'arôme rance du café réchauffé et des Tupperwares oubliés. Elle balaie la pièce avec la lampe de poche ; les stores sont baissés et les lampes éteintes. C'est un grand espace, avec plusieurs tables disposées en rangées, un tableau blanc avec des restes de feutre que personne ne s'est donné la peine d'effacer complètement et des zones séparées par de grandes bibliothèques en guise de paravents. La salle est rangée, et la seule chose qui trouble l'ordre est une tasse de café sale sur l'une des tables ; d'après son design, avec des licornes, des paillettes et la phrase *But first, coffee* en lettres cursives, Mónica doute qu'elle appartienne à Álvaro. Le mélange de tons verts et orange sur les murs, dont elle se souvient si bien de son enfance, a été remplacé par une teinte plus claire, dans les tons blancs et bleus. Tout comme les salles de classe et les toilettes, la salle des professeurs a été rénovée après que Mónica a terminé sa scolarité obligatoire, mais l'atmosphère oppressante et carcérale n'a pas disparu. Du moins, c'est l'impression que ça lui donne, et ça ne changera jamais, peu important les rénovations entreprises.

Les poils de sa nuque se hérissent à l'idée qu'il y a seulement quelques heures, Álvaro Montiel respirait ce même air et touchait ces mêmes meubles.

Elle regarde autour d'elle, cherchant des lettres, des photographies, des signes qu'Álvaro aurait pu avoir des ennuis. Sur le mur, à côté de la porte, il y a une armoire avec des compartiments,

chacun avec son cadenas et son étiquette, comme les casiers des lycées américains.

« Les casiers personnels des professeurs ? »

Mónica se dirige directement vers eux. Elle trouve le casier d'Álvaro Montiel dans la deuxième rangée, troisième en partant de la gauche, et se rend compte qu'il n'a pas de cadenas. Elle l'ouvre et pointe sa lampe de poche à l'intérieur. Elle y trouve : une mallette en cuir usée, un chargeur d'ordinateur portable enroulé avec un élastique, un thermos qui sent encore le café rance quand elle l'ouvre, un parapluie pliant, une boîte d'ibuprofène et une paire de lunettes de rechange dans leur étui. Rien, absolument rien qui crie « on va me tuer », « je dois de l'argent à des gens dangereux » ou même « j'ai un lourd secret ».

Elle est sur le point de refermer quand elle l'entend. Un son qui lui glace le sang. Le bruit sans équivoque d'un moteur sur le parking.

« Merde. Et maintenant, je fais quoi ? »

Le faisceau de la lampe de poche tremble tandis qu'elle l'éteint d'un coup. L'obscurité l'enveloppe comme une couverture humide. Elle entend la porte principale s'ouvrir quatre étages plus bas. Puis, des pas. Décidés, pas hésitants. Quelqu'un qui connaît le chemin.

« Pense. Vite. »

Elle ne peut pas sortir. Quelqu'un monte les escaliers — elle peut entendre le rythme constant des pas, de plus en plus proches. La fenêtre n'est pas une option, à moins qu'elle ne veuille expliquer comment une inspectrice de police a fini avec les deux jambes cassées dans la cour d'un lycée.

Les pas se rapprochent de plus en plus. Puis ils s'arrêtent, comme si la personne en question hésitait un instant devant la porte de la salle des professeurs.

« Ne me dis pas qu'il va entrer ici aussi. »

Mónica se déplace par instinct plus que par logique, contournant une bibliothèque-paravent jusqu'à se retrouver cachée dans l'espace arrière dédié aux tables.

Juste à temps.

La porte de la salle s'ouvre et une silhouette entre. Mónica

s'accroupit encore plus, se fait aussi petite que possible. Une goutte de sueur coule le long de sa colonne vertébrale.

Une pensée lui traverse l'esprit : « Et si c'est l'assassin ? Et s'il m'a vue entrer ? Putain, putain, putain... Si ce n'est pas lui, qui ? Quelle autre personne pourrait avoir des raisons d'entrer en douce dans le lycée ? », se demande Mónica, sans s'arrêter à penser qu'elle-même n'a pas, précisément, d'invitation écrite pour être là.

Elle regrette de ne pas avoir fermé à clé. Quelle idée a-t-elle eue de venir fouiner ici ? Elle a envie de se donner des baffes pour sa stupidité. En réalité, elle ne sait pas pourquoi elle est là. Elle aurait très bien pu attendre jusqu'à demain et examiner la salle avec Paco, comme une inspectrice conventionnelle. Alors, pourquoi l'a-t-elle fait ?

La réponse courte la fait sourire : elle n'est pas une inspectrice conventionnelle.

La réponse longue est aussi évidente que douloureuse : cette adrénaline qui implique de transgresser une petite règle et, peut-être, de découvrir quelque chose d'important sans l'aide de personne est préférable au fait de rentrer à la maison et de vérifier si Jorge et elle auront la paix ou non.

« Pathétique, Mon. »

Le visiteur allume la lumière, et Mónica cligne des yeux à plusieurs reprises jusqu'à s'y habituer. Elle se sent nue. Heureusement, il ne semble pas l'avoir remarquée, elle qui retient sa respiration derrière le meuble. Mónica commence à sentir un picotement dans le nez. Elle le fronce désespérément pour régler le problème et ne pas éternuer.

La personne commence à parcourir la salle comme si elle cherchait quelque chose. Elle est si proche que Mónica peut sentir son parfum, qui semble être celui d'une femme. Son cœur bat si vite qu'elle est convaincue qu'il (ou elle) peut l'entendre.

À travers une fente entre les livres, elle ne peut voir que des fragments : une main fine, deux bagues, le mouvement d'une chevelure sombre.

« C'est une femme. »

Son nez la démange et elle doit serrer les dents pour ne pas éternuer.

L'intruse se dirige droit vers le casier d'Álvaro. Sans hésiter, sans chercher. Comme si elle savait exactement ce qu'elle voulait et où ça se trouvait. C'est une chance que ce casier soit près de la porte ; sinon, elle aurait sûrement contourné la bibliothèque et l'aurait surprise.

On entend le frottement du métal contre le métal, quelque chose qui tombe dans une poche, le clic léger du compartiment qui se referme.

Mónica ressent une envie presque irrésistible de sortir et de se montrer. Elle est flic, merde. Elle devrait être en train d'arrêter cette femme, pas de jouer à cache-cache comme une gamine. Mais alors elle devrait expliquer ce qu'elle fait là, avec des clés volées, sans mandat et sans avoir prévenu personne.

« Génial, Mónica. Tu vas faire la une des journaux : *"Inspectrice surprise en train de jouer à cache-cache sur la scène de crime."* Yago et Paco vont se pisser dessus de rire. S'ils ne te tuent pas avant », pense-t-elle sans grande conviction.

La femme se retourne. Pendant un instant, elle peut voir son profil : nez droit, menton pointu, le front plissé par la concentration. Quelque chose en elle lui est familier, mais elle n'arrive pas à...

Et puis elle s'en va. Aussitôt. Elle éteint la lumière et sort de la salle en refermant la porte avec précaution. Ses pas s'éloignent dans le couloir.

Mónica compte jusqu'à vingt. Jusqu'à cinquante. Jusqu'à être sûre que ce n'est pas un piège. Alors elle sort de sa cachette et court vers la fenêtre.

Elle voit la femme traverser le parking. Mónica fait un rapide profilage mental : cheveux sombres et longs ; corpulence moyenne, environ un mètre soixante ; jean et baskets ; âge approximatif : trente-cinq ans.

L'intruse monte dans une Honda Civic blanche et file, mais pas assez vite pour attirer l'attention.

« Qui est-ce... ? », se creuse la tête Mónica en descendant les

escaliers quatre à quatre. « J'ai déjà vu cette femme quelque part. »

Sa Mini démarre à la deuxième tentative. La Honda a déjà tourné au coin de la rue, mais Mónica connaît ces rues comme sa poche. Elle prend une parallèle, accélère et la rattrape deux feux plus loin. Soudain, l'adrénaline monte en flèche. Elle n'avait suivi personne depuis cette fois où elle avait coursé un petit dealer sur la moitié de la M-30 jusqu'à Vallecas. Il était dans une Ibiza tunée qu'on entendait arriver à trois rues de distance. Ils l'avaient attrapé à un carrefour parce que l'idiot s'était arrêté pour acheter des cigarettes. Parfois, les criminels sont aussi stupides que ça.

La poursuite — si on peut appeler ainsi le fait de suivre quelqu'un qui roule à quarante à l'heure et qui respecte tous les feux — dure moins de cinq minutes. La Honda s'arrête devant une maison mitoyenne dans l'un de ces lotissements qui ont poussé comme des champignons dans les années quatre-vingt-dix. Petit jardin devant, porte en PVC blanc, la maison typique de la classe moyenne avec une hypothèque sur trente ans.

Mónica arrête sa voiture une rue plus loin et en sort discrètement. Elle ne ferme même pas la portière, elle ne veut pas risquer que le moindre bruit la trahisse.

Elle s'approche de quelques pas, se cache derrière un abribus et observe.

La femme est sortie de la Honda. La lumière du porche l'illumine maintenant complètement et Mónica a un sursaut.

« Putain, c'est elle ! »

La prof de maths. Frange parfaite, nez constellé de taches de rousseur et sourire nerveux. Paco et elle l'ont interrogée ce matin.

— Chéri, je suis rentrée ! crie-t-elle en entrant, et sa voix sonne différemment. Plus légère. Comme si elle avait enlevé un masque.

À travers la fenêtre de la cuisine, Mónica voit deux silhouettes qui se rejoignent. Un homme — grand et costaud — la serre dans ses bras. Et l'embrasse.

Une vie normale. Une vie parfaite. Une vie qui inclut probablement des mensonges, car, que diable faisait cette femme en train de fouiller dans le casier d'un mort à dix heures du soir ?

Mónica note l'adresse dans son carnet : *Lotissement Los Rosales, 23. Beatriz Sierra*. Oui, c'était ça le nom. Beatriz Sierra, prof de maths, en couple et cachant définitivement quelque chose.

Demain, ils auront une discussion. Une discussion longue et détaillée sur ce qu'elle faisait exactement au lycée ce soir. Et, plus important encore : qu'a-t-elle pris dans le casier d'Álvaro qui était assez important pour risquer de se faire prendre ?

Le trajet de retour à la maison lui semble éternel et, en même temps, trop court. Mónica ne se sent pas tout à fait calme jusqu'à ce qu'elle retrouve sa rue et coupe le contact pour la deuxième fois aujourd'hui. Elle a eu assez d'émotions pour ce soir. Un bon verre de vin lui calmera les nerfs et chassera une partie de ses craintes.

Elle lève les yeux depuis le trottoir. La lumière du salon est toujours allumée.

En attendant l'ascenseur, elle constate qu'il ne s'est pas écoulé plus d'une heure. Elle est surprise. Pour elle, ça a semblé une éternité.

Ce qu'elle ne sait pas, c'est que le vin qu'elle s'apprête à boire aura un goût de cendre.

— Salut, chéri, annonce-t-elle, fatiguée, en franchissant la porte de la maison. Je suis rentrée.

7

QUAND MÓNICA SE RÉVEILLE, le soleil lui frappe les yeux de plein fouet. Elle essaie de se redresser et grimace en sentant une douleur sourde dans le bas du dos.

Génial. Encore une nuit sur le canapé.

Elle ne se souvient pas à quel moment elle s'est endormie, mais les durs coussins en similicuir lui ont laissé le dos en compote. Elle laisse retomber sa tête sur l'oreiller et se regarde : elle porte les mêmes vêtements que la veille.

Putain.

Elle se redresse maladroitement, les cheveux en bataille, le mascara qui a coulé et des marques de coussin sur la joue. La couverture à carreaux — celle que Jorge déteste parce qu'il dit qu'elle fait pension de famille bas de gamme — pend à moitié, comme tout dans sa vie ces derniers temps.

Luna, la chatte siamoise avec qui ils partagent leur espace depuis des mois, l'observe depuis le dossier du canapé. Ces yeux verts la jugent sans pitié. Elle tend sa patte griffue vers elle. Se voyant ignorée, elle essaie un miaulement aigu et exigeant. On dirait qu'elle veut jouer. Ou peut-être qu'elle a faim. Mónica l'ignore ; il est trop tôt pour tenter de deviner les pensées d'un chat.

— Bonjour à toi aussi, murmure-t-elle d'une voix rauque.

Luna saute au sol d'un mouvement gracieux. Nouveau miaulement.

Elles ne se sont jamais bien entendues.

Le cendrier sur la table basse déborde. Et il pue la défaite. Des mégots écrasés les uns contre les autres, comme si chaque cigarette était une tentative désespérée de calmer l'anxiété. Elle s'était promis que c'était la bonne cette fois. Elle allait arrêter. Mais hier soir...

Hier soir, c'était la merde.

Elle passe une main sur son visage, puis la laisse tomber sur sa cuisse. L'appartement est en désordre : un verre de vin vide sur la table basse, une assiette avec des restes froids de lasagnes... et les lumières de la hotte de la cuisine encore allumées. Une autre tentative ratée de normalité domestique.

Elle se lève et son corps proteste. Quarante ans, ce n'est pas si vieux, mais le canapé les multiplie par deux. Elle marche pieds nus en boitillant jusqu'à la chambre. Jorge n'est plus là, bien sûr. Après ce qu'il s'est passé hier soir, elle ne s'attendait pas à le trouver. Pourtant, une partie idiote d'elle-même — celle qui croit encore aux gestes tendres et aux secondes chances — ouvre la porte de la chambre dans l'espoir de trouver son mari endormi.

Le lit est vide.

Les draps du côté de Jorge sont tirés avec une précision militaire. Pas un pli. Comme s'il voulait effacer toute trace de sa présence. Il n'y a même pas de mot sur la table de chevet. Rien qui dise *désolé pour hier soir* ou *on en reparle plus tard*, ni même un froid *je suis parti tôt au travail*.

« Des colocataires, pense-t-elle. C'est ce que nous sommes devenus. Des colocataires qui se sont un jour aimés. »

Le match en était à la soixante-treizième minute quand Mónica a ouvert la porte. Elle le sait parce que Jorge le lui a rappelé plus tard, comme si c'était important, comme si elle avait interrompu quelque chose de capital par sa simple existence.

— Salut, chéri, a-t-elle dit en posant les clés dans le bol en céramique qu'ils avaient acheté à Santorin. Je suis rentrée.

Jorge a mis le match en pause. Le silence glacial qui régnait dans le salon, si épais qu'on aurait pu le couper avec le couteau qui avait tué Álvaro Montiel, était un signe clair de la mauvaise ambiance qui s'était installée entre eux depuis un bon moment.

— Comment s'est passée ta journée ? La voix de Jorge semblait forcée, comme si les mots lui coûtaient.

— Bien. Épuisante.

Elle ne lui a pas parlé du lycée. Elle ne lui a pas dit qu'elle s'était cachée derrière une étagère comme une délinquante. Ni que ses mains tremblaient depuis.

— Et la tienne ? demande-t-elle.

— Bien. Comme d'habitude.

Jorge est commercial. Il vend des moteurs industriels à des entreprises étrangères, même si pour Mónica, c'est du chinois. Une fois, il a essayé de lui expliquer leur fonctionnement, mais la moitié des mots semblaient tirés d'une langue morte. La seule chose qu'elle comprend, c'est qu'il voyage beaucoup : aéroports, hôtels impersonnels, valises à moitié faites. Avant, ces absences la laissaient vide. Elle attendait ses messages à minuit, comptait les jours avant son retour... il lui manquait terriblement. Mais dernièrement... dernièrement, elle respire mieux quand il n'est pas là. Et ça, même si elle ne veut pas l'admettre, lui fait plus peur que la solitude.

— Tu as dîné ? demande Jorge sans la regarder.

— J'ai grignoté un truc.

Jorge a soupiré. Ce soupir signifiait *encore la même chose, Mónica*.

— J'ai fait des lasagnes. Tes préférées, a-t-il dit. Il en reste plus de la moitié, si tu veux. Elles sont sur le plan de travail.

Soudain, elle s'est sentie coupable. Jorge avait cuisiné son plat préféré. Il avait attendu. Il avait fait un effort, et elle...

— Merci, a-t-elle murmuré.

Elle, qui n'avait jamais été prompte aux grands remerciements, a ressenti le besoin de récompenser son mari. Elle s'est approchée du canapé à la recherche de quelque chose, n'importe quoi. Un effleurement. Une caresse. La confirmation qu'ils étaient encore plus que deux étrangers partageant un prêt immobilier.

Jorge a tendu les épaules quand elle s'est approchée, ce micro-mouvement que seul remarque celui qui connaît quelqu'un par cœur.

— Tu es en sueur, a-t-il dit, sans la regarder. Pourquoi tu ne prends pas une douche d'abord ?

Les mots sont tombés sur elle comme des glaçons. « Avant, ça ne le dérangeait pas, a-t-elle pensé. Avant, il m'aurait serrée dans ses bras même si j'étais couverte de boue. »

— D'accord, a-t-elle dit en se levant. Mais d'abord, je vais dîner.

Elle s'est servi les lasagnes dans le salon.

— Tu ne les fais pas réchauffer ? a demandé Jorge sans quitter la télé des yeux. Il avait relancé le match, mais elle savait qu'il ne le regardait pas.

— Ça ne fait rien.

Mónica a planté sa fourchette dans les pâtes. Le métal crissait contre la céramique, un son rêche qui lui vrillait les nerfs. Les lasagnes étaient froides et caoutchouteuses, le fromage formait des fils durs quand elle le soulevait. Elle a avalé sans vraiment mâcher. Ça avait un goût de carton à la tomate.

— Comment va Raquel ? a-t-elle demandé, se détestant de le faire. C'était la rage qui parlait à sa place.

— Qui ?

— Tu sais très bien qui, a-t-elle dit, en s'efforçant de paraître plus détachée. Ta nouvelle stagiaire.

— Bien. Elle est très appliquée.

« J'imagine bien », a pensé Mónica, en s'imaginant des jambes douces et des sourires faciles, tout ce qu'elle n'était plus.

Ses mains tremblaient encore. Maintenant qu'elle était à la maison, l'ampleur de sa stupidité la frappait. Elle n'aurait pas dû aller seule au lycée. Quelqu'un aurait pu la surprendre. Elle aurait pu perdre sa plaque, sa carrière, tout ça pour une impulsion idiote.

— Ça va ? Jorge la regardait vraiment pour la première fois de la soirée.

— Un professeur est mort. Au lycée Nueva Esperanza. Il a été assassiné.

Le robinet de la cuisine fuyait. Ploc. Ploc. Ploc. Ça faisait des semaines que ça durait. À la télé, les commentateurs murmuraient des statistiques qu'aucun d'eux n'écoutait.

— Je n'en avais aucune idée. — Jorge a de nouveau mis le match en pause. — Le Nueva Esperanza, ce n'est pas là que tu as étudié ?

— Si.

— Et comment tu vas ?

Mónica a posé sa fourchette dans l'assiette et a fixé Jorge. Elle attendait un geste de sa part. Un câlin, une caresse, peut-être un baiser... Qu'il lui glisse la main dans son pantalon aurait été trop demander. Ça faisait si longtemps que ce n'était pas arrivé que ça lui semblait presque de la science-fiction. Mais il n'a pas bougé du canapé. Il n'a pas tendu les bras. Il n'a fait aucun geste qui indiquait qu'elle était la bienvenue dans son espace.

— Fatiguée. Demain, je dois me lever tôt. On va interroger les élèves.

— Quelle nouveauté. Ces derniers temps, tu dois toujours te lever tôt.

— C'est mon travail, Jorge.

— Oui. Ton travail. — Encore un soupir. — Au fait, Luna doit aller chez le vétérinaire.

— L'idéal serait de la faire stériliser une bonne fois pour toutes.

Jorge s'est tourné brusquement.

— L'idéal ? Tu veux dire pour toi.

— Qu'est-ce que tu insinues ?

— Que l'idéal, ce serait peut-être que tu ne rentres pas si tard pour que je n'aie pas à m'occuper de tout.

— De tout ? C'est un chat, Jorge.

Le chat. Ils revenaient toujours à ce fichu chat. Luna était arrivée en juillet dernier, quatre semaines après la fausse couche, quand Jorge avait décidé unilatéralement qu'un animal compenserait le vide. Une très mauvaise idée. Comme si le miaulement d'une chatte pouvait combler le silence là où auraient dû se trouver les pleurs d'un bébé.

Le sentiment de perte ne s'était pas atténué et maintenant, la

maison ressemblait à un champ de bataille félin. Les coins du fauteuil de Jorge étaient déchiquetés, des fils pendaient comme des entrailles de tissu. Les rideaux du salon présentaient des échelles de fils tirés du sol jusqu'à mi-hauteur. Même les pieds de la table de la salle à manger semblaient être passés dans un broyeur miniature.

Et puis il y avait le problème des chaleurs. Toutes les trois semaines, comme une horloge biologique implacable, Luna se transformait. Les miaulements commençaient doucement, presque des ronronnements, mais s'intensifiaient pour devenir des hurlements gutturaux à trois heures du matin, qui traversaient les murs. Elle se frottait contre tout — meubles, murs, leurs jambes — laissant une traînée de poils et cette sécrétion transparente et collante qui marquait son territoire. On la trouvait le derrière en l'air, tremblante, se traînant par terre comme une possédée. Et quand elle essayait de s'échapper — parce qu'elle essayait toujours — elle se jetait contre les fenêtres avec un désespoir qui faisait à la fois pitié et peur. Une fois, elle avait réussi à sortir et était revenue trois jours plus tard, plus maigre et avec ce regard vitreux de celle qui a fait la guerre.

Mónica voulait la faire stériliser et avait même pris rendez-vous chez le vétérinaire. C'était une procédure simple : une petite incision, les ovaires en moins, deux jours de convalescence et problème résolu. Mais Jorge avait annulé le rendez-vous. Il ne lui avait pas dit pourquoi, bien que Mónica ait ses soupçons. La réalité, c'était que cette histoire de stérilisation de Luna n'était que le champ de bataille où ils menaient une guerre qu'aucun d'eux ne voulait nommer. « Je vais y réfléchir », c'est ainsi qu'il avait conclu leur dernière discussion. Mónica attendait toujours qu'il réfléchisse.

— Ce n'est pas que le chat. — Jorge a éteint la télé. — C'est les courses, c'est le ménage, c'est penser à payer les factures...

— Je fais aussi des choses à la maison.

— C'était quand la dernière fois que tu es allée au supermarché, par exemple ? Ou que tu as appelé le plombier pour cette fuite dans la salle de bain ?

— Je travaille douze heures par jour à enquêter sur des meurtres. Excuse-moi si je n'ai pas le temps de...

— Avec toi, c'est toujours la même chose, non ? Ton travail est plus important.

— Je n'ai pas dit ça.

— Tu n'as pas besoin de le dire. — Jorge s'est passé la main dans les cheveux. — Écoute, Luna c'est juste que... C'est que j'en ai marre d'être le seul à me soucier que tout ça fonctionne.

— Tout ça ? Tu parles de la maison ou de nous ?

Silence.

— Les deux, je suppose.

Mónica a reposé sa fourchette dans l'assiette.

— Si le chat te dérange tant que ça, pourquoi tu l'as ramené ?

— Tu sais très bien pourquoi.

— Non, dis-le-moi.

— Je pensais que... — Jorge a regardé vers la fenêtre. — Je pensais que ça nous aiderait. D'avoir quelque chose dont on pourrait s'occuper ensemble...

— C'est toi qui voulais un animal. — Les mots sont sortis avant qu'elle ne puisse les retenir. — Moi, je voulais un enfant.

Le silence qui a suivi était différent.

— Oui, et nous en aurons un, a dit Jorge en regardant l'écran sombre. — Mais on n'obtient pas toujours ce qu'on veut, Mónica. On en a déjà parlé.

« Non, on n'en a pas parlé, a-t-elle pensé. Tu as décidé et je me suis tue. »

— Je ne suis plus sûre de... — Elle s'est arrêtée, effrayée de terminer sa phrase.

— De quoi ?

— Rien. Laisse tomber. Écoute, un homme est mort aujourd'hui. Ça a été une journée de dingue.

— Oui, bien sûr.

— Écoute, je suis désolée, a-t-elle menti. Mónica voulait juste éviter une autre dispute. — La prochaine fois, je t'envoierai un message.

— Il ne s'agit pas du message, Mónica. Il s'agit du fait que tu n'es jamais là. Et quand tu es là, tu es ailleurs.

— Ce n'est pas juste.

— Non ?

— Eh bien non ! Et tes voyages, alors ?

— Depuis ma promotion, je ne voyage presque plus, et tu le sais. Dis, c'était quand la dernière fois qu'on a fait quelque chose ensemble ? Qu'on a vraiment parlé ?

« À l'hôpital, a-t-elle pensé. Quand tu m'as dit que tout irait bien pendant que je saignais notre avenir. »

Mais elle s'est contentée de continuer à manger, cette fois en plantant sa fourchette dans les lasagnes avec rage, sans dire un mot. Peut-être qu'elle ne lui adresserait plus la parole du reste de la soirée.

— Écoute, il est tard, a dit Jorge au bout d'un moment gênant, en se levant. Je vais me coucher.

Il a balancé la télécommande contre les coussins d'un geste brusque, est passé à côté d'elle sans l'effleurer et a disparu dans le couloir. Mónica est restée seule avec ses lasagnes à moitié mangées et Luna qui l'observait depuis son coin.

Elle s'est souvenue d'autres nuits, quand Jorge l'attendait éveillé, peu importe l'heure. Quand ils faisaient l'amour même si elle arrivait épuisée, en sueur, avec une odeur de mort sur elle. Quand leurs corps parlaient la langue que leurs bouches ont oubliée.

Maintenant, ils ne partageaient même plus le même lit.

Mónica récupère les assiettes oubliées dans l'évier et les frotte sous le robinet avec une rage mal contenue. Les lasagnes séchées résistent, collées à l'assiette comme les bons souvenirs à sa mémoire. L'eau jaillit avec trop de force, éclaboussant son t-shirt. Merde, elle n'a aucune patience.

Elle s'essuie avec le torchon et regarde son portable. Elle a un appel manqué de Paco et plusieurs messages.

Où es-tu ?

Ça fait une demi-heure que j'attends.

Les élèves commencent à arriver.

Mónica, sérieusement, tu vas bien ?

Elle regarde l'heure. 8 h 47.

Merde. Merde. Merde.

Elle avait rendez-vous avec lui à huit heures au lycée. Les interrogatoires. Beatriz Sierra.

Elle s'habille avec la première chose qu'elle trouve : un jean, un t-shirt noir et le blouson en cuir qui, selon Jorge, lui donne l'air d'une adolescente rebelle au lieu d'une policière. Pas le temps de se maquiller. À peine le temps d'un brossage de dents rapide qui n'efface pas le mauvais goût de la nuit.

Luna miaule depuis son coin.

— Mange des croquettes, lui dit-elle, sèchement. Ou appelle Jorge.

La chatte répond par un nouveau miaulement. Au moins, elle a du caractère.

En conduisant vers le lycée, elle ne peut penser qu'à trois choses :

Si Paco est au courant de son incursion illégale de la veille.

Ce que Beatriz Sierra a bien pu prendre dans le casier d'un mort.

Et comment elle va dire à Jorge qu'elle ne veut plus avoir d'enfant.

8

LA MINI rouge de Mónica dérape en entrant sur le parking du lycée. 9 h 12. Putain. Une heure et douze minutes de retard.

Mónica traverse la cour déserte en courant, les clés cliquetant dans une main et son portable vibrant d'un nouveau message de Paco dans l'autre. Un groupe de jeunes qui fument près de la grille — cette même grille qu'elle a franchie la veille comme une délinquante — la regarde passer avec ce mélange de curiosité et de mépris que seuls les adolescents maîtrisent. Du coin de l'œil, elle voit l'un d'eux donner un coup de coude mal dissimulé à un autre et, en riant, murmurer à voix basse. Mónica croit entendre le mot « Milf » et se demande ce que diable ça peut bien vouloir dire.

Paco l'attend à l'entrée, les bras croisés.

— Une heure, Mónica...

— Je sais, je sais. La circulation était...

— L'excuse de la circulation, ça ne prend plus. — Paco soupire, mais il n'y a pas de vraie colère dans sa voix. Il n'y en a jamais. Elle est sa faiblesse et ils le savent tous les deux. — Les jeunes ont la récré dans vingt minutes. Si on veut les intercepter avant qu'ils ne se dispersent...

— Oui. Désolée. Vraiment.

Il la regarde plus attentivement.

— Tu vas bien ?

— Parfaitement. On commence par où ?

Avant que Paco ne puisse répondre, Mónica entre dans le hall et il la suit.

Patricia surgit au détour du couloir. Elle tient sous le bras deux manuels scolaires et arbore ce sourire de prof préférée qu'elle n'a pas besoin de répéter devant le miroir, car elle l'utilisait déjà, plus jeune, pour séduire les garçons.

Elle s'arrête en la voyant.

— Mónica ! Bonjour.

— Salut, Patri.

Elles s'embrassent sur les joues.

— Dis, un truc, dit Mónica en essayant de paraître naturelle. Beatriz Sierra, la prof de maths... tu sais si elle est là ?

Patricia hausse un sourcil parfaitement épilé. À côté d'elle, Paco fronce légèrement les sourcils.

— Bea ? Non, le mercredi, elle ne travaille pas le matin. Elle ne vient qu'à seize heures pour les heures de soutien. Pourquoi ?

— Pour rien, c'est juste que je n'ai pas eu le temps de lui poser quelques questions hier. Le protocole, tu sais.

— Bien sûr. Bon, je vous laisse travailler. — Elle regarde Paco et sourit. — Bonne chance pour les interrogatoires.

Elle s'éloigne dans le couloir. Mónica la regarde partir avec ce mélange d'admiration et de ressentiment qu'elle réserve aux femmes qui maîtrisent leur vie.

— Beatriz Sierra ? — Paco n'est pas idiot. — Qu'est-ce qui se passe avec la prof de maths ?

Mónica détourne le regard. Le poids de la culpabilité — de lui mentir, de lui cacher des choses, d'être une coéquipière de merde alors qu'il est toujours là pour elle, à tout lui passer — l'écrase.

— En fait. Hier soir...

Elle s'interrompt. Elle n'a pas le cran de le lui dire.

— Qu'est-ce que tu as fait hier soir, Mónica ?

Elle soupire. Il n'y a pas de façon élégante de le dire.

— Je suis retournée au lycée avec les clés d'Álvaro Montiel. Je les ai prises dans sa chambre.

Le silence de Paco est pire que n'importe quel cri.

— J'ai vu Beatriz Sierra, poursuit-elle, ressentant le besoin de justifier sa petite aventure nocturne. Elle est entrée dans la salle des profs et a pris quelque chose dans le casier d'Álvaro. Quelque chose qui devait être assez important pour qu'elle prenne le risque de venir la nuit.

— Putain de merde. — Paco se passe la main sur le visage. — Une effraction ? Sérieusement ? Sans mandat ? Et sans me prévenir ?

— Paco...

— Tu as la moindre idée du merdier dans lequel tu aurais pu te fourrer ?

— Je sais, mais...

— Non, tu ne sais pas. S'ils t'avaient attrapée, ce n'est pas seulement ta plaque qui y passait. C'est toute l'enquête. Et mon cul aussi, pour ne pas t'avoir tenue. Merde, Mónica, mais à quoi tu pensais, bordel ?

« Toi aussi, tu t'y mets, Paco ? J'ai déjà eu ma dose quotidienne de sermon masculin. »

Quelque chose dans son expression doit la trahir, car Paco s'adoucit immédiatement. Sa capacité à lire en elle comme dans un livre ouvert.

— Sérieusement, tout va bien à la maison ?

La question la frappe en plein cœur. « Non, Paco. Rien ne va », se dit-elle en revivant la soirée de la veille. Jorge était revenu au salon une demi-heure après sa sortie théâtrale en pleine dispute. Mónica était toujours sur le canapé, une cigarette aux doigts, et le reste des lasagnes abandonné sur le plan de travail.

— Demain, ma journée est plus tranquille, avait-il dit d'un ton conciliant. On pourrait déjeuner ensemble.

Mónica écrasa sa cigarette. Un geste de bonne volonté.

— Demain, je ne peux pas. Je suis en plein milieu de l'affaire.

Jorge hocha lentement la tête, comme s'il le savait déjà.

— Alors je déjeunerai avec Raquel. Elle a besoin que quelqu'un relise son projet de fin d'études. On en profitera pour travailler en mangeant.

Raquel. Toujours Raquel.

— Encore Raquel ? Tu as l'air de passer beaucoup de temps avec cette gamine.

— Gamine ? Elle a vingt-sept ans.

— Vingt-sept ? Waouh, elle a eu du mal à finir ses études, dis donc.

— Tu te moques de ma stagiaire ? — La voix de Jorge se durcit. — Grandis un peu, non ?

— Grandis toi-même. Ne me fais pas ch... — Le son du « ch » se coïncida dans sa gorge comme une arête de bar.

— Au moins, elle, elle apprécie quand on lui consacre du temps.

Le coup porta. Mónica sentit la rage lui monter à la gorge comme de la bile.

— Qu'est-ce que tu insinues ?

— Rien. Je dis juste que certains d'entre nous apprécient encore les efforts des autres.

— Bon, écoute... — Mónica fit une dernière tentative. — Et si on dînait ensemble ? Je peux essayer de partir plus tôt...

Jorge rit. Un rire sec, sans humour.

— Ne promets pas ce que tu ne tiendras pas.

— Si tu es en colère, va te coucher.

— Et toi ? Tu ne viens pas ?

— Non. Je reste sur le canapé.

— Comme tu veux.

Il partit sans un regard en arrière. Le clic de la porte de la chambre à coucher résonna comme un coup de feu.

Mónica resta seule dans le noir, fumant et regardant son portable. Des photos d'il y a deux ans : Jorge et elle à Minorque, bronzés et souriants. Avant la grossesse. Avant la fausse couche...

... et avant le test.

Elle n'arrivait pas à dormir. Sa main se posait d'elle-même sur son ventre, là où la peau semblait encore différente, plus fine, comme du papier à cigarette, se remémorant ce jour en boucle. Le jour de la laparoscopie, en mars dernier. Jorge radieux après les résultats du test : « On peut continuer à essayer ! On va être parents ! » Et son propre visage paniqué que lui, aveuglé par l'émotion, n'avait pas vu.

« La frontière est-elle si mince ? pense-t-elle maintenant, alors que les premiers élèves descendent les escaliers de leurs salles de classe, après les premiers cours du matin. Est-ce si facile de passer de l'autre côté ? Tu fais la tête, tu soupîres, tu prolonges un silence plus que nécessaire, tu mentionnes une autre femme, tu croises les bras, tu hausses le ton... tu allumes la mèche... Est-ce aussi simple que ça ? Quatre ans à construire ce que nous croyions solide. Deux ans à essayer de tomber enceinte. Quinze semaines à porter une vie en soi. Et puis rien. Une fausse couche, une promotion qui est arrivée juste au moment où j'en avais le plus besoin pour ne pas devenir folle, et soudain nous sommes deux étrangers qui se disputent pour un putain de chat. Est-ce que ça a suffi à nous transformer en un de ces couples qui se jettent la vaisselle à la figure ? »

— On en reparlera, dit Mónica, coupant court à l'inquiétude de Paco. Maintenant, on a du travail.

La sonnerie de la récréation retentit comme une alarme incendie. En quelques secondes, le couloir se remplit d'adolescents qui surgissent comme des fourmis d'une fourmilière piétinée.

Ils réunissent un petit groupe éclectique de lycéens dans la cour arrière. Cinq garçons qui empestent la marijuana, deux filles aux jupes trop courtes et au maquillage trop épais, et un garçon acnéique avec un sweat du Real Madrid.

— Vous étiez des élèves d'Álvaro Montiel. — Ce n'est pas une question.

Les jeunes se regardent, comme pour décider qui parlera le premier.

— Ouais, dit finalement Sweat Real Madrid. Il nous donnait français. Le mec était chiant, mais il ne méritait pas ça.

— Vous l'avez vu lundi dernier ?

Nouveaux regards. L'une des filles, celle avec le piercing au nez, hoche la tête.

— À l'heure du déjeuner. On était devant le resto chinois, vous savez, pour acheter des bonbeks pour l'après-midi.

— Et ?

— On l'a vu entrer dans le magasin de sport. Celui qui fait l'angle avec la rue López de Hoyos.

Mónica sent un frisson la parcourir. Elle connaît cette rue. C'est le même pâté de maisons où elle a vu entrer Beatriz Sierra la veille.

— Vous êtes sûrs ?

— Ouais, madame... enfin, madame l'inspectrice. — Le garçon au joint devient nerveux. — Ça nous a paru bizarre parce que le prof Álvaro n'était pas très porté sur le sport, vous voyez ? Plutôt le contraire.

— Combien de temps est-il resté à l'intérieur ?

— J'sais pas, on n'est pas restés pour chronométrer, dit Piercing avec cette insolence adolescente que Mónica ne connaît que trop bien. Quand on est sortis du chinois, on est retournés au lycée.

Paco et Mónica échangent un regard.

— Autre chose ? Quelque chose de bizarre dans son comportement ces derniers temps ?

Les jeunes se regardent à nouveau. Cette fois, c'est différent. Il y a quelque chose qu'ils ne veulent pas dire.

— Allez, insiste Mónica. Il est mort. Il ne peut plus vous coller de mauvaises notes.

Sweat Real Madrid a un rire sans joie.

— C'est que... ces dernières semaines, il était bizarre. Genre... je sais pas, nerveux. Il faisait tomber ses affaires, il répétait les mêmes trucs deux fois. Une fois, on l'a surpris en train de parler tout seul dans le couloir.

— Qu'est-ce qu'il disait ?

— Je ne sais pas, un truc comme quoi tout allait bien se passer. Que tout serait bientôt fini.

Mónica sent un autre frisson.

— D'accord, vous pouvez y aller. Si vous vous souvenez d'autre chose...

Les jeunes disparaissent comme de la fumée. Littéralement, dans le cas de celui au joint.

— Un magasin de sport, dit Mónica. Dans la même rue que la prof.

— Tu déconnes. Sérieux ?
— Oui. Ce n'est pas une coïncidence.
— Non, ça ne l'est pas. Je propose qu'on aille jeter un œil, dit Paco.

— OK. En plus, la prof ne vient pas avant seize heures.
— Exact. On a largement le temps de découvrir ce qu'Álvaro est allé faire là-bas. — Paco la regarde avec fermeté. — Mais cette fois, on y va ensemble. Et je ne veux rien entendre.

Mónica acquiesce.

Mais tandis qu'ils marchent vers la voiture, elle sait qu'ils sont sur le point d'ouvrir une boîte que quelqu'un veut garder fermée.

Mónica sort son portable. Elle a un message de Jorge : « J'ai annulé le déjeuner avec Raquel. Au cas où ça t'intéresserait. »

Elle le supprime sans répondre. Son pouce tremble une seconde sur l'écran avant de confirmer.

La Mini Cooper démarre à la deuxième tentative. Dans le rétroviseur, le lycée Nueva Esperanza rapetisse, mais les secrets qu'il cache semblent grandir à chaque mètre qui passe.

— Tu sais ce qui est le pire dans tout ça ? dit Mónica en tournant dans la rue López de Hoyos.

— Quoi ?

— C'est qu'Álvaro savait qu'on allait le tuer. Les jeunes l'ont dit : *Tout serait bientôt fini*. Il ne parlait pas de l'année scolaire.

Paco ne répond pas. Ce n'est pas la peine. Ils savent tous les deux qu'ils poursuivent quelqu'un qui a planifié ça pendant des semaines.

Et que Beatriz Sierra a les réponses.

9

LA BOUTIQUE, au nom insipide de « Deportes BP », a sa lumière éteinte et une pancarte *Je reviens tout de suite* sur la vitre de la porte.

— Quelle aubaine, murmure Mónica.

Paco soupire.

— On attend ?

— Ou on essaie à la station-service. — Mónica désigne la station Repsol d'en face. — Si ce type a un commerce ici, quelqu'un le connaîtra.

Ils traversent la rue, en évitant un motard qui a failli les renverser. Le crétin ne prend même pas la peine de s'excuser.

La station-service est de celles qui ont survécu à la modernisation : de vieilles pompes, une odeur de gazole et une supérette qui vend de tout sauf de la vraie nourriture. Il n'y a pas de clients à cette heure-ci. L'employé, un homme d'une quarantaine d'années, barbe négligée et ventre à bière contenu par un polo blanc au logo délavé, les regarde avec ce mélange d'ennui et de méfiance propre à tous ceux qui travaillent au contact du public.

— Police. — Mónica montre sa plaque. — Nous avons besoin d'informations sur le magasin de sport d'en face.

— Ouais. — Le type ne lève même pas les yeux de son portable. — Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— Vous connaissez le propriétaire ?

— Non. Seulement de vue. — Il se gratte sa chevelure bouclée. — Il vient parfois acheter des cigarettes, mais il paie en liquide et il ne parle pas beaucoup.

Mónica sort son portable et cherche une photo d'Álvaro. Celle de sa carte de lycéen fera l'affaire.

— Vous reconnaissez cet homme ?

L'employé plisse les yeux.

— Oui, il est venu l'autre jour. Il a mis vingt euros d'essence et il a laissé la voiture là, — il désigne les places au-delà des pompes —, pendant qu'il traversait la rue. Ça me gonfle quand ils font ça. Ce n'est pas un parking gratuit.

— Vous dites qu'il a traversé la rue. Pour entrer dans le magasin de sport ?

— Je ne sais pas, je ne suis pas resté à regarder.

— C'était quand, ça ?

— Je ne me souviens pas. Je ne sais même pas quel jour de la semaine on est. Je sais juste que ce n'est pas encore vendredi.

— Ça aurait pu être lundi ?

— Ça aurait pu.

— Combien de temps est-il resté là-bas ?

— Une dizaine de minutes. Quinze, tout au plus. Je l'ai vu revenir à travers la vitre. — Il fait une pause. — Il avait une sale tête.

— Une sale tête ?

— Comme s'il s'était pris une baffe. La pommette enflée. — Il porte un doigt à sa joue. — Je jurerais qu'il n'avait rien quand il a payé l'essence.

Paco et Mónica se regardent.

— Vous êtes sûr ?

— Écoutez, ça fait vingt ans que je suis là. Je fais attention aux visages. C'est la seule chose d'amusant dans ce travail. Ce type est entré normalement et est ressorti mal en point.

Paco dépose une carte sur le comptoir.

— Merci, dit-il. Si vous vous souvenez d'autre chose...

— Oui, je sais. Je vous appelle.

Ils quittent la station-service et traversent de nouveau la rue.

— C'est toujours fermé, dit Mónica en essayant la poignée au

cas où. Cette pancarte *Je reviens tout de suite* me rappelle les fausses promesses des émissions de télé.

— Il ne peut pas tarder. Attendons-le ici, dit Paco en consultant ses notes. Álvaro est venu ici lundi, et l'employé de la station dit qu'il est ressorti avec la pommette enflée. Quelqu'un lui a cassé la figure ici.

Mónica regarde le magasin fermé. La pancarte a l'air d'être là depuis des heures.

— Et si le propriétaire s'est tiré après la bagarre ? — Mónica s'écarte de la porte. — Merde, on ne va pas rester plantés là comme des piquets.

Elle sort son portable.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je vais voir si cet endroit a un compte Instagram ou un truc du genre.

Elle tape « Deportes BP Prosperidad ». Rien. Elle essaie seulement « Deportes BP ». Ça y est : un profil basique. Quarante-trois publications qui sont, pour la plupart, des photos de baskets et d'haltères. Deux cents abonnés. La photo de profil montre un homme d'une quarantaine d'années, avec un sourire de commercial et une carrure athlétique. Le genre de type qui se prend en selfie dans le miroir de la salle de sport, pense Mónica. Musculature d'exhibition et sourire de vendeur d'encyclopédies. Et le plus important : les cheveux blancs ont commencé à apparaître dans son épaisse chevelure. Mónica se souvient des cheveux gris retrouvés dans la main de la victime. Elle se mord la lèvre inférieure.

— Regarde ça, dit-elle en montrant l'écran à Paco. « Deportes BP : Votre magasin de confiance. » Ils ne gagneront pas un prix d'originalité.

Paco plisse les yeux pour mieux voir.

— Le propriétaire... Borja Pelayo. C'est écrit là.

— Borja Pelayo, répète Mónica en savourant le nom. Elle est déjà en train de quitter l'application et se met à écrire à Mercedes sur WhatsApp :

J'ai besoin de tout ce que tu peux trouver sur Borja Pelayo. Propriétaire de Deportes BP, une boutique à Prosperidad. Carte d'identité, casier, amendes, jusqu'à son signe du zodiaque. C'est pour hier.

Mercedes répond immédiatement avec un emoji pouce en l'air. Elle ne perd jamais ses bonnes manières, même avec un pistolet sur la tempe, la bougresse. Au moins, elle est efficace.

— On devrait retourner au lycée, dit Paco. Montrer la photo au concierge. Voir si le musclor est le type en colère qu'il a vu entrer cet après-midi-là.

— Bonne idée. Vas-y. Moi, je reste.

— Pour quoi faire ? Le magasin est fermé.

— Peut-être que Borja va bientôt revenir. En attendant, je vais rendre visite à Beatriz Sierra. — Mónica fait un vague geste vers l'est. — Elle vit à Los Rosales. À cinq minutes d'ici.

— Mónica...

— Quoi ? Il est midi. Elle ne retournera pas au lycée avant seize heures. Et on est déjà là. On ne perd rien.

— Tu devrais attendre qu'on ait plus d'informations.

— Ou je pourrais la prendre au dépourvu. Parfois, ça marche.

Paco se frotte l'arête du nez. Ce geste qu'il fait quand il évalue si ça vaut la peine de discuter. Ça ne vaut jamais la peine.

— Fais attention, d'accord ?

— Toujours.

Ils se séparent au coin de la rue. Paco vers le lycée, Mónica vers la résidence Los Rosales. Le GPS indique qu'elle en a pour sept minutes à pied. Elle y arrive en cinq.

10

MÓNICA ARRIVE au lotissement Los Rosales en haletant comme une asthmatique. Dernièrement, elle a négligé le sport et a mangé trop de sucreries. Quant aux cigarettes d'hier soir, mieux vaut ne pas y penser. Elle n'a jamais été un prodige physique, mais elle ne s'est jamais autant laissée aller.

Le pavillon de Beatriz Sierra est exactement tel qu'elle s'en souvenait de la veille : un gazon artificiel qui crie « Zéro entretien ! », une voiture familiale qui crie « Sortez-moi de cette routine ! » et une façade en briques qui crie « Nous rentrons sagement dans le rang ! ». Le tout très convenable... et très ennuyeux.

Elle appuie sur la sonnette.

Le son retentit dans l'appartement, déclenchant aussitôt les pleurs furieux d'un enfant à l'intérieur. Des bruits de pas se font entendre dans l'entrée et, plus qu'elle ne le voit, Mónica devine que quelqu'un observe par le judas de la porte. Mais personne n'ouvre.

Mónica sonne de nouveau.

— Police ! Ouvrez, s'il vous plaît !

Encore le silence. Puis, elle entend la serrure tourner avec résignation. La porte s'ouvre.

Beatriz Sierra apparaît sur le seuil. Bien qu'elle soit un véri-

table concentré d'épuisement maternel, c'est une femme mignonne : la peau claire, mince, les cheveux relevés en une simple queue de cheval qui lui va bien. Une constellation de taches de rousseur parsème son nez, la rajeunissant. Elle n'est pas maquillée, a l'air fatiguée et porte un pantalon de pyjama et un t-shirt de sport avec un grand 23 sur la poitrine. Dans ses bras, elle porte la source du vacarme : un bébé d'environ dix mois qui hurle à s'en rompre les cordes vocales. Le bébé la regarde avec ces yeux immenses qu'ont les enfants quand ils ne comprennent pas encore comment fonctionne le monde. Mónica sent quelque chose se tordre dans son ventre, un mélange de nostalgie et de rage qu'elle ne connaît que trop bien. C'est la même sensation qui l'assaille chaque fois qu'elle voit une poussette dans le parc, qu'elle passe par le rayon enfant de Carrefour ou que Jorge mentionne qu'ils devraient « réessayer ». Comme si c'était si facile. Comme si ce jour de juin n'avait pas laissé une cicatrice invisible. Comme si elle pouvait simplement oublier ces douze semaines d'illusion écrasées dans un lit d'hôpital.

— Madame l'inspecteur, dit Beatriz, surprise de la voir.

— Est-ce qu'on peut parler ?

Beatriz s'écarte et la conduit au salon. C'est un sanctuaire du beige : canapé beige, rideaux beiges, murs beiges. Comme si quelqu'un dans cette maison était allergique aux couleurs vives. À la télévision, une rediffusion de *Quoi de neuf, docteur ?* est en cours. Beatriz l'éteint avec la télécommande et la pièce plonge dans le silence, seulement interrompu par les plaintes de l'enfant et le bruit de la machine à laver qui provient de la cuisine.

L'être humain, cette civilisation capable d'envoyer un robot sur Mars mais incapable d'insonoriser un appareil électroménager.

Les deux femmes s'assoient sur le canapé. Beatriz dépose l'enfant sur un tapis de jeu, où il commence à se retourner avec des mouvements encore maladroits.

— Joue un peu, Mateo.

Le petit l'ignore et commence à ramper vers Mónica avec une détermination militaire.

— Mademoiselle Sierra... Pourquoi étiez-vous au lycée hier soir ? demande Mónica sans détour.

Beatriz se crispe et se ronge l'ongle du pouce. Ils sont tous abîmés, rongés jusqu'à la chair vive. Sur ce qu'il en reste, on distingue des traces de vernis rose.

— Hier soir ? dit-elle avec un rire nerveux. Je ne vois pas de quoi vous parlez.

— Je vous ai vue. Vous êtes entrée dans la salle des professeurs à vingt et une heures quarante-cinq.

— Vous devez vous tromper. J'étais à la maison avec mon mari et mon fils.

Mónica consulte ses notes avec un désintérêt marqué.

— Honda Civic blanche. Immatriculation 7832 HJK. Au nom de Beatriz Sierra Molina.

Beatriz blêmit. Elle ne dit rien.

— Un mètre soixante environ. Gilet gris. Deux bagues à la main droite. — Mónica désigne les doigts de Beatriz, où brillent exactement deux bagues. — On continue cette comédie ou vous me dites ce que vous faisiez là-bas ?

Beatriz ferme les yeux.

— Vous m'accusez de la mort d'Álvaro ? demande-t-elle.

— Ça dépend. L'avez-vous tué ?

— Si je réponds que non, ça aidera ?

— Ce serait un début.

Elle sourit, mais sa voix est sans joie. Comme la maison, elle est belle, stérile et presque sans âme.

— D'accord, cède-t-elle. Oui, j'étais dans la salle des professeurs hier soir. Mais ce n'est pas ce que vous pensez.

— Et qu'est-ce que je pense ?

— Que j'ai tué Álvaro.

— Qu'avez-vous pris dans son casier ?

Beatriz se lève, les jambes tremblantes, se dirige vers un meuble et revient avec une enveloppe kraft.

— Ça. Juste ça, je le jure. C'était une idiotie.

Mónica l'ouvre. À l'intérieur, il y a un curriculum vitæ au nom d'Álvaro et...

— Une lettre de recommandation ?

— Álvaro voulait se tirer. — Beatriz continue de s'acharner sur son ongle. — Changer de vie, repartir de zéro dans une autre ville. Je l'aidais pour ses candidatures.

— Pourquoi ?

— Parce que nous étions bons amis. — Elle voit le regard de Mónica. — Juste amis, madame l'inspecteur. Rien de plus.

— Pourquoi voulait-il partir ?

— Je ne sais pas. Il ne me l'a jamais dit clairement. Juste qu'il avait besoin de s'éloigner de tout. Ça faisait quelques mois qu'il était très bizarre, comme si quelque chose le préoccupait. Et il ne dormait pas bien. Même les élèves l'avaient remarqué.

Mateo a atteint son objectif. D'un geste triomphal, il s'agrippe au pantalon de Mónica avec ses petites mains collantes.

— Hop là ! Hop là ! exige-t-il.

Mónica regarde Beatriz, désespérée.

— Prenez-le, bien sûr. Il vous aime bien.

Avec des mouvements malhabiles, Mónica soulève le petit comme s'il s'agissait d'une bombe non désamorcée. L'enfant s'installe sur ses genoux et attrape son insigne avec ses doigts potelés. Il le met immédiatement à la bouche. Le visage du bébé s'illumine et il adresse à Mónica un tendre sourire qui laisse voir ses deux dents comme deux petits grains de riz. Mónica se surprend à lui rendre son sourire, car un frisson l'a parcourue. Si les choses s'étaient passées autrement, Jorge et elle...

Tout en se faisant du mal, elle caresse machinalement le duvet sur la tête de l'enfant.

— Il y avait aussi ça. — Beatriz lui tend un livre : *Neuroplasticité et Résilience* d'un auteur que Mónica ne connaît pas. — C'est moi qui le lui ai offert. Il est dédié.

Mónica l'ouvre d'une main tandis que de l'autre, elle tient Mateo. *Pour Álvaro, vers de nouveaux et jolis chemins. Avec toute mon affection, Bea.*

La jeune femme répète les mots de mémoire, la voix chargée d'émotion.

— Après sa mort, je savais que ces objets à mon nom finiraient par apparaître. Vous voyez bien ce que ça laisse penser.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas dit hier pendant l'interrogatoire ?

Beatriz regarde Mónica.

— Je ne pouvais pas laisser ça se savoir, ça m'aurait exposée. C'est pour ça que j'ai fait ce que j'ai fait hier soir. J'ai attendu que le lycée soit vide et j'y suis allée pour les récupérer. Je ne m'attendais pas à ce que vous soyez là aussi.

— Où étiez-vous lundi après-midi ?

— Chez le dentiste, de dix-huit à dix-neuf heures. Ensuite, de dix-neuf heures trente à vingt heures trente, j'étais ici, à donner un cours en ligne à un élève ayant des besoins spécifiques. Vous pouvez vérifier les deux. J'ai le justificatif du rendez-vous et la session est enregistrée sur Zoom.

« Alibi solide », pense Mónica tandis que Mateo recouvre joyeusement son insigne de bave. Il le tient entre ses mains dodues et, de temps en temps, regarde Mónica, comme pour la remercier de lui avoir prêté le jouet.

— Quel âge a-t-il ? demande-t-elle en désignant le bébé.

— Dix mois.

« Dix mois. Presque l'âge qu'aurait eu Tomás. »

Le nom lui vient malgré elle. Tomás. C'est comme ça qu'ils allaient appeler le bébé. Du moins, c'était le prénom qu'elle avait choisi, en l'honneur de son père, qui s'appelait Tom. Jorge préférerait Carlos, mais Mónica était sûre de pouvoir le convaincre. Depuis la fausse couche, chaque fois qu'elle croise un jeune enfant, elle a tendance à comparer son âge avec celui qu'aurait son Tomás. Elle ne peut pas s'en empêcher, tout comme elle ne peut s'empêcher de continuer à parler de lui avec son prénom et tout, comme si c'était une personne réelle.

— Vous connaissez le magasin Deportes BP ?

Beatriz hausse les sourcils.

— Bien sûr. Pourquoi ?

— Et le propriétaire ?

— Évidemment. C'est mon mari.

Le portable de Mónica vibre. Message de Paco :

Le concierge le confirme. C'est bien lui. C'est Borja Pelayo qui est entré dans le lycée l'après-midi du meurtre.

Mónica relève les yeux, en s'efforçant de ne pas laisser paraître son enthousiasme.

— Borja Pelayo est votre mari ?

— Oui. Pourquoi vous me posez des questions sur lui ?

— Plusieurs témoins ont vu Álvaro dans son magasin le jour de sa mort.

Beatriz perd une teinte de couleur, mais ne semble pas surprise.

— Álvaro et Borja se connaissaient. Ils n'étaient pas vraiment amis, mais... — elle s'interrompt. — Mon mari est-il suspect ?

— Je ne peux pas répondre à cette question.

Mateo proteste quand Mónica essaie de le rendre à sa mère. Il s'accroche à l'insigne comme si c'était le trésor du Capitaine Crochet. Mónica doit partir, alors elle commence à tirer doucement, mais les grains de riz que Mateo a pour dents s'avèrent bien plus forts qu'elle ne le pensait. Plus experte dans ce genre de situation, Beatriz parvient, d'une traction ferme, à retirer l'insigne à son fils et le rend à Mónica. Le petit répond par un grognement d'insatisfaction et, en moins de deux secondes, reprend ses hurlements à pleins poumons, exprimant clairement son mécontentement face à l'injustice qui vient de se produire pour lui.

Tenant l'insigne entre le pouce et l'index, Mónica l'essuie discrètement sur la jambe de son pantalon avant de le ranger dans sa poche. Puis elle se lève. Elle prend l'enveloppe et le livre.

— Je prends ça.

— S'il vous plaît... — Beatriz la suit jusqu'à la porte, l'enfant hurlant dans ses bras. — Ne dites rien à Borja de mon amitié avec Álvaro. Il est très jaloux. Très... excessif avec ces choses-là. Je ne voudrais pas avoir de problèmes avec lui pour une bêtise.

Mónica la regarde dans les yeux et acquiesce d'un signe de tête silencieux.

Le portable vibre de nouveau. Message de Mercedes :

Borja Pelayo. Deux plaintes pour violence sur la voie publique. Retirées. Une amende pour fraude fiscale en 2018. Et quelques amendes pour infraction au code de la route, toutes payées. Tu as besoin d'autre chose ?

Mónica hoche la tête et sourit intérieurement. Violence sur la voie publique. Jalousie. Une femme avec un ami qui veut se tirer. La boîte est ouverte. Et des confettis en sont sortis.

Borja Pelayo vient de devenir son suspect numéro un.

Et sa femme n'en a aucune idée.

Bien sûr, elle ne lui dit rien.

La dernière chose que Mónica voit avant que la porte ne se referme, ce sont les grosses larmes qui roulent sur les joues roses du bébé. Quelque part dans sa poitrine, elle sent un pincement au cœur.

11

- CONFIRMEZ VOTRE NOM complet pour l'enregistrement.
- Borja Pelayo Domínguez.
- Votre âge ?
- Quarante et un ans.
- Êtes-vous le propriétaire de Deportes BP dans la rue López de Hoyos ?
- Mmm-humm.

Paco note quelque chose dans son carnet. Ils sont dans la salle d'interrogatoire du commissariat central. Ce n'est pas comme dans les séries américaines, avec un miroir sans tain et des systèmes d'enregistrement de dernière génération. Ici, il n'y a que quatre murs gris, une table métallique boulonnée au sol et la caméra au plafond qui clignote avec sa petite lumière rouge.

Borja Pelayo n'a pas demandé la présence d'un avocat, ce qui a accéléré l'interrogatoire. Il est avachi sur sa chaise comme s'il était dans le canapé de son salon à regarder le foot. Les jambes étendues, les mains croisées sur le ventre. La posture de celui qui se croit intouchable.

« Ils se croient tous intouchables jusqu'à ce qu'on leur parle de la geôle », pense Mónica, qui ne le quitte pas des yeux de l'autre côté de la table.

Trois heures plus tôt, deux voitures de patrouille se sont

présentées à sa boutique. Le concierge du lycée l'avait identifié sans hésiter comme étant celui qui, lundi dernier dans l'après-midi, était entré au lycée fou de rage : « C'est lui », a-t-il confirmé à Paco quand il lui a montré la photo de Pelayo. Ils l'ont sorti menotté devant une demi-douzaine de curieux qui filmaient avec leurs portables. Ce soir même, il sera sur Twitter.

Yago observe en silence depuis le mur du fond, les bras croisés et une semelle appuyée contre le béton. Il est convaincu qu'ils tiennent leur homme. Il a ce regard de celui qui sent l'odeur du sang et, quand ça arrive, mieux vaut aller dans son sens.

Mónica aimerait partager son optimisme.

— Monsieur Pelayo, reprend Mónica. Que faisiez-vous au lycée Nueva Esperanza lundi après-midi ?

— J'y suis allé pour parler à ma femme.

— Beatriz Sierra ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Elle y travaille. Elle est professeure.

— De quoi avez-vous parlé ?

Borja se redresse pour la première fois. Sa mâchoire se crispe, les veines de son cou ressortent comme des câbles. Mónica observe qu'il a les mains de quelqu'un qui travaille : des articulations épaisses, une vieille cicatrice sur le dos de la main gauche. Des mains qui pourraient empoigner un couteau sans trembler.

— Est-ce que ça a de l'importance ? C'était une conversation intime.

— Ça en a, si un professeur meurt à cette heure-là et dans ce même bâtiment.

— Eh bien, puisque vous posez la question, je voulais parler de la liaison que ma femme entretenait avec Álvaro Montiel.

Paco et Mónica échangent un regard.

— Une liaison ?

— Ne faites pas les innocents. Ma femme se tapait ce connard. Alors vous devriez peut-être parler avec elle.

— Avez-vous des preuves de ça ?

— Un mari sait ces choses-là.

— Ce n'est pas une preuve.

— Les regards. Les petits messages. Les excuses pour rentrer tard. — Il frappe la table du poing. — Je sais ce que je voyais !

— Mais sans preuves...

— Je n'en ai pas besoin.

Mónica se penche en arrière sur sa chaise.

— Álvaro est passé vous voir à votre boutique ce jour-là, c'est bien ça ?

— Oui. Il est venu le matin, peu avant que je ferme pour aller déjeuner.

— Que voulait-il ?

— Des chaussures de course. — Un rire amer. — Ce gros lard voulait se mettre en forme, disait-il.

— Et ?

— Je lui ai cherché sa pointure. On a parlé de programmes d'entraînement. Tout était très normal. Et puis... je n'en pouvais plus. Je lui ai dit que j'étais au courant pour Beatriz et lui. Je lui ai balancé d'un coup, au moment où il partait. Il est resté pétrifié.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Que j'étais fou. Qu'ils n'étaient que des amis. Des mensonges.

— Et alors ?

— On s'est disputés. On a haussé le ton. Jusqu'à ce que je lui mette un coup de poing. — Il hausse les épaules. — Il le méritait.

Mónica cherche Yago du regard et il lui sourit avec une certaine satisfaction. Il est convaincu que Borja Pelayo est l'assassin et que, s'ils appuient sur les bons boutons avec assez de fermeté, ses aveux seront garantis.

— C'est pour ça que vous êtes allé au lycée ? poursuit-elle. Pour continuer la bagarre ?

— Pas du tout. Ce connard, je m'en foutais. Je suis allé parler à Bea. Pour exiger la vérité. Je vous l'ai déjà dit.

— Le concierge dit que vous étiez très agité.

— Vous ne le seriez pas ? Si vous saviez que votre compagne vous trompe ?

Le cœur de Mónica fait un bond. Elle pense à Jorge. À Raquel, la stagiaire aux longues jambes. Aux retours tardifs.

— À quelle heure êtes-vous arrivé au lycée ? demande-t-elle,

en essayant de se concentrer sur l'interrogatoire et de laisser sa pathétique vie personnelle de côté.

— Je ne sais pas, je ne me souviens plus.

— Avez-vous parlé à votre femme ?

— Oui. Dans sa salle de classe. Elle m'a dit la même chose qu'Álvaro. — Il secoue la tête. — Qu'ils étaient amis. Que j'étais parano.

— Et ensuite ?

— Je suis parti.

— Sans plus ?

— Sans plus.

— Avez-vous vu Álvaro au lycée ?

— Non.

Mónica se penche en avant.

— Borja, ce matin j'ai rencontré votre fils, Mateo.

Pour la première fois, quelque chose s'adoucit sur le visage de Borja.

— Mateo ?

— Un adorable petit garçon. Très sympathique. Il a bavé sur toute ma plaque.

Un demi-sourire apparaît sur les lèvres du suspect.

— Il est dans cette phase, dit-il. Il met tout à la bouche.

— Dix mois, c'est ça ?

— Oui.

— Ça doit être dur d'être ici au lieu d'être à la maison avec lui.

Le demi-sourire disparaît aussitôt.

— N'essayez pas de me manipuler.

Mónica voit ses yeux s'embuer légèrement avant que Borja ne cligne des paupières pour les sécher. « Le point faible. Il y en a toujours un. »

— Je dis juste que si vous avouez maintenant, si vous coopérez, les choses pourraient mieux se passer. Pour Mateo. Pour Beatriz.

— Je n'ai pas tué Álvaro.

— Mais vous l'avez frappé.

— Un coup de poing. Dans MA boutique. — Il se désigne la

poitrine avec rage et des postillons s'éparpillent sur la table. — Ensuite, il est parti et je ne l'ai plus revu.

— Beatriz vous avait-elle déjà été infidèle ?

— Non. Jamais. C'est pour ça que ça... — Il s'interrompt. — Avec Álvaro, il y a toujours eu quelque chose. Une connexion. Ça me mettait hors de moi.

— Figurez-vous, Borja, intervient Paco, que les choses ne se présentent pas bien pour vous.

Borja émet un ricanement dédaigneux.

— Un ricanement ? — Mónica frappe la table. — C'est tout ce que vous avez à dire ? Vous êtes dans la merde jusqu'au cou, au cas où vous ne l'auriez pas compris.

Borja se penche vers Mónica, écarquille les yeux et martèle sans ciller :

— Je-vous-dis-que-je-n'ai-rien-fait.

Yago s'approche pour la première fois.

— Conduisez-le en cellule. Qu'il passe la nuit à réfléchir.

En moins d'une minute, deux agents en uniforme entrent et emmènent Borja. Avant de sortir, il se retourne.

— Prenez soin de ma famille. S'il vous plaît.

La porte se referme.

Ils restent tous les trois assis dans la salle vide. L'odeur de peur du suspect flotte encore dans l'air.

— Il n'a pas avoué, se lamente Mónica.

— Il avouera, répond Yago. Nous avons le témoignage du concierge. La bagarre dans la boutique. La jalousie. Et bientôt, nous aurons les résultats de Fernando Vara.

Mónica ne dit rien et reste songeuse. C'est vrai. La dernière personne à avoir parlé à Álvaro de son vivant était Miriam, la prof d'anglais, entre six heures et six heures dix. Borja est arrivé au lycée à six heures et demie, juste au moment où commençait *El Polígrafo*, l'émission de radio préférée du concierge. Sergio Montiel a retrouvé son frère mort après vingt-deux heures et, d'après Vara, il était déjà mort depuis quelques heures, à en juger par les propriétés du sang. Le créneau horaire correspond, de même que la couleur des cheveux.

Les aveux leur auraient considérablement facilité la tâche,

mais, même si Borja s'est montré un dur à cuire, ils — Yago en particulier — ont la conviction qu'ils parviendront à le faire condamner. En effet, non seulement ils disposent du témoignage de Miriam et du concierge, mais ils ont aussi le rapport scientifique sur les données obtenues dans les toilettes : l'empreinte de chaussure dans le sang au sol, les cheveux gris, les marques sur le manche du couteau...

— Quand Fernando nous donnera les résultats, on écrasera ce connard. — Yago se frotte les mains.

Paco hoche la tête. Il semble convaincu.

Le timing a fait qu'ils n'ont pas pu brûler toutes leurs cartouches le même jour, mais bientôt, Fernando Vara leur livrera les résultats des marques sur le couteau, ainsi que de l'empreinte de chaussure retrouvée près du cadavre. Avec un peu de chance, au prochain interrogatoire, ils sortiront toute l'artillerie. Et ils écraseront cet individu indésirable.

C'est ce que Yago croit.

Mónica, en revanche, ne partage pas son enthousiasme.

12

MÓNICA s'ARRÊTE un instant devant la porte, l'estomac noué par cette boule familière qui apparaît chaque fois que Jorge tente ce genre de choses. Elle connaît déjà le scénario : d'abord l'espoir — peut-être que cette fois, ce sera différent —, puis l'épuisement anticipé de la dispute qui ne manquera pas d'éclater. Les clés tremblent dans sa main, non pas à cause du froid, mais de ce mélange toxique d'amour et de peur qui définit désormais leur mariage.

L'odeur de citron vert et de coriandre lui est parvenue depuis l'ascenseur. Elle connaît ce parfum : des tacos mexicains, son plat préféré depuis que Jorge l'a emmenée dans ce restaurant de la rue Augusto Figueroa où l'on servait de délicieux tacos extra-larges. Des *tacotes*, comme ils les appelaient. À l'époque où ils riaient encore la bouche pleine et où l'avenir était une promesse.

La musique d'Etta James filtre sous la porte. *At Last*. Leur chanson.

Mónica prend une profonde inspiration et tourne la clé.

Le salon est transformé. Lumières tamisées, bougies sur la table, deux verres de vin déjà servis. Jorge apparaît depuis la cuisine avec le tablier qu'elle lui a offert pour son dernier anniversaire, celui où il est écrit « *Embrasse-moi, je suis le cuisinier* ». Il sourit

avec cette moue qui, il n'y a pas si longtemps, la faisait complètement fondre.

— Salut, ma chérie. Tu arrives juste à temps, dit-il en s'approchant.

Ils s'embrassent. Un baiser doux, familier, qui a le goût des tentatives désespérées pour recoller les morceaux. Jorge sent le savon de douche et la lotion après-rasage. Un instant, Mónica s'autorise à fermer les yeux et à se laisser aller.

— Des tacos ? demande-t-elle en se détachant, regardant la nourriture disposée sur le plan de travail et dans les poêles.

— Avec du guacamole maison. Comme tu aimes.

Mónica le serre dans ses bras. C'est un câlin sincère mais contenu, comme si elle avait peur de se briser si elle s'abandonnait trop.

— Je dois sentir horriblement mauvais, murmure-t-elle contre son épaule. Toute la journée à courir partout, à interroger des suspects, et avec cette chaleur...

— Je m'en fiche. Jorge la serre plus fort. Mónica sent ses grandes mains chaudes dans son dos. Il l'embrasse à nouveau, cette fois plus profondément. Cette nuit, je ne veux pas qu'on parle de travail. Je ne veux pas savoir qui a tué qui. Cette soirée n'est que pour nous.

Quelque chose se crispe dans la poitrine de Mónica. *Pour nous*. Comme si elle menait une double vie. Comme si, en franchissant la porte, elle cessait d'être policière par magie.

Elle se détache doucement.

— Laisse-moi prendre une douche rapide avant de dîner, dit-elle en se penchant pour caresser Luna, blottie sur la tête du canapé. N'importe quoi pour ne pas lui faire face. La chatte ronronne au contact de ses doigts.

Le changement sur le visage de Jorge est instantané, comme un store qui s'abaisse.

— Je pensais qu'on pourrait discuter, dit-il. Comme avant.

Comme avant. Avant la fausse couche. Avant les examens et l'intervention. Avant que le monde ne se divise en deux.

Mónica attrape le verre de vin et le boit d'une traite. Le Rioja lui brûle la gorge.

— Je suis fatiguée, Jorge.

— En ce moment, tu es toujours fatiguée.

— J'ai une affaire de meurtre sur les bras, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué. Elle regrette aussitôt son ton.

— C'est que tu as toujours quelque chose sur les bras.

Ils se regardent. La musique continue de jouer, incongrue et romantique.

— Ça fait trois mois qu'on a eu les résultats, dit-il, and Mónica sent le sol tanguer sous ses pieds. On peut essayer. Quand est-ce qu'on va s'y remettre ?

Les résultats. Comme s'il s'agissait des notes d'un examen. Comme si la laparoscopie qu'elle a subie, ces huit mille euros pour les tests de fertilité que Jorge a payés sans sourciller parce que « ça valait le coup de savoir », n'étaient qu'une simple formalité. Elle se souvient de son visage rayonnant de bonheur quand le médecin a dit que oui, tout allait bien et qu'ils pouvaient réessayer. La semaine même où elle a été promue inspectrice.

— Jorge, je viens d'être promue. Je suis en plein milieu d'une affaire de meurtre...

— Oui, toujours la même histoire, l'interrompt-il. Et je suis content pour ta promotion, mais ne crois pas que je vais envoyer une bouteille de vin à ton ami Yago pour autant.

« Tiens, maintenant c'est mon ami », songe Mónica, perplexe et blessée.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Il secoue la tête.

— D'abord, c'était te remettre de... de la fausse couche. Puis la promotion. Maintenant, cette affaire. Et après ? Qu'est-ce qui viendra après, Mónica ? Quelle sera ton excuse pour ne pas regarder la vie en face ?

— Mais pourquoi faut-il que ce soit maintenant ? Pourquoi tant d'empressement ?

— De l'empressement ? Jorge élève la voix. Ça fait deux ans qu'on est là-dessus ! On a dépensé un fric fou pour cet examen. Tu avais dit que tu le voulais.

— Je voulais ! Mónica crie à son tour. Au passé ! Je n'ai pas le

droit de changer d'avis ? Je n'ai pas le droit de prendre un peu de temps pour être sûre ?

Jorge baisse la tête et soupire, vaincu.

— Alors, tout ça n'a servi à rien. Le traitement, les examens, les injections...

L'espace d'un instant, Mónica a l'étrange impression d'être encore en train d'interroger Borja Pelayo, qui porterait maintenant une chemise, une perruque et un masque de Jorge très bien imité. Même l'expression est la même : crispée et un peu bourru en surface, mais vulnérable à l'intérieur.

— Jorge, j'ai failli mourir pendant la fausse couche. Les mots sortent de sa bouche comme des pierres.

Il remplit un verre d'eau du robinet et le boit d'une traite. Mónica remarque que sa main qui tient le verre tremble. Et Jorge, d'habitude, n'a pas les mains qui tremblent ; du moins, pas avant que le cauchemar ne commence.

— Le médecin a dit que c'était hémorragique, poursuit Mónica, la voix commençant à vaciller. Je fais encore des cauchemars. Fous-moi la paix, putain.

Jorge s'approche et lui prend les mains. Sa voix s'adoucit dans une tentative désespérée de sauver la soirée.

— Mais tu vas bien maintenant, dit-il lentement, en lui parlant comme à une enfant maladroite. Les médecins ont dit que tu pouvais réessayer.

— Que je vais bien ? Mónica retire ses mains avec rage, mais remarque que, inconsciemment, sa main gauche se pose sur son ventre, ce geste protecteur qu'elle ne peut s'empêcher d'avoir. Jorge, je pleure chaque fois que je vois une poussette. Hier, le fils d'une suspecte est monté sur mes genoux et a couvert mon badge de bave. J'ai encore le cœur serré rien que d'y repenser...

Les larmes arrivent comme cette hémorragie qu'elle n'a pas pu arrêter, incontrôlables et terrifiantes, lui rappelant que son corps la trahit quand elle a le plus besoin de lui. Et tandis que Jorge la serre dans ses bras, qu'il murmure que tout ira bien, Mónica pense à comment elle peut aimer quelqu'un à ce point et, en même temps, se sentir si loin. Comme si la fausse couche avait

creusé un abîme entre eux et que chaque tentative de le franchir ne faisait que l'élargir.

Elle l'aime. Mon Dieu, comme elle l'aime. Mais parfois, l'amour est comme ces bandages qu'on met sur des blessures qui nécessitent une intervention chirurgicale : peu importe le nombre de couches que vous mettez, l'hémorragie ne s'arrête pas. Un instant, Mónica est sur le point de céder. Son odeur, la chaleur de sa poitrine, la façon dont leurs corps s'emboîtent après tant d'années. Elle se souvient des dimanches soirs à regarder de mauvaises séries, des matins de gueule de bois partagée, de la fois où ils ont dansé pieds nus dans cette même cuisine.

— Je sais, je sais, répète-t-il.

Pour une raison quelconque, ces simples mots pleins de bonnes intentions la mettent en rage. Parce que non, il n'a aucune idée de la douleur qu'elle ressent.

— Tu ne sais pas. Tu n'es jamais venu aux échographies. « J'ai une réunion importante, ma chérie », tu disais. « Mais tu me raconteras tout après, d'accord ? » Et je devais y aller seule, toujours seule, à regarder d'autres couples tout excités pendant que je tenais mon sac à main sur mes genoux pour seule compagnie.

— Oh, allez, ce n'est pas juste ! s'exclame-t-il avec dédain en lui tournant le dos. Mais elle remarque une lueur de mortification dans ses yeux. Tu ne changeras jamais, Mónica. Quand quelque chose ne va pas, c'est toujours de ma faute, n'est-ce pas ? Le rustre et insensible Jorge.

Depuis le canapé, Luna miaule, comme si elle voulait intervenir. Comme si elle se rangeait de son côté à lui, cette salope.

— Ça suffit. Ça n'a rien à voir. Et je ne veux plus en parler.

— Mais si, on va continuer à en parler. Lui aussi en colère, il l'attire de nouveau contre lui. Toi, tu as déjà fait ton cinéma. Maintenant, c'est mon tour. Mónica, on n'a plus vingt ans, ajoute-t-il sèchement, jetant de l'huile sur le feu. Passé la quarantaine, ça commence à être déconseillé...

Mónica se fige. Elle se débat brusquement et se dégage de lui comme s'il la brûlait.

— Déconseillé ?

Jorge s'interrompt, horrifié par ses propres mots. Il touche compulsivement son alliance, ce tic que Mónica connaît si bien, celui qui apparaît quand il est sur le point de craquer.

— Non... Mon Dieu, je ne voulais pas dire... Il se passe la main sur le visage. C'est que j'ai si peur, Mónica. Peur qu'il soit trop tard pour nous. J'ai passé trois jours à peindre cette chambre pendant que tu étais à l'hôpital. Seul. Jaune pastel, tu te souviens ? La couleur qu'on avait choisie. Et maintenant, chaque fois que je passe devant cette porte fermée...

Sa voix se brise. L'espace d'un instant, Mónica revoit l'homme qui a pleuré avec elle aux urgences, pas celui qui lui met la pression tous les soirs.

Jorge recule, accablé, heurtant du coude le pot de guacamole ouvert sur le plan de travail, qui tombe par terre. Les morceaux d'avocat écrasé sont projetés dans toutes les directions, se glissant sous les meubles, et une tache d'un vert intense souille le sol de la moitié de la cuisine.

— Oh, merde... murmure-t-il, consterné. Je nettoie.

— Fantastique, dit-elle, elle aussi en larmes. Merci beaucoup pour cette soirée tranquille et sans prise de tête.

Mónica s'apprête à passer à côté de lui, mais il la retient en la saisissant par le bras.

— Lâche-moi, siffle-t-elle.

— Non ! crie-t-il en la serrant plus fort. La fureur dans sa voix n'est rien comparée à la rage et à la tristesse de son regard. « Tu ne vas pas t'enfuir au milieu de la dispute comme tu le fais toujours », dit ce regard.

Elle le repousse, pleurant plus intensément.

— Laisse-moi tranquille !

— Mónica...

Mais elle marche déjà vers la chambre.

— Laisse-moi ! crie-t-elle depuis le couloir. Je ne tomberai pas enceinte, je suis désolée. En ce qui me concerne, l'affaire est classée.

Elle claque la porte de la salle de bain plus fort que nécessaire. Le bruit de l'eau de la douche étouffe la musique du salon, mais pas le souvenir.

La salle des urgences sentait le désinfectant et la peur. Jorge pleurait ouvertement, sans honte, ses larmes tombant sur leurs mains enlacées. Mónica regardait le plafond, ce maudit plafond blanc, comptant les dalles, incapable de pleurer. Dix-sept dalles de large. Vingt-trois de long.

— Hémorragie sévère, a dit le médecin. Vous avez perdu beaucoup de sang.

Jorge la serrait dans ses bras, la berçant comme une enfant.

— On réessayera, mon amour. On aura notre famille.

Mónica n'a rien dit. Elle se contentait de compter les dalles et s'efforçait de penser à l'affaire du vol de Chamartín qu'elle devait résoudre, aux rapports qu'elle devait rendre, à n'importe quoi sauf au vide qu'elle sentait là où il y avait eu la vie.

L'eau chaude coule sur ses épaules. Mónica appuie son front contre le carrelage froid.

Il y avait eu deux lignes roses sur un test de grossesse. Puis, les nausées matinales. Ensuite, les projets : la liste des prénoms, la couleur des murs de la chambre du bébé. Et puis... du sang. Tant de sang.

Elle s'est réfugiée dans le travail comme on se cache dans un bunker. Affaires, interrogatoires, tableaux couverts de photos d'inconnus. N'importe quoi pour ne pas penser. Pour ne pas sentir. Et Jorge avait attendu. Patient. Compréhensif. Jusqu'à ce qu'il cesse d'attendre.

Mónica coupe l'eau, sort de la douche et s'enveloppe dans une serviette. Les larmes continuent de tremper ses joues. En cherchant son pyjama dans le tiroir de la commode, ses doigts effleurent quelque chose. Du papier photo. Elle le sort lentement.

C'est l'échographie, celle où l'on distinguait à peine un point. Jorge l'a gardée tous ces mois, cachée sous ses t-shirts. Dans le coin, de son écriture, on peut lire : *Premier miracle - 12 semaines de notre petite terreur.*

Un son lui parvient du salon. D'abord, elle pense que c'est la télévision, mais non. C'est Jorge. Il pleure, avec ces sanglots étouffés de celui qui ne veut pas être entendu, de celui qui s'effondre en secret.

« Peut-être... songe Mónica en serrant l'échographie contre

sa poitrine —, peut-être que c'est encore possible. Peut-être qu'on peut surmonter ça. Avec des efforts, de l'amour et du temps, on pourra redevenir ce couple qui riait aux éclats la bouche barbouillée de tacotes, qui achetait des tests de grossesse avec espoir plutôt qu'avec peur. »

Peut-être.

13

MÓNICA ÉTOUFFE UN AUTRE BÂILLEMENT, le troisième en moins de cinq minutes. Elle a merdiquement mal dormi après sa soirée avec Jorge, à tourner et se retourner dans son lit jusqu'à quatre heures du matin, et maintenant elle en paie le prix. Ses paupières sont lourdes comme du plomb.

Paco est assis en face d'elle, avec son éternel costume froissé et une nouvelle coupure de rasoir sur le double menton. Yago, en bout de table, joue avec un stylo tout en observant le tableau de l'affaire. Par la baie vitrée, on aperçoit des nuages gris et plombés qui menacent de pleuvoir.

Au mur, la photo d'Álvaro Montiel les regarde depuis le centre du tableau, entourée de post-it jaunes et de lignes rouges qui relient des noms, des heures et des lieux.

Mónica étudie la chronologie rédigée avec l'écriture de médecin de Paco :

LUNDI - JOUR DU CRIME

14:00 ENV. - ÁLVARO SE TEND À SPORTS BP. ALTERCA-
TION AVEC BOTZJA DELAYO.

17:00 ENV. - BOTZJA DELAYO ENTRE AU LYCÉE.

18:00-18:10 - MIRIAM BROWNING PARLE AVEC ALVARO
(DERNIÈRE FOIS QU'IL A ÉTÉ VU VIVANT).

18:30 - BOTZJA SORT DU LYCÉE.

22:00 - SERGIO DÉCOUVRE LE CADAVRE.

En dessous, les preuves de Fernando Vara occupent la moitié du tableau : deux blessures par arme blanche, couteau de cuisine Arcos, empreintes partielles sur le manche, cheveux gris dans la main de la victime, du sang partout, signes de lutte, empreinte de chaussure pointure 42.

Yago regarde le tableau un instant de plus, puis s'adosse à sa chaise comme s'il était sur le canapé de son salon.

— Il ne nous reste plus qu'à attendre les résultats du labo... commence-t-il, mais il s'interrompt en secouant la tête. Au fait, vous avez vu le match de lundi ? Russie contre Espagne. Quel désastre.

— Ne m'en parle pas, l'interrompt Paco en se grattant la moustache. Deux à un. Et dire que la Russie n'est pas vraiment le Brésil des années 70.

Mónica leur lance un regard assassin. Ils ont un cadavre dans le frigo du légiste et ils parlent de foot.

La porte s'ouvre et Mercedes entre avec un plateau de cafés et un dossier sous le bras.

— Encore en train de vous disputer pour le foot ? Mercedes distribue les gobelets. Mon neveu n'arrête pas de parler du match de lundi... D'ailleurs, il est dans ce lycée. Le Nueva Esperanza. Il m'a dit que tout le monde est mort de peur. Qu'ils ont mis un psychologue à disposition pour les gamins.

— Normal, murmure Paco. Ce n'est pas tous les jours qu'on retrouve un prof vidé de son sang dans les toilettes.

— On peut se concentrer, s'il vous plaît ? intervient Mónica, en portant une sucette au cola à sa bouche. C'est son vice depuis qu'elle a arrêté de fumer, et en plus, ça l'aide à réfléchir.

— Détends-toi, ma grande. Yago se balance sur sa chaise. On a Pelayo en garde à vue. L'affaire est pratiquement bouclée.

— Avec quelles preuves ? Qu'il lui a mis un coup de poing dans son magasin ?

— Quand Fernando comparera l’empreinte de Pelayo avec celles du manche du couteau, on aura des preuves. Il regarde sa montre-bracelet, une Casio pour enfant qu’il porte depuis sa sortie de l’académie. C’est une question de minutes.

Mercedes lève un doigt, comme si elle venait de se souvenir de quelque chose d’important.

— Ah ! Merci de me le rappeler. Les résultats pour le couteau viennent d’arriver.

Mónica lui arrache l’enveloppe des mains. Elle lit en diagonale, sautant le jargon médico-légal : *Empreintes partielles non identifiables... excès de sang... deux jeux d’empreintes superposés... impossible de déterminer l’identité...*

— Merde. Elle jette le rapport sur la table. Ça ne sert à rien.

— Bon, au moins, on sait qu’il y a deux jeux, dit Yago.

Mónica regarde le rapport. Deux jeux d’empreintes. Pourquoi deux ? Celles d’Álvaro et celles de l’assassin, se répond-elle. « À moins que... Non, impossible. » Elle garde cette pensée pour plus tard.

Mercedes interrompt ses réflexions en feuilletant d’autres papiers.

— C’est bizarre...

— Qu’est-ce qu’il y a ?

— Il y a ici une demande de changement d’activité extrascolaire qui n’a jamais été traitée. Du 10 février. C’est marqué comme « en attente de révision avec la direction ».

Mais Mónica l’écoute à peine. Quelque chose cloche dans sa tête, comme une alarme lointaine qu’elle n’arrive pas à identifier. Pendant qu’elle range ses papiers, Mercedes continue de papoter avec Paco à propos de son neveu et du match de lundi...

Le match de lundi.

C’est comme une enseigne lumineuse au milieu d’une nuit noire. Le cri d’un bébé dans une bibliothèque silencieuse.

Le match de lundi...

Les pièces flottent dans sa tête sans s’assembler, jusqu’à ce que soudain...

— Le match était à quelle heure ? Sa voix sort plus aiguë que d’habitude.

Mercedes hausse les épaules.

— À sept heures, répond Paco. Ils jouaient en Russie. J'ai raté la première mi-temps à cause de...

— Qu'est-ce qui se passe, Mónica ? Yago la regarde avec curiosité. Depuis quand tu t'intéresses au foot ?

Mónica mord violemment le bâton de la sucette. Crac. Il se brise entre ses dents, au moment même où les pièces s'emboîtent dans sa tête.

— Bon sang ! Elle se lève si vite qu'elle renverse son café. Bon sang, putain, qu'est-ce que j'ai été stupide !

— Pardon ? Yago se redresse. Qu'est-ce qui te prend, bordel ?

— Comment j'ai pu passer à côté de ça ? Elle se frappe le front avec la paume de sa main. Je suis une conasse !

Tous les trois la regardent comme si elle avait perdu la tête. Bien sûr, ils n'ont pas encore compris, mais ils verront bientôt l'évidence et maudiront leur maladresse comme elle. Mónica sort son portable. Elle fait glisser son pouce rapidement et navigue sur les pages avec fébrilité. Google : « Programmation COPE lundi ». Défilement frénétique.

— Ça te dérangerait de partager ton épiphanie ? La voix de Yago suinte le sarcasme.

— C'est là ! Elle agite son portable comme si c'était un trophée. Le match Russie-Espagne. Retransmis par la COPE.

— Et alors ? Paco lève un sourcil. Tous les matchs de l'équipe nationale...

— La retransmission a commencé à six heures et demie. Mónica les regarde, attendant qu'ils comprennent. Elle soupire. Ils ont modifié la programmation à cause du match. *El Polígrafo*, qui commence normalement à six heures et demie, a été avancé à six heures moins le quart.

Silence. Yago cligne des yeux. Mercedes fronce les sourcils. Paco se gratte la tête.

— Putain, murmure Paco, le premier à comprendre. Le concierge...

— Le concierge a dit que Borja était sorti quand *El Polígrafo* commençait. Mónica parle vite, bousculant les mots. Il a supposé qu'il était six heures et demie parce que c'est l'horaire habituel.

Mais ce jour-là, à cause de ce putain de match, l'émission a commencé trois quarts d'heure plus tôt. Vous comprenez ?

Yago se lève lentement et s'approche du tableau. Vaincu, il prend le marqueur rouge. Il barre « 18:30 » et écrit « 17:45 ».

— Borja Pelayo est sorti du lycée à six heures moins le quart.

— Et Álvaro était encore vivant à six heures, ajoute Paco. Miriam a parlé avec lui.

Mónica hoche la tête, satisfaite de voir qu'ils ont enfin compris.

— Et ça ne pouvait pas être avant parce qu'il donnait cours, souligne-t-elle.

Un silence gêné s'installe. La principale preuve contre Borja Pelayo vient de s'évaporer.

— Fils de pute. Yago laisse tomber le marqueur sur la table. Pelayo ne l'a pas tué. Il n'aurait pas pu. Il est sorti du lycée quinze minutes avant qu'Álvaro ne parle avec Miriam.

Mercedes s'approche du tableau, étudiant la nouvelle chronologie.

— Alors, tout ce qu'on a, c'est le coup de poing qu'il lui a donné. Et la jalousie.

— Ce qui ne vaut absolument rien sans le reste, dit Mónica. N'importe quel avocat à la petite semaine l'innocenterait en cinq minutes.

Yago appuie une main sur le cadre du tableau et soupire. Il semble soudain avoir vieilli de dix ans.

— Il faut le relâcher.

— Maintenant ? demande Paco.

— On ne peut pas le retenir sans charges. Yago regarde sa montre. Ça fait déjà presque vingt-quatre heures.

— Mais il reste suspect, insiste Mercedes. La jalousie est un mobile classique.

Mónica lève les yeux au ciel et s'efforce de ne pas être trop dure.

— Avec quelles preuves ? Que sa femme flirtait avec Álvaro ? S'il te plaît.

— Eh, pas la peine de prendre ce ton...

— Les filles, s'il vous plaît. Yago lève une main. Mercedes a

raison, on ne peut pas l'écarter complètement. Mais pour l'instant, ça n'a pas d'importance : il faut le relâcher. On n'a rien de solide contre lui. Au contraire, le témoignage du concierge lui a fourni un alibi.

Paco pousse ce soupir de vieux flic qui a vu trop de conneries.

— Retour à la case départ.

— Pas exactement. Mónica étudie de nouveau le tableau. On sait que l'assassin était au lycée après six heures dix. On sait qu'il a utilisé un couteau de cuisine ordinaire. On sait que, probablement, il a les cheveux gris. Et on a une empreinte de chaussure.

— Et deux jeux d'empreintes sur le couteau, ajoute Yago. Même si elles sont inutilisables.

Mónica ouvre la porte.

— Paco, tu viens avec moi ?

— Où ça ?

— Relâcher Borja Pelayo. Et nous excuser.

— Nous excuser ? Yago la regarde comme si elle venait de suggérer de danser nus. On ne s'excuse pas. On avait des motifs raisonnables pour l'arrêter.

— On avait la connerie d'un concierge au bord de la retraite. Mónica prend sa veste. Et un homme a passé la nuit en cellule à cause de ça.

Elle quitte la salle sans attendre de réponse. Derrière elle, elle entend Paco soupirer et la suivre.

Dans le couloir, tandis qu'ils attendent l'ascenseur, Paco la regarde du coin de l'œil.

— Bien vu, pour l'émission.

— J'aurais dû le voir avant.

— Tu ne peux pas penser à tout.

L'ascenseur arrive. Ils entrent. Paco appuie sur le bouton du sous-sol, où se trouvent les cellules.

— Tu crois vraiment que Borja est innocent ? demande-t-il pendant qu'ils descendent.

Mónica y réfléchit. Borja Pelayo est un jaloux, un type soupe au lait qui a frappé Álvaro. Mais un assassin ?

— Je crois qu'on n'a pas de preuves, dit-elle finalement. Et ça, dans ce métier, c'est la même chose que d'être innocent.

Ils arrivent à destination. Les portes s'ouvrent sur le couloir gris des cellules. Ça sent l'eau de Javel et l'insomnie.

— Allons-y, dit Mónica. Expliquons à notre premier suspect qu'il peut rentrer chez lui.

Tandis qu'ils marchent vers la cellule de Pelayo, Mónica ne peut s'empêcher de penser à Jorge. À ses propres mots, criés depuis le couloir : « Je ne vais pas tomber enceinte, sujet clos ». Était-elle sérieuse ou était-ce une parole en l'air, sous le coup de la colère ? Elle ne sait plus quoi penser.

Et puis il y a Raquel, la stagiaire. Ce n'est pas qu'elle ait des preuves, juste des soupçons. Des messages à des heures indues. Des réunions qui s'éternisent. Mónica se reconnaît en Borja Pelayo : consumée par une jalousie qui la fait se sentir petite et pathétique.

La jalousie est un poison lent. Elle vous fait voir des fantômes là où il n'y a que des ombres. Borja a vu une romance là où il n'y avait probablement que de l'amitié. Et elle ? Que voit-elle, exactement ?

Le problème avec la jalousie, pense-t-elle alors qu'ils s'arrêtent devant la cellule de Pelayo, ce n'est pas qu'elle vous fasse voir des choses qui n'existent pas.

C'est que parfois, elle vous aveugle sur ce qui est bien là, juste sous votre nez.

14

LA PLUIE s'abat violemment sur Madrid, comme si le ciel avait décidé de vider d'un coup toutes ses réserves de l'année. Mónica est arrivée au lycée avec son parapluie dégoulinant et le bas de son pantalon trempé. Elle espère pouvoir parler à Patricia pendant la pause de la récréation, qui est sur le point de commencer.

Elle l'a trouvée sous le préau de la cour, fumant avec la concentration d'un tireur d'élite. Elle ne regardait pas sa cigarette, mais quelque chose au-delà de la grille. Comme toujours, on aurait dit qu'elle sortait tout droit d'un magazine pour profs modernes : pantalon large à fleurs, blazer blanc impeccable et ballerines. Même la pluie torrentielle n'avait pas réussi à la décoiffer.

— Qu'est-ce que tu regardes avec tant d'intérêt ? a demandé Mónica en fermant son parapluie. Elle s'est un peu secouée.

Patricia a montré du menton. De l'autre côté de la rue, un garçon sortait d'une salle de sport. Débardeur et des bras comme on en voit dans les calendriers. Ses muscles brillaient de sueur ou de pluie, probablement des deux.

Patricia a expiré d'un coup dans un nuage de fumée.

— Qu'est-ce que j'aime voir la jeunesse prendre soin d'elle, a-t-elle dit sans quitter sa cible des yeux.

— Toi, ce qui te plaît, ce sont les jeunots qui exhibent leurs biceps, l'a corrigée Mónica en souriant.

Patricia l'a regardée.

— Ça se voit tant que ça ? Elle a éclaté de rire. Écoute, tu crois que ça ferait trop cramé si je cours lui demander son numéro ? Et pousse-toi, je ne vois rien.

À travers la baie vitrée de la salle de sport, on voyait le défilé habituel : différents spécimens très bien bâtis, courant sur les tapis ou soulevant des poids, tous en train de suer pour rentabiliser leur abonnement. Mónica soupçonnait que Patricia avait stratégiquement choisi ce coin pour ses pauses.

Mónica a ri et l'a regardée d'un air de dire : « Je vais faire comme si je n'avais rien entendu ». Bien que ce soit typique de son amie. Au lycée, elles allaient ensemble aux matchs de football, et Patricia passait les quatre-vingt-dix minutes à évaluer les fesses en short. Quand elle choisissait une victime, elle commençait par des regards et des saluts depuis la touche. Le pauvre garçon ne faisait généralement pas un grand match.

— Je ne sais pas, mais ce dont je suis sûre, c'est qu'il porte une alliance.

— Impossible que tu l'aies vue d'ici ! Patricia lui a donné un coup de coude. En plus, je ne suis pas jalouse. Tu te souviens de Nacho Yáñez ? Je suis sortie avec lui en 2016.

Mónica a réfléchi quelques instants.

— C'était celui qui gémissait comme un gorille en rut ?

— Non.

— C'était qui alors, celui qui gémissait comme un gorille en rut ?

— Je n'en ai aucune idée.

— Peut-être qu'il est sorti avec moi. Avant Jorge, je veux dire.

— Peut-être. Patricia a haussé les épaules. Bref, Nacho Yáñez venait de se marier. Elle a souri avec sérénité. Et vu comment il se comportait au lit, ça n'avait pas l'air de le déranger.

Mónica a secoué la tête.

— Tu es terrible.

— Hé, c'était lui qui était marié, pas moi.

Pendant un instant, c'est comme si les années n'avaient pas

passé, comme si elles étaient à nouveau les adolescentes qui fumaient en cachette, notaient les culs des garçons et critiquaient les professeurs. Mónica était heureuse de retrouver ça, même dans ces circonstances.

Un autre homme est sorti de la salle de sport. Malheureusement, celui-ci ne justifiait pas qu'on s'attarde à le regarder.

— Dis, on peut se parler cinq minutes ? a demandé Mónica.

Patricia a regardé sa montre et a éteint sa cigarette. La camaraderie a semblé s'évaporer avec la fumée.

— Bien sûr, a-t-elle acquiescé en écrasant le mégot. Il me reste encore dix minutes avant de devoir retourner affronter les petites bêtes de l'apocalypse.

— Ils sont si terribles que ça ?

— Terrible est un faible mot. Des troisièmes, ma vieille. L'âge où les hormones leur ont bouffé le cerveau, mais où le bon sens n'est pas encore apparu. Elle a soupiré théâtralement. Heureusement que je n'ai pas d'enfants.

Le commentaire a provoqué un pincement au ventre de Mónica que Patricia n'a pas semblé remarquer.

Elle l'a emmenée dans une salle de classe vide. Patricia s'est assise sur le bureau, balançant les jambes. Mónica est restée debout, les bras croisés.

— J'ai appris que vous aviez relâché le mari de Beatriz.

— Oui. Mónica lui a résumé brièvement pourquoi il avait été arrêté et pourquoi ils avaient dû le relâcher. Le concierge s'est trompé sur l'heure. Borja Pelayo a quitté le lycée avant qu'Álvaro ne soit assassiné.

— Donc tu es revenue à la case départ.

— Mais sans toucher les deux mille euros.

Toutes les deux ont ri au commentaire, mais sans grand enthousiasme.

— Tu le connais ? a demandé Mónica. Borja.

— Non, on ne s'est jamais croisés.

— Et sa femme ? Elle est comment ?

— Beatriz ? Au début, je pensais que c'était une de ces petites saintes-nitouches fraîchement sorties de la fac, du genre à ne

sortir de chez elle que pour aller à la bibliothèque ou en cours. Mais c'est une chic fille. Très investie auprès des élèves.

— Son mari pense qu'elle avait une liaison avec Álvaro.

Patricia a failli s'étouffer.

— Beatriz et Álvaro ? S'il te plaît. Jamais de la vie.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Álvaro était... je ne sais pas, on avait du mal à l'imaginer avec une femme. C'était comme un moine laïc. Très solitaire.

— Pourtant, il a été marié.

— Sérieux ? Les yeux de Patricia se sont écarquillés. Il ne l'a jamais mentionné. Mais ce n'est pas comme si on se parlait beaucoup. J'essaie de garder ma vie personnelle loin d'ici.

Elle est restée pensive, jouant avec une craie.

— Il y avait quelque chose de bizarre chez lui, tu sais ? Comme s'il portait un poids. Et ça ne date pas d'aujourd'hui. Je pensais déjà la même chose de lui quand on était gamines...

— Gamines ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Álvaro a étudié ici, au Nueva Esperanza. Il avait quatre ans de plus que nous. Patricia l'a regardée. Tu ne t'en souviens pas ?

Mónica a nié. Elle n'a rien dit.

— Sa mère l'a retiré de l'école avant qu'il ne finisse le collège, a poursuivi Patricia. Soudainement, sans explication. C'était comme s'il s'était passé quelque chose autour de lui dont personne ne nous parlait. Je me souviens que pendant des semaines, il y a eu des messes basses. Les adultes arrêtaient de parler quand nous, les enfants, nous approchions, comme s'ils nous protégeaient d'une information.

— Je ne me souviens de rien. Et toi, tu n'as jamais réussi à savoir de quoi il s'agissait ?

Patricia a secoué la tête.

— Les rares fois où j'ai essayé d'écouter en douce les conversations que les adultes tenaient à voix basse, les mots « scandale » et « école » revenaient le plus souvent. Mais je n'en sais pas plus.

— Quel genre de scandale ?

— Aucune idée... Elle s'est arrêtée. On aurait dit qu'elle

venait de réaliser quelque chose. Mais il me vient à l'idée que tu pourrais peut-être parler à Román Salvador.

Le nom disait quelque chose à Mónica, mais elle n'arrivait pas à le situer.

— Je n'en reviens pas ! Tu ne te souviens pas ? On dirait que tu as été enlevée par des extraterrestres, ma parole. Román Salvador, c'était le prof de philo perché. Celui qui portait des cravates impossibles et citait Platon à tout bout de champ. *Le mythe de la caverne*... a-t-elle dit en imitant la voix d'un dément, les yeux au ciel. Il a été le prof d'Álvaro, puis le nôtre. Il était encore là quand j'ai commencé à enseigner. Il a pris sa retraite il y a peu. Il vit à Chamberí.

Patricia a gribouillé une adresse sur un post-it.

— Si quelqu'un sait ce qui s'est passé, c'est bien lui. C'était le seul prof qui semblait au courant de tout.

La sonnerie annonçant la fin de la récréation a retenti et Mónica a sursauté. Cette foutue sonnerie de malheur.

Patricia est descendue du bureau d'un bond. Elles se sont brièvement étreintes et ont promis de rester en contact.

Mónica est sortie du lycée, son parapluie luttant contre le vent. La tempête avait transformé les rues en rivières urbaines, et l'atmosphère humide et lourde a fait que le T-shirt de Mónica a commencé à lui coller au dos. À un feu rouge, elle s'est retournée pour regarder le bâtiment une dernière fois.

Le Nueva Esperanza se dressait contre le ciel gris comme une forteresse de brique et de béton. Elle l'avait toujours vu comme une prison pour enfants : grilles, sonneries, règles, punitions, nourriture de cantine... Maintenant, en plus, le bâtiment dégageait une certaine sensation de trouble et d'inquiétude, comme s'il était le décor d'un film d'horreur psychologique et claustrophobique.

Elle avait vu assez d'affaires pour savoir que le mal n'a pas besoin de décors gothiques. Il prospère aussi bien dans des bureaux lumineux que dans des ruelles sombres. Mais les lycées sont particuliers. Nul doute que le fait qu'un meurtre sanglant ait été commis à l'intérieur aidait à créer ce sentiment. Cependant, quelque chose en elle savait qu'il y avait une part de vérité.

Derrière ces murs insipides battaient les différentes manifestations de la méchanceté humaine, représentées comme dans n'importe quel autre lieu du monde habité par l'homme. La haine, la jalousie, le ressentiment, la cupidité, la mesquinerie et la rancœur fermentaient comme dans un bouillon de culture entre des murs qui prétendaient protéger l'innocence enfantine.

Debout là, attendant le feu qui était déjà passé au vert depuis quelques secondes, en contemplant le lycée sous la pluie, Mónica s'est demandé combien de secrets ses murs gardaient. Combien d'histoires enterrées sous des couches de peinture institutionnelle et de réformes éducatives.

Elle a frissonné. Ce n'était pas la pluie. C'était le soupçon qu'Álvaro Montiel n'avait peut-être pas été la première victime du Nueva Esperanza.

Et peut-être ne serait-il pas non plus la dernière.

Une main sur le parapluie et l'autre cherchant une Chupa-Chups dans sa poche, Mónica a mis le cap sur Chamberí, où vivait (si on peut appeler ça vivre, comme elle allait le découvrir très bientôt) Román Salvador.

15

LA PORTE du 3^e B a la sonnette arrachée. C'est le deuxième signe de décadence. Mónica a dû monter les trois étages à pied, car l'ascenseur arbore une pancarte *En panne* qui semble être là depuis des lustres. Le couloir sent le chou bouilli et le poil de bête mouillé. Mónica frappe avec les phalanges.

Rien.

Elle frappe de nouveau, plus fort.

On entend un bruit de pas traînants. Le judas s'assombrit. Dix secondes s'écoulent. Vingt. Mónica est sur le point de frapper à nouveau quand la porte s'entrouvre de deux centimètres, juste assez pour laisser passer l'entrebâilleur. Deux petits yeux comme des billes, intenses et paranoïaques, l'étudient depuis la fente.

— Román ? Román Salvador ?

Le silence est si long que Mónica commence à se demander si l'homme a perdu la parole. Ou la boule.

— Qui demande ? fit la voix rouillée, comme une charnière mal huilée. Mónica se sentit comme une intruse.

— Mónica Lago. J'ai été votre élève au Nueva Esperanza.

Les billes sombres clignèrent.

— Je ne me souviens pas.

— Lunettes en écaille. Des couettes. Le piercing sur la

langue. — Elle montra son bras. — Et le tatouage de Stephen King, dont vous aviez dit qu'il était une profanation du temple corporel.

Un grognement de l'autre côté de la porte.

— Ah, oui, Lago. La petite maline. Vous étiez une vraie plaie.

— C'est bien moi. — Mónica sortit son insigne, pencha la tête et sourit. — Maintenant, la plaie est inspectrice de police. On peut parler ?

Román soupira comme si on venait de lui demander de donner un rein. L'entrebâilleur cliqueta. La porte s'ouvrit.

Mónica resta bouche bée en voyant ce qu'il restait de son ancien professeur. S'il n'avait jamais été un modèle d'hygiène et d'esthétique, il n'était plus maintenant qu'un épouvantail en robe de chambre en flanelle. La peau pendait sur ses os, comme du linge étendu par un jour sans vent. Il avait des taches de vieillesse de la taille de pièces de deux euros et ses cheveux — le peu qu'il lui restait — formaient une toile d'araignée grise sur un crâne qui semblait être en parchemin. Mais le pire était l'odeur : un mélange d'urine mal contenue, d'huile de friture et de cette odeur douceâtre des gens qui ont arrêté de se doucher quotidiennement.

— Entrez. — Il se retourna sans l'attendre. — Enlevez vos chaussures.

Il désigna un coin où se trouvaient déjà plusieurs paires, toutes recouvertes d'une couche de poussière qui pouvait avoir une valeur archéologique. Mónica obéit, en essayant de ne pas penser au genre d'écosystème qui pouvait bien se développer sur cette moquette.

Le couloir était un long tunnel sombre de journaux empilés. El País, ABC, El Mundo, tous jaunis, formant des murailles de chaque côté. Mónica marchait sur la pointe des pieds, ses chaussettes détectant de l'humidité dans des endroits qui n'auraient pas dû être humides. Elle avait la sensation de s'enfoncer dans une caverne.

Comme celle du mythe de Platon.

Le salon était pire. Les volets étaient baissés comme si la lumière était l'ennemi. Mónica songea que si elle demandait à

ces fenêtres quand elles avaient été ouvertes pour la dernière fois, la réponse serait immédiate et en chœur : « JAMAIS ! ». Il y avait des étagères allant du sol au plafond, pleines de livres qui semblaient sur le point de s'effondrer, et de sombres tableaux de natures mortes aux cadres ostentatoires. Un lampadaire fournissait le seul éclairage, créant des ombres qui paraissaient avoir leur propre vie.

Román s'affala sur un canapé qui libéra un nuage de poussière visible même dans la pénombre.

— Asseyez-vous.

Mónica choisit le bord d'un fauteuil qui avait pu être beige en 1975. Il était maintenant d'une couleur indéfinissable entre le marron et le gris, avec des taches qu'elle préférait ne pas identifier. Elle nota mentalement qu'elle devrait mettre son jean à la machine dès son retour à la maison.

— J'aimerais vous poser des questions sur l'un de vos anciens élèves, dit-elle, allant droit au but. Quelque chose lui disait que cet homme avait autant envie de se débarrasser d'elle qu'elle de ficher le camp.

Román mit une seconde à répondre. Mónica, qui était attentive, ne manqua pas de remarquer l'ombre qui venait de traverser son visage, le tic imperceptible au coin de sa bouche ou le scintillement de ses pupilles.

— J'ai eu des centaines d'élèves et ce vieil homme commence à perdre la mémoire, dit-il.

Il se leva, une manière très directe de mettre un terme à la conversation. Mais Mónica, à son grand regret, resta assise. Elle n'allait pas abandonner si facilement.

— Il est devenu professeur par la suite. Vous avez dû le côtoyer. Álvaro Montiel.

Le vieil homme se tendit. Juste une seconde, mais Mónica le perçut. Il se rassit.

— Ah, oui, Álvaro. Comment va-t-il ?

— Il a été assassiné lundi. Au lycée.

Román cligna des yeux. Sa main droite trembla légèrement avant qu'il ne la cache sous la manche de sa robe de chambre.

— C'est... c'est terrible. Qui ?

— C'est ce que j'essaie de découvrir. C'est pour ça que je suis ici. — Le regard de Mónica se posa malgré elle sur la couverture sur laquelle le vieil homme était assis et, littéralement, elle vit toutes les bactéries qu'elle charriait ramper sur son pantalon, sur le canapé, sur le sol... Elle dut réprimer l'envie de tordre la bouche de dégoût. — Comment était l'étudiant Álvaro ?

— La vérité, c'est que je ne m'en souviens pas. Ça fait tellement d'années...

Quelque chose disait à Mónica qu'il mentait et qu'il faisait un effort surhumain pour ne pas en dire trop.

— Sa mère l'a retiré du lycée avant la fin du collège. Soudainement. Sans explications. Vous ne vous souvenez pas des raisons ?

Román fit semblant de réfléchir, joignit le bout de ses doigts et posa son menton dessus, dans un geste de réflexion affecté.

— Je ne me souviens pas. Je suis désolé.

— Vous ne pouvez pas faire un effort ?

— Les jeunes changent d'établissement constamment. — Román écarta les bras, accentuant encore plus les rides de son front, dans un geste qui indiquait que son affirmation était plus qu'évidente.

— Pas quand il y a un scandale de mêlé, dit-elle, se rappelant ce que Patricia lui avait dit ce matin sur les messes basses des adultes.

Le mot « scandale » fit tressaillir Román comme s'il avait reçu une décharge électrique.

Elle insista :

— Je me souviens qu'avant qu'Álvaro ne quitte le collège, les gens parlaient de quelque chose le concernant. Vous avez une idée de ce que ça pouvait être ?

— Non, je n'en ai pas la moindre idée. Bien sûr, les gens parlent tellement... Vous savez comment ils sont. À votre place, je n'y accorderais pas d'importance. Ça fait très longtemps.

Ils se regardèrent en silence. Le vieil homme pinça les lèvres jusqu'à ce qu'elles disparaissent en une fine ligne. Il était évident qu'il savait des choses et ne voulait pas les partager. Román avait-il été l'un de ceux qui avaient alimenté les rumeurs ? Ou l'un de

ceux qui avaient regardé ailleurs ? Mónica mourait d'envie d'en savoir plus.

— Vous ne vous souvenez vraiment de rien ? Si vous voulez, nous pouvons en parler au commissariat, avec un café. Peut-être que voir ses photos vous aidera à vous souvenir.

Il lui lança un regard ferme et sévère.

— Je ne sors pas de chez moi, dit-il soudain. — Depuis deux ans, sept mois et douze jours. La dernière fois, c'était pour l'enterrement de ma sœur. Le monde du dehors... — Il fit un geste vague vers la fenêtre fermée. — est trop grand. Trop imprévisible.

Mónica connaissait l'agoraphobie. Elle avait interrogé une fois une femme qui n'était pas sortie d'un appartement de trente mètres carrés depuis cinq ans. Elle avait vu son mari mourir, écrasé par une voiture, et depuis, l'extérieur était un territoire ennemi. C'était le même regard : une terreur pure cristallisée dans des pupilles dilatées.

— D'accord, alors pas besoin de sortir, accéda-t-elle. — J'ai juste besoin que vous me parliez d'Álvaro et je m'en irai.

Román se leva avec difficulté.

— Vous êtes toujours une vraie plaie, sachez-le, grogna-t-il. — J'ai quelque chose qui pourrait vous servir. Après, vous partez.

Il traîna les pieds jusqu'à une étagère. Il en sortit un album photo qui semblait peser une tonne. Il l'ouvrit sur la table basse, soulevant un autre nuage de poussière qui fit tousser Mónica.

C'étaient des photos de classe. Chaque page portait l'année, la classe et les noms. Román tourna les pages avec des doigts jaunis par la nicotine jusqu'à s'arrêter sur une.

— Ici.

Mónica se pencha. La photo datait de plus de vingt ans. Des rangées d'adolescents posant devant le tableau noir avec l'uniforme du Nueva Esperanza. Elle chercha Álvaro parmi les noms écrits à la main au bas de la photo. *A. Montiel*. Troisième rang, deuxième en partant de la gauche. Un garçon mince, brun, avec un sourire qui n'atteignait pas ses yeux.

Le garçon à côté de lui avait le bras sur les épaules d'Álvaro

dans un geste possessif. Mónica lut le nom et sentit quelque chose s'allumer dans sa tête. Une étincelle. Ténue, faible, mais une étincelle tout de même.

Ce nom de famille... Elle le connaissait. Tout le monde à Madrid le connaissait.

— Putain, murmura-t-elle.

Román referma brusquement l'album.

— Maintenant, partez.

Mónica sortit de cette caverne et descendit les escaliers quatre à quatre. Le nom de famille qu'elle avait vu sur la photo lui brûlait la tête. Cela pourrait ne rien signifier, comme tout expliquer. Comme la raison pour laquelle Román avait si peur de parler.

Ou pourquoi Álvaro avait été assassiné.

16

LE BÂILLEMENT lui vient de la pointe des pieds et remonte dans tout son corps comme une vague d'épuisement. Mónica ne se souvient pas de la dernière fois où elle a été aussi fatiguée. Ni aussi confuse.

L'affaire est un puzzle à plusieurs niveaux. Jusqu'à présent, chaque témoin lui a offert des miettes : le concierge et son témoignage erroné, Beatriz et le projet de départ d'Álvaro, Patricia avec ses souvenirs flous du lycée... Tous savent quelque chose, mais personne ne semble vouloir en dire plus.

Mais ça, c'était avant ce matin. Grâce à sa visite à Román Salvador, Mónica sait maintenant qu'Álvaro a été dans la même classe — et peut-être plus que de simples camarades — que Pedro Figueroa. Ce nom de famille la taraude depuis qu'elle l'a vu sur la photo de Román. Les Figueroa sont des intouchables dans ce pays. Le père, Gonzalo, a fondé Automotores Figueroa dans les années quatre-vingt et son entreprise réalise aujourd'hui des millions de chiffre d'affaires. Des bâtiments portent leur nom, ils ont une fondation caritative et des contacts dans tous les ministères. Pedro Figueroa est le fils unique de l'homme d'affaires (elle a cherché sur Google) et, à voir la façon dont il passait son bras sur l'épaule du jeune Álvaro sur la vieille photo de Román Salvador, il sait peut-être ce qui est arrivé à Álvaro.

Le problème, c'est que Pedro Figueroa est un fantôme. Il n'est pas sur les réseaux sociaux. Pas de casier judiciaire. Google ne donne quasiment aucun résultat, à part de vieilles photos lors de galas de charité, toujours aux côtés de papa.

Mónica se lève, étire son dos qui craque comme du bois sec et se rassied. Affalée sur le dossier de sa chaise, elle a du mal à se concentrer sur l'écran et sur les papiers qui jonchent son bureau, multipliés comme des gremlins mouillés. Un meurtre comme celui-ci génère des quantités astronomiques de documents, et son travail consiste à les examiner en détail afin de trouver une pièce, petite mais vitale, qui puisse faire avancer l'enquête. Elle se frotte les yeux avec l'index et le pouce et respire profondément pour rassembler ses forces et continuer son travail.

Il lui faut du café. Ou des amphétamines. Ou un miracle.

L'une des piles de papiers qui a le plus grossi depuis hier est celle qui contient des informations sur la vie d'Álvaro. Mónica en connaît la raison : Mercedes, avec son efficacité de fourmi laborieuse, a déposé des dossiers classés par date, sujet et pertinence.

« Maudite sois-tu, Mercedes, avec ta perfection obsessionnelle. »

Elle ne connaît pas encore le lien entre Pedro Figueroa et la mort d'Álvaro, mais quelque chose commence à prendre forme à la périphérie de sa conscience. Des ombres qui disparaissent et s'écartent dès qu'elle tente d'y concentrer sa raison, mais qui lui indiquent qu'elle est sur la bonne piste.

Elle prend une note sur son bloc avant de poursuivre l'examen pénible du matériel qu'elle a devant elle. Son écriture est si déformée que Yago plaisante toujours en disant qu'elle aurait dû être médecin au lieu de policière, mais elle comprend ce qu'elle a écrit et c'est ce qui compte. Parmi ses notes, on trouve quelques points de tâches en attente, mais la majeure partie est constituée de questions que ces données génèrent, qu'elle marque de grands points d'interrogation.

Pourquoi Álvaro voulait-il quitter la ville et repartir de zéro ailleurs ?

Que s'est-il passé pendant son adolescence pour que la mère d'Álvaro le retire précipitamment du lycée ?

Une question tourmente particulièrement Mónica, à tel point qu'elle la souligne plusieurs fois en jaune, avec force, pour évacuer son irritation.

Il a été assassiné au lycée... Pourquoi là-bas ?

Quatrième étage, toilettes des professeurs... Ce sont des données qui lui soufflent à voix basse des théories qui se transforment en évidences à chaque seconde : le tueur travaille — ou étudie — au Nueva Esperanza. Un professeur ? Un élève ? Mónica se ronge une petite peau morte du pouce tout en posant les pieds sur la table.

Il y a aussi l'empreinte de chaussure, une grande pointure, probablement d'homme, et une semelle en caoutchouc. Et les deux coups de couteau mortels — pourquoi deux ? —, ainsi que les restes de papier toilette dans tout le lavabo. L'autopsie leur donnera plus de réponses, mais pour l'instant, la liste des questions ne cesse de s'allonger.

Une voix flotte depuis l'autre bout du bureau. Mónica jette un œil par-dessus son écran et le confirme : Mercedes discute avec la femme de ménage d'une série Netflix. Même le personnel de nettoyage l'adore.

Mónica hésite. Elle a besoin de parler à quelqu'un et Paco n'est pas là ; il est rentré chez lui pour déjeuner comme une personne normale. Le commissariat est presque vide. L'heure du déjeuner a transformé le bureau en un cimetière de bureaux aux économiseurs d'écran dansants. Putain. Il ne reste qu'elle et cette godiche. Oui, il va falloir que ce soit Mercedes.

Elle se lève avant de le regretter et traverse le bureau. Elle s'affale sur la chaise voisine sans demander la permission. La femme de ménage la foudroie du regard et s'en va en murmurant quelque chose sur le manque de savoir-vivre.

Le bureau de Mercedes ressemble à un foutu jardin botanique. Il y a des plantes partout, qui prospèrent contre toute logique dans cette caverne sans ventilation et peu éclairée. De plus, l'obsession de Mercedes pour les infusions fait qu'autour de sa table, ça sent toujours le citron, le gingembre ou la menthe.

Mercedes l'observe avec ce calme zen qui lui tape sur les nerfs.

— Je peux en prendre un ? demande Mónica en désignant une boîte de chocolats que Mercedes a dans un coin.

— Bien sûr.

Mónica fait une grimace en portant le chocolat à sa bouche et en le mâchant. Elle hausse les sourcils. L'arrière-goût n'est finalement pas si mauvais.

— C'est quoi ?

— Des *After Eight*. Chocolat et menthe. C'est bon, n'est-ce pas ?

— Presque aussi bon que le sexe, force un sourire Mónica. Écoute, je me demandais si tu ne pouvais pas me faire un bref résumé de ce que tu as trouvé sur Álvaro Montiel.

— Je t'ai tout laissé sur ton bureau. Classé par...

— Je sais que tu me l'as laissé, l'interrompt Mónica en se mordant la langue pour ne pas ajouter « espèce de lourde ». Mais je préfère que tu me le racontes. Parfois, parler aide à voir les connexions.

Mercedes hoche la tête et se tourne vers son écran.

— Voyons voir. J'ai commencé par le moment de sa mort et je suis remontée dans le temps. Il vivait à Madrid depuis qu'il a commencé à travailler au lycée, en 2004. En 2009, il s'est marié avec Luz Carrasco. Ça n'a pas marché. Ils ont divorcé sept ans plus tard. Ils n'ont pas eu d'enfants et sa femme a quitté l'Espagne après le divorce, je ne sais pas où. Quant à Álvaro, il est retourné vivre chez sa mère.

— D'accord, mais dis-moi quelque chose qu'on ne sait pas déjà.

— Avant 2004... poursuit Mercedes sans se démonter, il a passé huit ans à Bruxelles. Les cinq dernières années à l'université, en Philologie Française. J'ai reçu ses notes aujourd'hui et, en vérité, il a réussi ses examens à la première session et avec de bons résultats. Ce n'était pas un étudiant brillant, mais il n'était pas mauvais non plus, il est toujours resté dans la moyenne. Mais avant ça...

Elle marque une pause théâtrale dont Mónica ignorait que Mercedes l'avait à son répertoire.

— Trois ans à l'École Internationale Saint-Michel de Bruxelles. Privée. Hors de prix.

Mercedes souligne particulièrement le dernier mot.

— C'est combien, « hors de prix » ?

— Environ cinq mille euros par trimestre, en arrondissant. Dans les années quatre-vingt-dix. Sans compter le logement, la nourriture, les livres... Et j'ai vérifié, les prix étaient tout aussi élevés quand Álvaro s'y est inscrit.

Mónica siffle.

— Comment Lola Robles, une veuve de la classe moyenne, a-t-elle pu se permettre d'envoyer Álvaro là-bas ? Pour autant que je sache, elle a toujours été femme au foyer et il est impossible que sa pension de veuve ait suffi à couvrir ces frais. De plus, le lycée Nueva Esperanza est beaucoup plus abordable que cette école privée de Bruxelles. Je ne sais pas, Mercedes, c'est très étrange. Tu as vérifié... ?

Mercedes hoche la tête. Elle semble presque fière que Mónica soit arrivée à la même conclusion.

— J'ai demandé qui payait les factures, mais ils m'ont dit qu'ils ne pouvaient pas divulguer cette information. Le seul moyen serait de présenter un mandat de la police belge, mais avec les formalités administratives, ça nous prendrait des mois.

— Merde.

— Mais... lève un doigt Mercedes, j'attends les relevés bancaires de la famille. Au cas où ils auraient hérité d'un parent, qui sait. La banque m'a dit que ça prendrait quelques jours.

Mónica acquiesce. Elle déteste l'admettre, mais Mercedes est douée. Très douée. Finalement, Mademoiselle Fille-à-papa n'est peut-être pas si inutile que ça. Mais pour le moment, ses découvertes ne font que soulever plus de questions. À quoi était dû ce changement si radical dans les études d'Álvaro ? Comment sa mère a-t-elle pu payer une école privée de ce standing ? Il y a sûrement une raison, il lui suffit de la trouver. Mais en même temps, il doit y avoir autre chose. La photo que Román Salvador lui a montrée ce matin lui trotte encore dans la tête.

— Qu'est-ce que tu sais sur Pedro Figueroa ?

Mercedes fronce les sourcils.

— Il a un lien avec Gonzalo Figueroa ?

Mónica hoche la tête.

— C'est son fils.

— Et pourquoi... ?

— Cherche-le, c'est tout. S'il te plaît.

Mercedes tape sur son clavier. Ses ongles parfaitement manucurés cliquettent comme des castagnettes.

— Que c'est bizarre...

— Quoi ?

— Il y a très peu de choses. Né en 1978. Fils unique. Étudiant brillant jusqu'à... elle s'interrompt. Il y a quelque chose ici. Un article de 1997. *La famille Figueroa demande le respect de sa vie privée face à l'absence prolongée de leur fils Pedro.*

— Absence prolongée ?

Mercedes continue de lire.

— On est sans nouvelles de lui depuis 1996. Il y a des rumeurs... elle baisse la voix, comme quoi il serait mort. Ou interné quelque part. La famille n'a jamais donné d'explications.

Mónica sent les pièces du puzzle commencer à s'emboîter. 1996. L'année même où Álvaro a quitté la Nueva Esperanza. L'année même où on l'a envoyé à Bruxelles tous frais payés. Son estomac se noue. Ce n'est pas une coïncidence. Ça ne peut pas l'être.

— Mercedes.

— Oui ?

— Bon travail. — Les mots lui sortent de la bouche comme si elle s'arrachait une dent, mais ils sont sincères. — Vraiment. Tu as fait un sacré bon boulot.

Mercedes cligne des yeux, surprise. Un instant, on dirait qu'elle va la prendre dans ses bras. Heureusement, elle ne le fait pas.

— Merci, Mónica. C'est... merci.

Mónica retourne à son bureau. Les pièces du puzzle flottent dans sa tête, cherchant leur place. Álvaro et Pedro. Ce qui s'est peut-être passé en 1996. La fuite à Bruxelles payée par quelqu'un de très riche. Le retour en 2004. Et maintenant, Álvaro mort dans le même lycée où tout a commencé.

Elle ne perd plus de temps et déverrouille son portable pour appeler Paco. Il répond à la deuxième sonnerie.

— Paco, il faut qu'on parle à la mère d'Álvaro. Tout de suite.

— Qu'est-ce que tu as découvert ?

— 1996, Paco. Tout s'est passé en 1996.

Il est temps que Lola Robles leur dise la vérité.

17

LOLA ROBLES entre au commissariat d'un pas hésitant. Son fils Sergio la suit de près, une main protectrice sur son dos, comme s'il craignait qu'elle ne s'effondre à tout moment.

— Mon fils n'a pas voulu que je vienne seule, explique Lola tandis que Mónica leur serre la main.

Sergio hoche la tête, la mâchoire crispée. Il est plus corpulent que son défunt frère et a ce regard vitreux de celui qui a dû prendre en charge trop de choses, trop tôt.

— Bien sûr, dit Mónica. Par ici.

On les conduit dans la salle de réunion. Moins hostile que les salles d'interrogatoire du sous-sol, mais tout aussi impersonnelle.

— Un café ? De l'eau ? propose Paco.

Ils acceptent tous les deux de l'eau. De la buée se forme sur les verres posés sur la table en Formica tandis que le silence s'épaissit.

— Tout d'abord, merci d'être venus si rapidement, commence Mónica.

Lola essaie de sourire, ce qui ne doit pas être chose facile ces derniers temps.

— Ce n'est rien. Nous...

— Y a-t-il eu du nouveau ? l'interrompt Sergio en se penchant en avant. Nous n'avons reçu aucune nouvelle et...

— Nous avançons. C'est tout ce que nous pouvons dire pour l'instant, répond Paco de sa voix de vieux flic, rassurante. Mais nous devons éclaircir certains points.

— Tout ce qu'il faudra, dit Lola. Ses mains n'arrêtent pas de bouger : de son sac à main à la table, de la table au verre, du verre à son sac.

Mónica consulte son carnet, bien qu'elle n'ait pas besoin de regarder quoi que ce soit. Les dates sont gravées au fer rouge dans sa tête.

— En 1996, vous avez retiré Álvaro du lycée alors qu'il était en troisième. Pourquoi ?

Le silence dure plusieurs secondes.

— J'ai trouvé un excellent établissement pour lui et j'ai décidé de l'y inscrire, répond finalement Lola. Je ne vois pas ce qu'il y a d'étrange à cela.

— Vous l'avez emmené à Bruxelles. N'y avait-il pas de bons lycées à Madrid ?

— Je ne dis pas que l'enseignement ici est mauvais, mais... je voulais qu'Álvaro perfectionne d'autres langues. Qu'il découvre d'autres pays. Le réseau de contacts qu'il pouvait se créer...

Les mains de Lola se frottent compulsivement. Elle ne les regarde pas dans les yeux. Mónica pense aux mots de Patricia : *les adultes arrêtaient de parler quand on s'approchait, comme s'ils nous protégeaient d'une information.*

— Mais vous l'avez fait en plein milieu de l'année scolaire. Pourquoi tant de hâte ?

Sergio fronce les sourcils, regardant sa mère comme s'il la voyait pour la première fois. C'est comme s'il ne s'était pas posé ces questions jusqu'à présent.

— Je ne comprends pas où vous voulez en venir avec ces questions. Quel est le rapport avec l'endroit où mon fils a étudié il y a vingt-quatre ans ? La voix de Lola monte d'une octave. Mon fils est mort et vous m'interrogez comme si j'étais coupable. La veille de ses funérailles, pour l'amour de Dieu !

— Madame Robles... Paco tente de la calmer. Nous ne voulons pas vous causer plus de désagréments que vous n'en avez

déjà. Nous savons que vous traversez des moments très difficiles, mais il est de notre devoir de vous poser ces questions.

Lola regarde son fils. Mónica. Paco. De nouveau Sergio. Elle s'éclaircit la gorge.

— On a abusé d'Álvaro quand il avait quinze ans.

Le stylo de Mónica glisse de ses doigts et roule sur la table. Bien qu'elle s'en soit doutée, l'entendre à voix haute est comme une douche glacée. La photo lui revient en un flash : Pedro, dix-sept ans, sourire de requin, le bras lourd sur les épaules affaissées d'Álvaro, possessif, prédateur.

— C'est pour ça que je l'ai retiré de l'école et que je l'ai emmené à l'étranger. La voix de Lola se brise. Ils l'ont violé. Ce n'était qu'un enfant et...

Elle presse son poing contre ses lèvres pour se donner du courage. Elle respire. Elle continue.

— Les premiers signes... Mon Dieu, maintenant que j'y pense, ils étaient tous là. Elle se touche la tempe avec des doigts tremblants. Álvaro a commencé à se doucher deux, trois fois par jour. Il disait qu'il faisait chaud, qu'il transpirait beaucoup. En hiver. Nous dépensions une fortune en gel douche et en shampoing. L'eau toujours bouillante. Il sortait de la salle de bain avec la peau rouge comme un homard.

Sergio la regarde avec des yeux écarquillés. Mónica récupère son stylo et fait un effort pour se concentrer sur le carnet qu'elle a devant elle, même si elle sait qu'elle n'oubliera pas ces détails.

— Il a arrêté de manger. Au début, j'ai pensé que c'était un truc d'adolescent, vous savez, l'image corporelle et ces choses-là. Mais non. C'était... elle fait une pause, cherchant ses mots, c'était comme si la nourriture le dégoûtait. Il mâchait, mâchait, mais n'avalait pas. Il crachait dans des serviettes quand il croyait que je ne regardais pas. Il a perdu huit kilos en deux mois.

— Et tu ne lui as rien demandé ? La voix de Sergio a un ton dangereusement tranchant.

— Bien sûr que je lui ai demandé. Lola le regarde avec des yeux humides. Mais lui... il changeait de sujet. Il souriait. Ce sourire horrible, vide. Comme si quelqu'un avait éteint la lumière

derrière ses yeux. « Je vais bien, maman. Juste fatigué », disait-il. Toujours fatigué.

Mónica réfléchit à tous les cas dont elle a été témoin. Les schémas sont toujours les mêmes, mais chaque histoire est unique dans son horreur.

— Une nuit, je l'ai entendu pleurer, continue Lola. Il était trois heures du matin. Ce n'étaient pas des pleurs normaux, c'était... elle frissonne, comme ceux d'un animal blessé. Des gémissements étouffés dans l'oreiller. Quand je suis entrée, il a fait semblant de dormir, mais les draps étaient trempés de sueur. Et cette odeur... c'était la peur. La peur a une odeur, vous savez ?

— Quand est-ce que ça a commencé exactement ? demande Paco avec douceur.

— En septembre 96. Álvaro avait commencé sa troisième avec enthousiasme. Il aimait la littérature et voulait faire des études de lettres. Mais en octobre... Lola s'interrompt et regarde ses mains. En octobre, il a commencé à arriver en retard. Il disait qu'il restait à la bibliothèque, mais un jour, j'ai appelé. Il n'y avait pas mis les pieds depuis des semaines. Quand je l'ai confronté, il est devenu... pas violent, mais désespéré. « Ne pose pas de questions, maman. S'il te plaît, ne pose pas de questions. »

L'image mentale de Pedro Figueroa devient plus nette dans l'esprit de Mónica. Dix-huit ans, redoublant, plus grand et plus fort que les autres.

— Les professeurs ont commencé à appeler. Álvaro s'endormait en classe et ne rendait pas ses devoirs. Un jour, son professeur principal m'a convoquée. Il m'a dit qu'Álvaro avait eu un... incident. On l'avait trouvé enfermé dans les toilettes, en sanglots. Il n'a pas voulu sortir pendant deux heures. Ils ont dû appeler le concierge pour forcer la porte.

— Et c'est à ce moment-là que... ? Mónica laisse la question en suspens.

— Non. Pas encore. Lola secoue la tête. J'ai été si stupide. J'ai pensé... j'ai pensé que c'était du harcèlement scolaire. Du *bullying*, comme on dit maintenant. Je l'ai changé de classe. J'ai parlé au directeur. Mais ça a empiré. Il a presque complètement arrêté de parler. Il hochait juste la tête pour dire oui ou non. Et

les yeux... elle se touche la poitrine, les yeux de mon petit garçon étaient morts.

Sergio se lève brusquement et marche jusqu'à la fenêtre. Il ne peut plus regarder sa mère.

— C'est en décembre que je l'ai su. Il est rentré à la maison avec ses vêtements déchirés. Il a dit qu'il était tombé. Mais il avait... Lola déglutit, il avait des marques. Des bleus en forme de doigts sur les bras. Et quand je lui ai demandé d'enlever son t-shirt pour voir s'il était blessé, il s'est effondré. Il est tombé sur le sol de la cuisine, s'est mis en boule et a commencé à crier : « Ne me touche pas, ne me touche pas, ne me touche pas. » Encore et encore.

L'air dans la pièce est devenu dense. Paco se racle la gorge. Mónica continue d'écrire, même si sa main tremble légèrement.

— Il a mis trois heures à se calmer. Et alors il m'a tout raconté. Pas dans les détails, juste... « Il me fait des choses, maman. Je n'arrive pas à l'arrêter. Il est plus grand. Il dit que si je le dis à quelqu'un, il dira que c'est moi qui ai commencé. Que je suis un pédé. Que tout le monde se moquera de moi. »

— Fils de pute, murmure Sergio depuis la fenêtre.

— Le soir même, j'ai retiré Álvaro du lycée. Il n'y est jamais retourné.

Mónica et Paco échangent un regard. La climatisation vrombit.

Lola doit s'arrêter pour s'éclaircir de nouveau la gorge.

— Si mon mari avait été en vie, peut-être qu'il... Mais il n'y a pas d'excuse. J'aurais dû le voir plus tôt. Mais qui pouvait imaginer... ? Même dans mes pires cauchemars, je n'aurais pu imaginer une chose pareille...

Lola baisse la tête et triture nerveusement l'anse de son sac à main. Sergio est revenu à la table. Il est livide et a les yeux grands ouverts, comme anesthésié. Mónica calcule : en 1996, il devait avoir environ onze ans. Il ne savait rien.

— J'ai résolu le problème comme j'ai pu, en silence, continue Lola. Trois jours plus tard, nous étions à Bruxelles. Je pensais... Lola sèche ses larmes, je pensais qu'avec la distance, il finirait par oublier. Je voulais qu'il soit loin. Le plus loin possible.

Quelque chose dans son ton pousse Mónica à la regarder plus attentivement. Pour une raison quelconque, elle ne ressent pas pour elle la pitié qu'elle devrait. Ce n'est pas seulement de la douleur maternelle. Il y a autre chose. C'est la honte de celle qui a choisi le silence plutôt que la justice, la réputation plutôt que la vérité.

Sergio Montiel sort enfin de son état hypnotique.

— Pourquoi ne me l'as-tu jamais dit ? Sa voix tremble de rage contenue. Je savais que vous me cachiez des choses, mais... ça ?

Lola pose une main sur le bras de son fils, mais il la repousse.

— Tu n'étais qu'un enfant, Sergio. Et après... Lola se recroqueville. Je suppose que je voulais juste oublier ce qui s'était passé.

— Qui était le violeur d'Álvaro ? demande Mónica. Le nom de Pedro Figueroa lui brûle la gorge. Quelqu'un de l'école ?

Lola hoche la tête.

— C'était... ? Mónica hésite une seconde. C'était Pedro Figueroa ?

— C'est qui, ce putain de Pedro Figueroa ? Sergio crache presque les mots.

— Un camarade d'Álvaro. La voix de Lola n'est qu'un murmure. Redoublant depuis deux ans. Le fils de Gonzalo Figueroa, l'homme d'affaires.

— Et où est-il ? En prison ?

— Il a disparu il y a vingt-quatre ans. Personne ne l'a revu depuis.

— Pourquoi n'avez-vous pas porté plainte ? J'ai vérifié nos archives et aucune plainte n'a jamais été déposée contre lui. Mónica ne voulait pas paraître accusatrice, mais c'est pourtant l'impression qu'elle a donnée.

Lola ferme les yeux. Une larme s'échappe.

— Non, je n'ai jamais déposé de plainte. Quand Álvaro m'a raconté ce qui s'était passé, je suis allée voir Gonzalo Figueroa. Je suis entrée dans son bureau, folle de rage, et je lui ai expliqué ce que son fils avait fait. J'avais l'intention de le dénoncer à la police, et c'est ce que j'ai fait savoir à Gonzalo, mais...

— Mais quoi, maman ? Sergio est pâle comme un linge.

— Il m'a fait une offre. Lola est assise droite comme un piquet sur sa chaise. Il m'a proposé que nous réglions ça sans impliquer la police. Il a dit qu'il n'y avait aucune raison d'humilier Álvaro encore plus, ce qui arriverait si tout le quartier commençait à jacasser sur ce qui s'était passé. Je n'ai pu qu'admettre qu'il avait raison et nous avons décidé qu'il serait plus bénéfique pour mon fils que nous réglions cela dans le cadre familial. Gonzalo m'a promis que Pedro ne nous causerait plus de problèmes : il s'occuperait de lui de la manière la plus appropriée. J'ai appris plus tard qu'il l'avait envoyé étudier aux États-Unis.

Au milieu du silence qui s'est installé, Mónica perçoit l'avalanche de sentiments qui se reflète sur le visage de Sergio. Vu les circonstances, c'est compréhensible. Il ne savait rien de ce qui s'était passé dans sa famille, peut-être ne l'avait-il même pas soupçonné.

Un léger grognement intérieur de Paco indique que lui aussi l'a remarqué et que cela le met mal à l'aise.

— C'est Figueroa qui a financé l'école Saint-Michelle, à Bruxelles, pour Álvaro, en déduit-elle.

Mónica cligne des yeux. Cinq mille euros par trimestre. Les meubles chers chez Lola. Tout s'emboîte avec une simplicité brutale. Après le viol, Gonzalo Figueroa a acheté le silence de Lola Robles.

— Je suppose que je n'étais pas assez noble pour refuser sa générosité, admet Lola avec une amère honnêteté. Puis elle regarde son fils, cherchant quelque chose. De la compréhension. Le pardon.

Sergio détourne le regard.

— Combien de temps ont duré les abus ? demande Paco.

— Je ne sais pas exactement. Álvaro n'a jamais voulu en parler. Des mois. Peut-être un an.

Lola lève la main pour attraper son verre d'eau, mais elle tremble tellement qu'elle doit la reposer sur la table. Une goutte de sueur glisse de sa tempe, laissant une trace brillante qui se

perd dans le col de son chemisier. Elle porte les doigts à son décolleté, comme si l'air de la pièce était devenu trop épais.

— Tu savais quelque chose ? demande Mónica à Sergio.

— Non ! Le mot sort comme un coup de fouet. Je n'en savais rien du tout.

Mais les yeux de Mónica se tournent vers Lola, qui a commencé à respirer étrangement. Des respirations courtes, superficielles, comme un poisson hors de l'eau. La couleur quitte son visage en temps réel, passant du rose pâle au gris cendre, comme si quelqu'un réglait le contraste d'un vieux téléviseur.

— Madame Robles...

Les yeux de Lola se révulsent, ne montrant que le blanc jaunâtre traversé de veinules rouges. Son corps se tend un instant — tous les muscles contractés dans un spasme silencieux — puis se relâche complètement, comme une marionnette dont on aurait coupé les fils.

Elle tombe en avant. Son front heurte le bord de la table avec un bruit sec et sourd, comme un melon heurtant l'asphalte. Le verre d'eau se renverse, s'étalant comme du sang transparent.

— Maman !

Sergio la rattrape avant qu'elle ne tombe de sa chaise. Sa tête pend sur le côté dans un angle contre nature, la bouche ouverte. Une bosse violette se forme déjà là où elle a heurté la table, gonflant comme un fruit pourri.

Mónica contourne la table et presse deux doigts contre le cou de Lola. Le pouls est là, faible et erratique. Paco est déjà à la porte, appelant les secouristes.

— Respirez, dit Mónica à Lola, même si elle ne pense pas qu'elle puisse l'entendre. Respirez, c'est tout.

Mais en soutenant cette femme brisée, Mónica pense à Pedro Figueroa, disparu ; à Álvaro, mort dans le lycée même où tout a commencé ; et à Sergio, qui regarde sa mère évanouie avec un voile de rage sur le visage. Comme s'il venait de comprendre quelque chose de terrible.

Pas sur son frère.

Sur lui-même.

18

MAIS RIEN DE tout cela n'est arrivé.

Tout ça — le sang dans les toilettes des professeurs, les lasagnes qui ont refroidi, les nuits blanches, l'incursion nocturne de Beatriz Sierra, Patricia se pourléchant les babines devant les garçons de la salle de sport comme une chatte en chaleur, le canapé répugnant de Román Salvador, l'horrible histoire d'abus que Lola Robles a confessée en larmes à propos de son fils Álvaro —, tout ça n'a existé que dans l'esprit de Mónica Lago pendant les quelques secondes qu'il lui faut pour pousser la porte du cabinet médical.

Bon, l'une de ces choses s'est bien produite : Yago organisait un barbecue pour le pot de départ de Paco, et dans la tête de Mónica, un circuit mémoriel se connecte, lui permettant d'entendre Mercedes dire, le regard fixé sur ses notes : « Il y a ici une demande de changement d'activité extrascolaire qui n'a jamais été traitée... ».

Maintenant, Mónica est toujours enceinte et Jorge l'accompagne, la main sur son épaule, la soutenant tandis qu'ils traversent le seuil. Elle pose sa main gauche protectrice sur son ventre rebondi, cette montagne sacrée qui abrite son avenir.

« S'il te plaît, mon Dieu, si tant est que tu existes et que tu ne sois pas juste une autre histoire pour endormir les adultes

effrayés, fais que le bébé soit en parfaite santé. Qu'il ait dix petits doigts aux mains et dix aux pieds. Que son cœur batte fort. Qu'il ne lui arrive rien. »

La docteure Mendoza les accueille avec un sourire professionnel. La pièce sent le désinfectant et la nervosité mal dissimulée, celle qui émane de tous les cabinets d'obstétrique où se décident les avenir.

— Comment nous sentons-nous aujourd'hui, Mónica ?

— Comme une baleine échouée, répond-elle, et Jorge rit. C'est leur blague privée depuis le sixième mois.

Le papier jetable crépite sous son dos comme des feuilles sèches quand elle s'allonge. La docteure remonte son tee-shirt de grossesse — horrible, pense Mónica, tous les tee-shirts de grossesse sont horribles, conçus par quelqu'un qui déteste les femmes enceintes — et applique le gel sur son ventre.

— C'est froid, dit Mónica.

— Oui..., répond la docteure, mais il y a quelque chose dans sa voix, une note discordante que Mónica ne parvient pas à identifier.

La sonde de l'échographe glisse sur sa peau. Sur le moniteur, des ombres grises dansent comme des fantômes sous-marins. La docteure fronce les sourcils, déplace l'appareil vers la gauche, puis vers la droite, appuie un peu plus fort. Le gel fait un son obscène, comme si quelque chose s'étouffait.

— Il y a un problème ? Jorge se penche en avant. Sa main cherche celle de Mónica.

La docteure ne répond pas immédiatement. Ses yeux sont rivés sur l'écran, lisant des signaux dans ce langage d'ombres que seuls les médecins comprennent. Mónica sent le temps s'épaissir. Chaque seconde dure une heure. Chaque battement de son propre cœur est un tambour de guerre.

Et puis... Oh !

Le cœur du bébé apparaît sur l'écran, un petit poing lumineux qui bat, bat, bat avec la fureur de la vie.

— Le voilà ! dit la docteure, le célébrant comme si elle avait trouvé des pépites d'or sur les rives du Mississippi. Son sourire est

authentique, maintenant. — En parfaite santé. Regardez-moi encore ce cœur. Fort comme celui d'un athlète.

Mónica pleure. Elle ne peut pas s'en empêcher. Jorge pleure aussi, et ils s'enlacent sur la table d'examen pendant que le bébé resplendit sur l'écran.

— Mónica, tu saignes du nez ! dit Jorge en sortant un mouchoir.

Elle voit la tache rouge sur le drap de papier, et sa main poisseuse quand elle la porte à son visage. Le sang est brillant, presque festif.

— Ben, ce n'est pas le plus grave qui me soit arrivé, dit-elle entre rires et larmes. Au cas où tu n'aurais pas remarqué, je vais expulser un magnifique bébé par ici.

Et Jorge la serre si fort qu'il la briserait presque, et il pleure sur son épaule comme il n'a jamais pleuré, même pas quand son père est mort.

Pendant un instant, fugace comme un battement de cils, Mónica pense : « Si j'avais perdu ce bébé, je serais devenue folle ». Mais la pensée s'évanouit comme de la fumée parce que le bébé est là, il va bien, tout va bien. Tout cela n'a été que de fugaces imaginations qui ont traversé son esprit tandis que Mónica se rendait à son contrôle de routine, par un après-midi ensoleillé de juin.

Tomás naîtra un après-midi d'octobre, les yeux grands ouverts, comme s'il était pressé de tout voir. Il ira à l'école primaire du quartier, où il excellera en mathématiques. À neuf ans, Mónica l'inscrira à la natation parce que le pédiatre dit que c'est bon pour le dos, et il s'avérera que l'enfant montrera des aptitudes extraordinaires et surprenantes.

— C'est comme si l'eau le reconnaissait, dira l'entraîneur. Certains enfants se battent contre l'eau. Tomás, lui, danse avec elle.

À douze ans, il passera l'été entier au camp *Dauphins de Tenerife*, et Mónica pleurera à l'aéroport comme si on lui arrachait un organe. Jorge se moquera d'elle. À quatorze ans, il remportera le championnat national junior, et le speaker annoncera son nom dans le micro : « Tomás Gómez Lago, nouveau record natio-

nal », et Mónica crierait si fort qu'elle effraierait la dame assise à côté d'elle.

Ce sera un garçon grand et élancé, mais il restera le même Tomás qui, petit, lui apportait des scarabées morts comme offrandes d'amour, qui pleurerait devant les films avec des chiens, qui appelait Mónica chaque soir depuis Tenerife pour lui raconter que les étoiles, là-bas, étaient différentes.

— Plus brillantes, maman. Comme si quelqu'un les avait polies.

À dix-huit ans, dans la cuisine de la maison pendant que Mónica prépare du pain perdu — le seul plat qu'elle réussit, sa seule victoire culinaire —, Tomás lâchera la bombe :

— J'ai été accepté à l'Université de Westminster. À Londres.

L'assiette que Mónica est en train de sécher lui échappera des mains.

— C'est pour elle, n'est-ce pas ? dira Mónica. Pour cette Anglaise tatouée.

Ophelia. Elle s'appelle Ophelia, comme la fiancée morte d'Hamlet, et elle a les cheveux rouge feu et un tatouage de méduse qui lui remonte le long du bras droit. Tomás l'a connue sur Instagram et depuis, il ne parle que d'elle.

— Si cette garce de hippie n'essaie pas de lui mettre le grappin dessus, j'en mettrais ma main à couper, Jorge, marmonnera Mónica ce soir-là, tandis que Jorge fera semblant de lire dans le lit.

Quand il aura quarante ans, selon Mónica, son précieux fils sera un barman bedonnant, fumeur de cigares et supporter de Chelsea qui, entre les couches et les petits pots, préparera le concours pour l'infarctus.

Mais Mónica se trompe. Ophelia se révélera être charmante, une vétérinaire spécialisée en faune marine, et c'est elle qui quittera Tomás pour un biologiste marin australien. Tomás reviendra à Madrid le cœur brisé et avec deux secondes de moins sur son temps au cent mètres papillon.

Il fera partie de l'équipe olympique espagnole. Un après-midi d'août, vingt-deux ans après cette échographie, Mónica et Jorge s'assieront sur leur canapé — le même canapé où ils ont conçu

Tomás, même s'ils ne le lui diront jamais — pour regarder la finale du deux cents mètres quatre nages.

Tomás sortira de l'eau comme une créature mythique, dégoulinant de gloire et de chlore. Troisième. Bronze. Médaille pour l'Espagne.

Quand l'hymne national retentira et que les caméras captureront son visage, les yeux embués de larmes en regardant le drapeau, le ruban autour du cou et le bronze sur la peau douce de sa poitrine, Mónica pleurera.

— C'est un rêve qui devient réalité, dira-t-elle en se tournant vers Jorge.

Mais Jorge la regardera avec horreur. Une horreur si profonde qu'elle semblera venue d'une autre dimension. Les notes de l'hymne se déformeront, deviendront dissonantes, comme une bande magnétique jouée à l'envers.

En reportant son regard sur la télévision, ce ne sera pas Tomás qui sera là, mais un autre garçon, un garçon brun dont elle a rêvé un instant en 2020.

Le garçon, nommé Álvaro, âgé de quinze ans, a la peau couverte de bleus violacés et d'égratignures. Sur son visage brillent des gouttes qui ne sont pas d'eau chlorée. Ce sont des larmes. Des larmes et quelque chose de plus visqueux que Mónica ne veut pas identifier.

« C'est un rêve... »

L'image du téléviseur se brise comme un miroir. Chaque fragment montre une horreur différente : du sang sur le carrelage d'une salle de bains, un casier ouvert, une photo de classe, le visage de Pedro Figueroa souriant comme un prédateur.

« Mais, et mon bébé ? »

« Mónica, tu saines ! »

Mónica se réveille enlaçant Stitch.

La peluche bleue, c'est Jorge qui la lui a offerte quand ils sortaient ensemble depuis six mois, après avoir vu Lilo & Stitch au cinéma en plein air du Parque de la Bombilla. « Ohana signifie famille », avait dit Jorge en imitant la voix du personnage.

« Et ta famille, c'est moi, même si je ne suis qu'un petit ami maladroit qui ne sait pas cuisiner. » Depuis, Stitch vit dans la Mini, gardien poilu de ses trajets solitaires.

Il est sept heures du matin. Le soleil se faufile entre les bâtiments du parking de l'hôpital comme un voleur maladroit. Les battements de son cœur résonnent dans son crâne, et quand elle bouge la tête, il lui semble que les muscles de son cou ont été remplacés par des lames de scie.

Elle a pleuré dans son sommeil ; la peluche est humide. Parce que pendant qu'elle rêvait, pendant qu'elle construisait cette vie impossible avec Tomás le nageur, une partie d'elle connaissait la vérité, et elle pleurait.

« Ai-je dormi dans la voiture ? Putain. »

Elle démarre. Le moteur proteste, froid et réticent. Peu à peu, tandis qu'elle manœuvre pour sortir du parking, les souvenirs de la nuit précédente tombent comme des dominos : l'ambulance a transporté Lola Robles à l'hôpital Ramón y Cajal, où elle a été prise en charge immédiatement. Elle avait déjà repris conscience en arrivant aux urgences. Ils voulaient la garder en observation, mais elle a demandé à sortir contre avis médical pour assister aux funérailles de son fils. Malgré tout, Mónica et Paco ont voulu s'assurer qu'elle se remettrait et ont attendu avec Sergio Montiel dans la salle d'attente. Pendant les plus de trois heures qu'ils ont patienté, l'homme n'a pas dit un seul mot, avec ce regard de celui qui vient de découvrir que toute sa vie n'a été qu'un pieux mensonge.

Son cœur s'emballe en sortant du parking. Le brouillard mental, probablement causé par une nuit passée sur le siège de sa voiture dans le parking d'un hôpital, l'empêche de penser clairement. Pourquoi n'est-elle pas rentrée chez elle ?

Elle s'est endormie avant de démarrer. La fatigue l'a emporté sur l'envie de rentrer à la maison.

« Continue de te mentir, ma belle », pense-t-elle en prenant la M-30. « Tu es très douée pour ça. »

Peut-être — et ça, elle ne l'admettra même pas sous la torture — ne voulait-elle pas rentrer à la maison. Elle ne voulait pas affronter Jorge et ce qui se passe entre eux, quoi que ce soit.

La tristesse la frappe tandis qu'elle conduit, une tristesse qui s'étend dans tout son corps. Il n'y aura pas d'équipe olympique, ni de petite amie londonienne avec des tatouages de méduse, ni de colonie de vacances, ni rien. Il n'y aura pas de Tomás.

Seulement l'inquiétude sur le visage de la docteure Mendoza ; le sang ; l'opération ; les pleurs ; la laparoscopie ultérieure ; les résultats positifs et le devis ; le nouvel espoir ; le sang dans les toilettes des professeurs ; les lasagnes froides ; Etta James ; le canapé putride ; Álvaro se faisant violer...

Maintenant, conduisant comme une automate dans les rues de Madrid, Mónica sent la peine la frapper de plein fouet. Elle la percute, s'empare d'elle et la dépouille des défenses qui lui restent.

En entrant dans la maison, elle trouve Jorge dans la cuisine, assis dos à elle, en train de manger des toasts.

— Bonjour, dit Mónica. Sa voix sonne étrange, comme si elle appartenait à quelqu'un d'autre.

Jorge ne répond pas. Il ne se retourne même pas. Ses épaules sont tendues sous sa chemise.

Mónica n'insiste pas et laisse tomber ses clés sur le meuble de l'entrée. Elle ne pense qu'à prendre une douche, à se débarrasser de l'odeur d'hôpital et de sueur.

Quand elle entre dans la chambre, elle le voit. Sur la commode où Jorge laisse toujours ses affaires — clés, portefeuille, cette obsession de l'ordre qui la rend parfois folle —, il y a un dossier. Elle ne devrait pas le déplier, mais elle le fait.

Les documents s'étalent comme les cartes d'une main gagnante.

Le premier est une lettre de recommandation signée par Jorge.

Raquel Calero a fait preuve de capacités exceptionnelles... Son dévouement va au-delà du simple cadre professionnel... Ce fut un réel plaisir de travailler si étroitement avec elle...

Le deuxième, un CV avec photo. Raquel Calero, vingt-sept ans. Diplômée en ingénierie robotique. Master en gestion de projet. La photo montre une femme belle, très belle, de cette beauté naturelle que Mónica n'a jamais eue. Sourire parfait. Des

yeux qui enjôlent et qui disent « je suis une gentille fille » tout en insinuant : « mais je peux être tout ce que tu veux ».

Enfin, un post-it jaune :

JORGE, MILLE MERCI POUR LA RECOMMANDATION. TU ES
UN AMOUR. ON SE VOIT SAMEDI AU DÎNER.

De la cuisine parvient le bruit de Jorge qui mâche. Crunch, crunch, crunch. Comme de petits os qui se brisent.

19

MÓNICA EST PÉTRIFIÉE.

On se voit samedi pour le dîner.

Elle reste là, debout, à regarder les documents. De la cuisine lui parvient le bruit de Jorge qui se sert un café. Une petite cuillère tinte contre la porcelaine.

Mónica ferme les yeux un instant. Elle pense à Tomás, l'enfant qu'elle n'aura jamais. Elle pense à Álvaro Montiel, l'enfant que quelqu'un a perdu. Elle pense aux dossiers ouverts et aux promotions qui se fêtent par un dîner en tête-à-tête.

Elle ouvre les yeux. Elle attrape les papiers.

La journée vient à peine de commencer et Mónica est déjà épuisée.

Mónica, agitant les papiers dans les airs :

— Bon sang, c'est quoi ça, Jorge ?

Jorge ne bouge même pas. Le craquement du toast sous ses dents est la seule chose qui brise le silence.

— Si tu parles des documents, c'est pour le travail.

— Le travail ? — Sa voix sort étranglée. — Un dîner avec la stagiaire, c'est du travail ?

Jorge soupire.

— Chérie, écoute...

Mais Mónica ne veut pas écouter. Elle est hors d'elle.

— Tu écris des lettres de recommandation à toutes les stagiaires ?

— C'est pour son master. Elle me l'a demandé.

— Elle te l'a demandé. — Mónica croise les bras. — Elle t'a aussi demandé de dîner avec elle ? Ou seulement d'écrire que ça a été « un véritable plaisir de travailler en si étroite collaboration avec elle » ?

— C'est une formule standard. On met toujours la même chose.

— Ne me prends pas pour une idiote.

— Mónica...

— Tu couches avec elle ? — La question lui échappe comme un vomissement. Crue, directe, impossible à ravalier.

— Quoi ? Non !

Un son semblable à un bourdonnement s'échappe de la gorge de Mónica.

— menteur.

— Elle a un copain, Mónica. Et c'est une gamine. Ça ne m'intéresse absolument pas de... Je ne sais même pas pourquoi je te donne des explications. Et oui, nous dînons ensemble samedi pour fêter son admission. Un problème ?

— Hier soir, je t'ai appelé trois fois de l'hôpital. — Les mots se bousculent.

— L'hôpital ?

— La mère d'Álvaro a fait un malaise.

Jorge fait une grimace agacée.

— Je suis désolé.

— J'avais besoin de toi. Tu n'as répondu ni à mes appels, ni à mes messages. Où étais-tu ?

— Assez, la coupe-t-il. Ne me parle pas comme si j'étais l'un de tes suspects.

— Dis-moi. Tu couches avec une autre ?

Il secoue la tête.

— Tu n'arrives même pas à me regarder.

Alors, il le fait. Jorge lève les yeux et la regarde dans les yeux pour la première fois depuis qu'elle est entrée dans la cuisine. Il

est, comme toujours, terriblement beau. Mónica sent quelque chose commencer à se déchirer en elle.

— Je ne couche pas avec Raquel, d'accord ?

— Mais tu aimerais bien.

— Non. — Jorge se lève et fait un pas. Mónica recule. — Je ne couche pas avec elle parce que je suis amoureux de ma femme. De la future mère de mes enfants.

— Oh, quel gentleman. Alors tu te retiens pour moi ? Attends, je crois que je vais pleurer.

— Me retenir ? Mais de quoi tu parles, bordel ?

Mónica passe ses mains dans ses cheveux et les rejette en arrière.

— J'ai été une idiote, affirme-t-elle. J'ai fait tellement de conneries que c'est un miracle que tu ne m'aies pas quittée. Peut-être que j'ai fait toutes ces bêtises parce que je savais que je pouvais me le permettre. Toi, tu m'aimerais toujours. Peu importe à quel point mon comportement était stupide, tu m'aimerais toujours. Alors peut-être que je méritais une petite vengeance.

— Ce n'est pas une vengeance, nie Jorge.

— Je sais, putain. — Elle s'entoure de ses bras, comme si la pièce était soudainement devenue très froide. Comme si elle avait besoin d'un câlin. — C'est ça qui me terrifie.

Jorge reste immobile, il attend.

— Toi, tu ne trompes pas les gens, Jorge. Tu ne fais pas le con à droite à gauche. Tu n'as pas de coups d'un soir. Tu n'es pas comme ça, merde. Donc, la question est : à quel point c'est mort entre nous ?

Jorge lève les mains.

— Je ne veux pas te perdre, Mónica.

— Non. Ce que tu ne veux pas perdre, c'est l'illusion de la famille que tu t'étais dessinée dans la tête.

Jorge ouvre la bouche, puis la referme. Puis il dit :

— Tu veux avoir un enfant ?

Mónica cligne des yeux, mais ne répond pas.

— Je te pose une question. Tu veux avoir un enfant, oui ou non ?

— Si c'est ce qu'il faut pour que ça marche entre nous, alors oui, je veux un enfant.

Jorge sourit.

— Eh ben, quel enthousiasme.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise, Jorge ? Dis-moi ce que tu veux que je te dise et je le dirai.

— Ce n'est pas un test, Mónica.

— Alors pourquoi tu remets le sujet de l'enfant sur la table ?

— Parce que je veux fonder une famille avec toi. Avoir des enfants, un chien, une maison plus grande. C'est ce que j'ai toujours voulu.

— Moi aussi, dit-elle du bout des lèvres. Mais je viens de vivre une fausse couche très douloureuse et traumatisante. Et je viens d'avoir une promotion. Pourquoi tout gâcher ? J'ai une très belle opportunité de devenir...

— Devenir quoi, Mónica ? Quelqu'un qui se fera tirer dessus un jour en poursuivant un pauvre junkie ?

— Non ! Une femme qui veille à un monde meilleur. C'est pour ça que je suis devenue flic, tu le sais bien.

Jorge secoue la tête.

— Quoi ? demande Mónica.

— Tu me mènes en bateau.

— Non, ce n'est pas vrai.

— Fonder une famille, ce n'est pas quelque chose que je veux caler à une date qui m'arrange dans mon calendrier.

— Mais... maintenant ? — Mónica met les poings sur les hanches. — Tout de suite ? C'est vraiment ça que tu veux ? Une maison en banlieue comme tes parents ? Le panier de basket dans le jardin ? La partie de padel avec le voisin le jeudi après-midi ? Les réunions parents-profs à l'école ? C'est vraiment ça que tu veux ?

Jorge la regarde et Mónica sent quelque chose au plus profond d'elle commencer à s'effondrer.

— Oui, dit-il. C'est exactement ce que je veux.

Le silence qui suit a un poids. C'est le silence de deux personnes qui s'aiment et se regardent depuis les rives opposées

d'une rivière qu'ils ne savent plus comment traverser. C'est Mónica qui parle la première.

— Je vais m'allonger un peu, dit-elle. Dans deux heures, c'est l'enterrement d'Álvaro.

— Toujours le travail.

— C'est la seule chose qui ne m'ait pas trahie, s'exclame-t-elle avec dédain en lui tournant le dos. Mais pas avant d'avoir vu un éclair de mortification dans ses yeux, comme s'il la voyait pour la première fois.

— Tu te rends compte de ce que tu viens de dire ?

Mónica s'en rend compte. Et ça fait mal. Ça fait mal parce que c'est vrai. Elle s'avance déjà dans le couloir quand, derrière elle, Jorge parle. Il a desserré le col de sa chemise et sa voix est rauque, lasse :

— J'en ai marre, Mónica. Marre de dormir seul. Marre d'être en compétition avec des cadavres pour avoir ton attention.

Elle s'arrête net. Elle se retourne lentement, et quand elle parle, sa voix n'est que pur venin :

— Si tu en as si marre, va-t'en avec ta stagiaire.

C'est un coup bas et elle le sait. Jorge pâlit. Mónica n'attend pas de réponse ; elle s'enferme dans la chambre. La porte qui claque fait trembler les photos sur le mur.

De l'autre côté de la porte, la voix de Jorge arrive, étouffée mais claire :

— Ce n'est pas de Raquel que tu devrais t'inquiéter. C'est de la femme que tu es devenue. Je ne te reconnais même plus.

Le silence qui suit est définitif. Mónica s'appuie contre la porte fermée, les jambes tremblantes. Elle sait que Jorge est toujours là, de l'autre côté, à seulement deux centimètres de bois de distance.

Elle entend ses pas qui s'éloignent. La porte d'entrée qui se ferme.

Et c'est alors que, seule dans sa chambre, Mónica Lago comprend qu'elle vient de gagner la dispute et de perdre son mariage.

20

LES OBSÈQUES d'Álvaro Montiel ont lieu à une heure de l'après-midi.

L'église est noire de monde. Mónica et Paco se sont placés dans les derniers rangs, assez près pour voir sans pour autant attirer l'attention. Observer. C'est ce qu'ils font de mieux.

Lola Robles occupe le premier banc. L'hématome sur son front est passé du violet au jaune verdâtre, comme un coucher de soleil maladif. Même tout le correcteur du monde ne pourrait le dissimuler. Elle a cette pâleur cireuse de quelqu'un qui a passé la nuit à l'hôpital et, toutes les quelques minutes, elle cligne lentement des yeux, comme si elle avait du mal à faire le point. Elle s'agrippe au bras de Sergio à deux mains — non seulement à cause de la douleur de perdre un fils, mais aussi parce que ses jambes ne sont pas encore tout à fait fiables. Peut-être que Sergio est la seule chose qui la rattache encore à ce monde. C'est sans doute le cas.

Sergio est raide. La mâchoire serrée, les yeux fixés au sol. Il n'est que retenue. Sa mère a besoin qu'il soit fort, et il jouera ce rôle même s'il s'effondre de l'intérieur. C'est ainsi que fonctionne le deuil : chacun choisit son masque et prie pour qu'il ne tombe pas.

Mónica reconnaît les visages dispersés sur les bancs. Patricia

au troisième rang. Le directeur du lycée accompagné de ce qui semble être sa femme. Miriam, la prof d'anglais, qui murmure quelque chose à un groupe d'élèves qui ne semblent pas comprendre le sens du mot respect. La mort à quinze ans est un concept abstrait. À quarante, plus tellement.

Beatriz Sierra est presque cachée à une extrémité de l'église. Seule. Elle a les yeux rouges et le mascara qui a coulé, qu'elle essaie de dissimuler avec ses mains. De tous les professeurs, c'est elle la plus anéantie, mais elle garde ses distances. Comme si elle n'avait pas droit à cette douleur.

Borja Pelayo n'est pas là.

« Il reste persuadé que Beatriz couchait avec Álvaro », songe Mónica. L'ironie lui donne la nausée. Ou peut-être que c'est l'odeur d'encens.

Voir Beatriz si anéantie et seule lui fait penser à son mari — peut-elle encore l'appeler ainsi ? —. Après ce matin...

Ce n'est pas de Raquel dont tu devrais t'inquiéter. C'est de la femme que tu es devenue.

Les mots de Jorge résonnent dans sa tête. Elle se sent épuisée. Vide. Comme si quelqu'un avait ouvert un robinet en elle et que toute son énergie s'échappait goutte à goutte. Elle touche son alliance sans s'en rendre compte. Quatorze grammes d'or blanc qui pèsent une tonne. Elle est toujours là, à son doigt. Du moins, pour l'instant.

Le prêtre parle de vies fauchées et de desseins divins. Mónica pense à son bébé mort-né.

Ce matin, Jorge la regardait comme on regarde une inconnue. Mais l'amour était toujours là, enfoui sous des couches de déception. C'est presque pire. L'amour sans espoir est une forme de torture exquise.

L'aime-t-elle ?

Avant, elle n'aurait pas hésité. Bien sûr que oui. Avant, quand elle imaginait Jorge apprendre à leur fils à faire du vélo. Quand l'avenir avait des airs de famille.

Peut-être que Jorge a raison. Peut-être est-elle devenue méconnaissable. Une femme qui préfère les cadavres aux

berceaux. Qui trouve plus de réconfort à élucider des morts qu'à créer la vie.

Maintenant, la ferveur de la dispute passée, elle doute. L'idée de rentrer à la maison, de s'excuser, de prétendre qu'elle veut la même chose que lui... Elle s'imagine de nouveau enceinte. La terreur lui serre la gorge. Ce n'est pas le bébé qui la terrifie. C'est la possibilité de le perdre à nouveau. De se briser encore une fois. Il ne resterait pas assez de morceaux pour la reconstruire.

Est-elle égoïste de faire passer son travail et sa peur avant son mari ? La culpabilité revient, comme une douche glacée. Elle commence à se demander si elle ne devrait pas changer d'attitude, demander pardon à Jorge, se battre pour sauver son mariage et se concentrer sur la construction d'une famille heureuse.

Non. Elle ne peut pas penser à ça maintenant.

Paco lui donne un léger coup de coude.

Mónica cligne des yeux. Fin de la psychanalyse de comptoir pour aujourd'hui.

— Regarde derrière toi.

Discrètement, Mónica jette un coup d'œil par-dessus son épaule.

La femme qui vient d'entrer détonne comme une tache d'encre sur du papier blanc. Mónica l'admire sans pour autant se décrocher la mâchoire : grande, élégante, avec un tailleur gris foncé qui respire l'argent sans avoir besoin de logos. Des talons qui semblent coûter plus que le salaire mensuel de Mónica. Des lunettes de soleil — à l'intérieur de l'église ? —. Des cheveux bruns tombant comme de la soie liquide sur ses épaules.

Comme si elle avait lu dans ses pensées, la femme passe une main dans ses ondulations de jais et retire ses lunettes, dévoilant une paire d'yeux verts félins qui dégagent un exotisme certain. Elle n'essaie pas d'attirer l'attention. Elle n'en a pas besoin. Sa seule présence réorganise l'espace autour d'elle.

Elle reste debout près de la porte. Elle observe.

Mónica et Paco échangent un regard. Ni l'un ni l'autre ne l'avait jamais vue.

La messe se termine par le *requiescat in pace* de rigueur. L'orgue

joue les dernières notes. Mónica se lève, les jambes engourdis. Ils sortent. Le soleil de juin est d'une brillance obscène et inopportune. Comme si l'univers ne savait pas qu'un garçon était mort.

Lola et Sergio reçoivent les condoléances près de la porte. Une file de visages affligés murmurent les phrases habituelles. *Je suis vraiment désolé. C'était un bon garçon. Si tu as besoin de quoi que ce soit.*

Mensonges pieux. Personne n'appellera. Personne n'aidera. Dans deux semaines, Álvaro ne sera plus qu'une anecdote embarrassante.

Beatriz traverse la place comme un fantôme, évitant les groupes de gens. Ses yeux croisent ceux de Mónica un instant. Il y a quelque chose là — de la culpabilité, de la peur, une supplique —, mais ça disparaît avant que Mónica ne puisse le déchiffrer. Beatriz s'éloigne rapidement, en fuyant presque.

— Quel cirque, soupire Patricia, soudain à côté d'elle. Elle porte une élégante blouse noire sur un jean qui lui va à merveille. Son amie est comme ça : prête à faire ses adieux à un collègue et à trouver un fiancé en même temps. Elle baisse la voix. Tu as vu Miriam ? Elle est plus maquillée qu'une drag queen. Comme si l'enterrement était la cérémonie des Goya.

Paco, qui tend l'oreille discrètement, laisse échapper son sourire le plus espiègle : silencieux et goguenard.

— Patricia, pour l'amour de Dieu.

— Quoi ? C'est vrai. Et regarde le directeur, on dirait qu'on lui a enfoncé un manche à balai dans le... Elle s'interrompt en voyant le regard de Mónica. D'accord, d'accord. Je me tais.

Mónica rit pour la première fois de la matinée. Ça lui avait manqué. Elle ne se souvenait plus de la capacité de son amie à lui arracher un sourire dans les pires moments.

— Je suppose que tous les enterrements sont un peu un cirque, commente-t-elle, pour tuer le temps. Surtout ceux des jeunes.

Patricia ne dit rien.

— J'ai été voir Román Salvador.

Patricia tourne le visage vers elle.

— Et alors ? Il est toujours en vie ou ils l'ont empaillé ?

— Vivant, si on peut dire. Agoraphobe et conspirationniste jusqu'à la moelle. Son appartement est... Mónica cherche le mot, une porcherie aux prétentions intellectuelles.

Patricia lâche un éclat de rire qu'elle tente de dissimuler par une toux.

— C'est-à-dire, exactement comme au lycée, mais avec plus de crasse.

— Et plus de livres. Des montagnes de livres.

— Il a toujours été bizarre. Au lycée, il était déjà flippant. Tu te souviens de la fois où il est resté à la bibliothèque parce qu'il disait que les autres élèves « contaminaient son aura intellectuelle » ?

— Ça n'est jamais arrivé.

— D'accord, non. Mais ça aurait pu. Patricia sourit. Par contre, la fois où il a apporté un corbeau mort en classe pour « démontrer la fragilité de l'existence », ça, c'était bien réel.

— C'était un pigeon.

— Peu importe. C'était tout aussi dégoûtant. Patricia fait une grimace. Il t'a donné un indice utile au moins ?

— Il m'a donné envie de me doucher à l'eau de Javel.

— Ça compte aussi comme un indice. L'indice qu'il faut que tu aies une augmentation pour ne pas avoir à interroger des...

— Patricia. Mónica désigne la femme du menton. Tu sais qui c'est ?

La femme mystérieuse est toujours là, près du mur de pierre de l'église. Immobile. Elle fume comme une star de cinéma des années quarante. Elle a de nouveau mis ses lunettes de soleil.

Patricia plisse les yeux.

— Aucune idée. Mais elle a l'air de gagner plus en un mois que nous en un an. Elle esquisse un demi-sourire. Et de tuer ses maris avec du poison.

— Patricia...

— Mais regarde-la ! Même sa façon de fumer respire la supériorité morale. Je ne l'avais jamais vue, je te jure. Tu crois que c'est l'assassin ? Parce qu'elle en a tout l'air.

— Excuse-moi une minute.

Mónica s'approche de Lola et Sergio. Paco la suit.

— Nos plus sincères condoléances, dit Paco avec son sourire numéro deux, celui qu'il réserve aux morts et aux supporters de l'Atlético.

— Merci d'être venus. Lola serre la main de Mónica. Ses doigts tremblent légèrement. Ça compte beaucoup.

Sergio ne dit rien, mais il n'échappe pas à Mónica que ses yeux se détournent constamment vers la femme au tailleur gris.

— Vous la connaissez ? Mónica ne passe pas par quatre chemins.

Lola suit son regard. Son expression se durcit.

— C'est Luz. L'ex-femme d'Álvaro.

Mónica et Paco échangent un regard rapide.

— Nous ne nous attendions pas à ce qu'elle vienne, continue Lola. Je ne sais même pas comment elle a pu l'apprendre. Ça fait des années que nous n'avions plus de nouvelles d'elle.

— Combien de temps ont-ils été mariés ? demande Paco, l'air de rien.

— Six ans. Peut-être sept. Lola fait un geste méprisant. Álvaro ne parlait jamais d'elle.

La femme — Luz — continue de fumer. Elle exhale la fumée comme au ralenti.

Mónica prend une décision.

— Veuillez nous excuser.

Mónica n'attend pas de réponse. Elle s'approche de Luz, avec Paco sur ses talons.

La femme les voit arriver sans se troubler. Quand ils sont à un mètre de distance, elle écrase sa cigarette contre le mur de pierre. Le geste est délibérément lent, comme si elle marquait son territoire.

— Luz... ?

— Luz Carrasco. Sa voix est grave, maîtrisée. Elle leur tend une main osseuse et froide qui semble sculptée dans le marbre.

Directe. Mónica apprécie ça.

— Inspecteurs Lago et Cereceda. Sourire numéro trois de Paco : le professionnel avec une touche d'humanité, dans le plus pur style Tom Hanks. Nous sommes désolés pour votre perte.

Luz retire ses lunettes de soleil. Elle a les yeux secs.

— Ma perte ? Il y a bien longtemps qu'Álvaro n'est plus à moi.

Mónica manque de sourire.

— Pourtant, vous êtes là.

— Les ex-maris morts méritent une certaine... courtoisie. Luz sort une autre cigarette. Et puis, je voulais voir les visages. Les assassins vont toujours aux enterrements. N'est-ce pas ce que vous dites ?

— Vous pensez que l'assassin est ici ?

— Je plaisantais, dit-elle en allumant sa cigarette. J'étais curieuse de voir qui viendrait le pleurer. Elle regarde en direction de Lola et Sergio. Pas grand monde, à ce que je vois.

Il y a quelque chose dans son ton. Ce n'est pas seulement de l'amertume. Cette femme sait des choses.

— Nous devons vous parler, dit Paco. D'Álvaro. De votre mariage.

— Ai-je le choix ? Je prends un vol pour Paris ce soir.

— Dans ce cas, réplique Mónica, il n'y a pas de temps à perdre.

Luz remet ses lunettes.

— Où ? S'il vous plaît, ne me faites pas entrer dans un commissariat.

Mónica balaie la rue du regard et trouve un café ouvert. Nappes à carreaux et menu du jour à douze euros.

— Ça vous va, là ? demande-t-elle. Elle a envie de terminer sa phrase par un « ...ou ce n'est pas assez chic pour vous ? », mais elle se retient.

Luz regarde l'établissement comme on regarde un cafard, mais elle acquiesce d'un mouvement de menton presque imperceptible.

— Cinq minutes. Elle commence à marcher vers le feu tricolore. Ses talons marquent le rythme sur le pavé. Clic-clac. Clic-clac. Comme l'aiguille des secondes d'une bombe.

— Celle-là n'est pas venue seulement pour dire adieu, murmure Paco quand elle est assez loin.

Mónica hoche la tête en observant Luz éviter les flaques d'eau sans regarder le sol. Puis elle se tourne vers l'église. Lola et

Sergio reçoivent toujours les condoléances, mais tous deux regardent aussi vers le feu tricolore.

À cet enterrement, tout le monde a des secrets. Certains sur l'amour. D'autres sur la haine. Et au moins un, sur un meurtre.

La question est de découvrir lequel est lequel avant qu'il y ait un autre mort à pleurer.

21

— PARLEZ-NOUS de votre mariage avec Álvaro, Luz.

Luz Carrasco prend son temps. C'est sûrement calculé. On a l'impression que tout ce que fait cette femme est calculé. Comme le mouvement de la petite cuillère quand elle remue son café : trois tours dans le sens des aiguilles d'une montre, pas un de plus. Elle porte la tasse à ses lèvres et boit une petite gorgée, lentement, en la savourant, comme si elle se trouvait dans un appartement-terrasse sur la Gran Vía et non à l'enterrement de son ex.

Elle croise les jambes pour exhiber sa silhouette impressionnante sans renoncer à l'image de femme élégante et distinguée qu'elle dégage.

Le café a exactement l'aspect auquel on pouvait s'attendre. Il y a un comptoir derrière lequel s'affairent deux hommes en tablier gris, et au-dessus de leurs têtes, un panneau affiche le menu, qui propose différents types de cafés, de jus de fruits, de viennoiseries, de toasts sucrés et salés, et des formules combinant tout ce qui précède. Quand on s'assoit, une serveuse — toujours une lycéenne — vous tend une carte plastifiée et poisseuse. La nappe, bien sûr, est à carreaux rouges et blancs. Sur chaque table, il y a un distributeur de serviettes, une salière, un poivrier et une burette d'huile. Au plafond est suspendue une télévision qui ne diffuse que la chaîne d'information en continu. En ce

moment précis, ils montrent des images de l'Assemblée nationale.

Luz fait tache ici, comme un mannequin de Vogue dans une salle d'attente de Pôle emploi.

— Nous nous sommes rencontrés en 2009, dit-elle finalement. À la fête de fin d'année du master en management culturel. En septembre, je crois. Au Casino de Madrid.

— Álvaro a fait un master en management culturel ? Mónica ne peut cacher sa surprise.

— C'était sa tentative pour se réinventer. Encore une fois. Luz joue avec son sachet de sucre sans l'ouvrir. Je donnais une conférence sur le mécénat et le financement privé. Álvaro m'a abordée pendant le cocktail qui a suivi. Il portait un costume bleu marine trop grand pour lui, comme s'il avait perdu du poids récemment. Il était magnifique. En disant cela, Luz dévoile une dentition blanche et parfaite, et ses yeux brillent, sincères pour la première fois. Il m'a demandé si je pensais que l'art pouvait guérir les traumatismes.

— Et que lui avez-vous répondu ?

— Que l'art ne guérit rien. Il te donne juste un langage pour nommer l'innommable. Une pause. Il a passé toute la soirée à me parler de Bacon, de Lucian Freud, de tous ces peintres qui ont transformé la douleur en quelque chose de beau. Il était... intense. Il cherchait désespérément un sens à quelque chose. Il n'arrêtait pas de bégayer, ce qui, pour une raison que j'ignore, m'a attendrie. Il était différent des autres hommes. D'une certaine manière, il m'a fascinée.

« Bien sûr que oui, pense Mónica. Un homme brisé cherchant le salut au mauvais endroit. L'art, une belle femme, un master. Tout, sauf affronter ses démons. Très prévisible. »

— Nous nous sommes mariés six mois plus tard. Luz porte la tasse à ses lèvres. Elle ne laisse même pas de marque de rouge à lèvres. Trop vite, je sais. Mais Álvaro pouvait être très persuasif quand il voulait quelque chose.

— Et que voulait-il ? demande Paco.

— Au début, j'ai pensé qu'il me voulait moi. Un sourire amer. Pour tout vous dire, les premiers mois ont été un rêve. Puis j'ai

compris qu'il voulait seulement éviter d'être seul avec ses fantômes. J'ai lu quelque part que les monstres détestent l'air frais. J'ajouterais qu'ils adorent la solitude.

Mónica l'observe avec intérêt et une pointe d'admiration. Elle n'y connaît pas grand-chose en marques, mais il est évident que tous les vêtements que porte Luz Carrasco sont extrêmement chers. Le sac à main — un Hermès ? — repose sur la chaise comme un chat de race. Ce manteau, cette robe noire à jupe courte et cette veste... ce ne sont pas des vêtements qu'elle porterait, et pourtant, elle a envie de tendre le bras pour sentir le tissu sous ses doigts.

Même si cela lui ferait perdre toute son autorité d'inspectrice de police.

— Pourquoi avez-vous divorcé ? demande-t-elle.

Luz passe ses cheveux derrière son oreille. Le geste dévoile une boucle d'oreille en perle de la taille d'une noisette. Ses cheveux, avec une raie au milieu et une coupe en dégradé, lui arrivent sous le cou, dissimulant son double menton. Si elle avait une coiffure et une tenue différentes, pense Mónica, son apparence serait des plus vulgaires. Cependant, elle se sert de sa fortune évidente pour se mettre en valeur autant que possible.

C'est le genre de femme que Mónica pourrait devenir si elle avait de l'argent. Et l'envie. Et si elle ne détestait pas les talons.

Mónica regarde ses mains. Ongles courts et sans vernis. Une petite peau sur le pouce qu'elle n'arrête pas de mordiller. Jorge lui dit toujours qu'elle a de jolies mains, mais il dirait n'importe quoi pour ne pas se disputer. Sa mère est plus honnête : « Un peu de maquillage ne te tuerait pas, toi qui es si jolie, ma fille ».

La vérité, c'est que Mónica a choisi depuis longtemps qui elle voulait être. La chasseuse, pas la proie. Celle qui pose les questions, pas celle qui pose pour les réponses. Sa tenue d'aujourd'hui — t-shirt vert militaire, jean et blouson gris — est une déclaration d'intention. Elle n'est pas là pour plaire. Elle est là pour résoudre un meurtre.

Même si parfois, juste parfois, en regardant des femmes comme Luz, elle se demande à quoi ressemblerait l'autre vie. Moins de cadavres, plus de maquillage. Jorge serait ravi.

— Je voulais des enfants, explique Luz. Deux, au minimum.

— Et pas lui ? L'enfance traumatisante d'Álvaro ne quitte pas l'esprit de Mónica.

— Il ne me l'a jamais dit comme ça. Mais pour Álvaro, il y avait toujours quelque chose de plus urgent. Un voyage, le travail, un projet, une crise existentielle... Ce n'était jamais le moment. Comme si tout était plus prioritaire que de mettre un enfant au monde.

Mónica se mord la langue. Les mots de Luz sont troublants. On dirait Jorge ce matin : *Je veux fonder une famille avec toi.*

Putain. C'est comme si l'univers lui présentait l'addition, avec les intérêts. Combien de fois a-t-elle donné à Jorge cette même excuse ? Combien de fois a-t-elle été Álvaro sans le savoir ?

À côté d'elle, Paco prend une inspiration. Il y a quelque chose dans sa respiration qui fait comprendre à Mónica qu'il sait ce qu'elle est en train de penser. Pour confirmer ses soupçons, Paco prend discrètement le relais :

— Ça a dû être dur.

— Ça l'a été. Mais pas autant que de découvrir l'histoire des paris. C'est ça qui a tout fait exploser.

— Des paris ?

— Sportifs. Luz soupire et se masse la tempe avec deux doigts. Football, tennis, courses de lévriers. Peu importait. C'était le frisson qu'il cherchait, pas l'argent.

— Combien a-t-il perdu ?

— Ça a commencé par de petites sommes. Ça a fini avec une dette de presque cinquante mille euros. À ce que j'en sais.

Mónica classe l'information dans un coin de sa tête. L'homme était un véritable oignon.

— C'est ça qui a mis fin à votre mariage ?

— Ça et... Luz porte la tasse à ses lèvres. Un geste pour gagner du temps. Eh bien, notre vie sexuelle était inexistante.

Mónica hausse un sourcil en l'étudiant. Tout en elle crie le sexe : les lèvres charnues, la façon de croiser les jambes, cette manière d'occuper l'espace comme s'il lui appartenait. Oui, la vie sexuelle de cette femme a l'air d'être tout sauf inexistante.

— Au début, j'ai pensé que c'était à cause du stress de l'ar-

gent. Les dettes. Luz parle à son café, pas à eux. Puis je me suis culpabilisée. J'ai pensé que c'était moi. Que je n'étais pas assez. Que je devais maigrir, ou me teindre en blonde, ou apprendre de nouvelles choses au lit.

Mónica connaît cette voix. C'est la voix de toutes les femmes qui se sont senties invisibles dans leur propre lit. Elle songe à lui tendre la main, mais ne le fait pas, car à cet instant, Luz lève les yeux.

— Mais ce n'était pas ça non plus.

La télévision crache des nouvelles sur la corruption. La serveuse adolescente se prend en selfie. La vie continue, indifférente au moment où tout va basculer.

— Qu'est-ce que c'était, alors ? Mónica se penche en avant. Elle peut sentir le parfum de Luz. Cher. Français. Le genre de parfum qu'on utilise quand on veut que quelqu'un s'approche assez pour le sentir.

Luz lisse sa jupe. Ses mains tremblent légèrement. Puis elle la regarde droit dans les yeux. Ses yeux verts sont des puits d'eau glacée.

Et Mónica, sentant la vérité approcher comme un train dans un tunnel, ne peut s'empêcher de déglutir.

22

MERCEDES ESCRIBANO DÉTESTE LES LUNDIS. Les mardis, les mercredis... et les jeudis quand il pleut, aussi.

Mais aujourd'hui, c'est vendredi et il y a du soleil, alors elle n'a aucune excuse pour être de mauvaise humeur. Sauf que Mónica et Paco sont à l'enterrement, que Yago n'arrête pas de fredonner une horrible chanson de pub, et qu'elle est là, seule avec son ordinateur et trois cents dossiers scolaires envoyés par le lycée.

Terrifiant.

Elle ajuste ses lunettes de lecture — celles dont elle jure ne pas avoir besoin mais sans lesquelles elle n'y voit goutte — et continue de faire défiler. Dossier après dossier. Notes, absences, rapports disciplinaires... La vie d'adolescent résumée en PDF.

« Martínez López, Andrea. Mention bien partout. Ennuyeuse. »

« Pérez Sánchez, Carlos. Trois rapports pour avoir fumé dans les toilettes. Prévisible. »

« Rivas Escribano, Pablo. »

Attends. C'est son neveu.

Mercedes se penche vers l'écran. Pablo, seize ans, est le fils de sa sœur Carmen. Le garçon à qui elle a offert cinquante euros

pour son anniversaire et qui ne l'a jamais remerciée. Les adolescents.

Ses notes sont correctes. Un quatorze en maths et un seize en lettres sont ses meilleures notes. Aucune absence. Aucun rapport disciplinaire. Son neveu est un élève invisible. De ceux qui traversent le lycée sans faire de vagues.

Comme elle dans la vie, pense-t-elle. Invisible depuis que Nico est mort l'année dernière.

« Pourquoi tu fumais autant, imbécile ? »

« Non. *Stop*. Ne pars pas là-dedans. »

Nico est mort, oui. Un cancer du poumon qui l'a emporté en deux mois. Il l'a laissée seule avec le prêt immobilier, la Seat Ibiza et une clé USB avec ses photos à lui qu'elle garde dans son tiroir à culottes.

Mon Dieu, il faut qu'elle sorte plus.

— Mercedes, un café ? lance Yago depuis son bureau.

— Non, merci. Ne le prends pas mal, mais je préfère boire de l'eau de Javel.

— Mon café est si mauvais que ça ?

— Ton café ferait passer celui de la machine pour un grand cru. Et puis, je suis sur un truc.

— Un truc intéressant ?

— Des dossiers de gamins. Aussi fascinant que de regarder la peinture sécher.

Yago rit. Il est mignon, Yago. Un peu vieux pour elle, mais mignon. Voire sexy, dans le genre vétéran de guerre, avec sa barbe de trois jours et son air de rebelle fatigué. Yago est inatteignable, bien sûr. Non seulement c'est son chef, mais, ironie du sort, sa femme est décédée elle aussi il n'y a pas si longtemps. Un incendie à la maison. Elle s'appelait Paloma. La tragédie lui a coûté un arrêt de trois mois pour dépression. Il n'en parle pas, mais il est évident qu'il ne s'en est pas encore remis. Alors oui, mieux vaut oublier. C'est un cliché, mais ça n'en reste pas moins vrai : les mecs bien sont tous inaccessibles.

« Stop. Concentre-toi. Les dossiers. »

Elle continue de parcourir la liste. D'autres noms, d'autres vies d'adolescents comprimées en données.

Et c'est là qu'elle le voit.

« Castaño Jiménez, Iker. »

Il y a un truc qui cloche avec celui-là.

Mercedes fronce les sourcils. Elle ouvre le dossier complet. Le gamin a quinze ans. Les notes du premier trimestre sont bonnes. Des seizaines et des dix-huitaines. Aucune absence.

Mais en février, tout change.

Soudain, les notes chutent en flèche. Cinq absences en une semaine. Puis dix. Puis quinze. Les professeurs commencent à laisser des commentaires : « Ne fait pas attention », « Semble ailleurs », « S'endort en classe ».

Mercedes continue de creuser. Iker Castaño. Février. Le changement brutal. Les absences. Les notes qui dégringolent. Du jour au lendemain, Iker Castaño passe du statut d'élève modèle à celui de fantôme. C'est comme voir un immeuble s'effondrer au ralenti.

Que s'est-il passé ?

Soudain, une idée lui vient. Elle ouvre une autre fenêtre. Fait une recherche dans le système. Rapports disciplinaires de cette période. Rien sur Iker. Mais...

« Sans déconner... »

Elle retire ses lunettes et se frotte les yeux.

Elle regarde l'horloge. 13 h 47. Mónica et Paco doivent avoir terminé à l'enterrement.

Elle déverrouille son téléphone et compose un numéro.

23

— J'AI TROUVÉ quelque chose sur le disque dur de son ordinateur.

La voix de Luz a changé. Elle est maintenant plus faible. Fragile.

Le portable de Mónica vibre sur la table. Elle l'ignore. Ils restent immobiles, comme si le temps s'était figé dans ce café miteux, avec sa musique ringarde et ses croissants rassis. Puis Mónica demande :

— Qu'est-ce que tu as trouvé ?

— Au début, je n'étais pas sûre, dit Luz en s'adressant à son café, pas à eux. Enfin, c'est un mensonge. Si, j'en étais sûre. C'est juste que je ne voulais pas l'être.

Bientôt, Mónica connaîtra cette sensation : celle de trouver quelque chose et de souhaiter ne jamais l'avoir trouvé. Mais pour l'instant, elle se contente d'hocher la tête.

— Qu'est-ce que c'était, Luz ?

— J'ai pensé à laisser tomber. — Elle a un sourire amer. — N'est-ce pas pathétique ? J'ai vu ce que j'ai vu et je me suis dit : il y a peut-être une explication. Comme s'il pouvait y avoir une explication à une chose pareille.

Le portable vibre de nouveau. Mónica le regarde. Trois appels manqués de Mercedes en deux minutes.

— Je n'arrivais pas à dormir, continue Luz. Je n'arrivais pas à manger. Je me regardais dans le miroir chaque matin en me disant : « Quelle genre de femme es-tu ? »

— Qu'est-ce que tu as vu sur cet ordinateur ?

Luz relève le menton. Il y a de la rage dans son expression. Et de la honte. Un horrible mélange des deux.

— Je lui ai parlé. Je lui ai dit que j'avais trouvé. Il m'a répondu que si j'ouvrais la bouche, il me tuerait. — Luz prononce chaque mot comme si elle mâchait du verre.

Paco tousse, mal à l'aise.

— C'est pour ça que tu es partie.

— C'est pour ça que j'ai fui, dit-elle en essuyant une larme du revers de la main. Comme une putain de lâche. Sans porter plainte. Sans rien faire. Quelques mois plus tard, on a signé le divorce et je me suis barrée à Paris. Je n'ai plus eu de nouvelles d'Álvaro jusqu'à aujourd'hui.

Le portable vibre encore. Mercedes ne l'appelle pas souvent. Si elle appelle, c'est que c'est important.

Mónica s'excuse, se prépare à recevoir une autre mauvaise nouvelle et répond :

— Mercedes, je suis en plein...

— Mónica, il faut que tu écoutes ça. — La voix de Mercedes est bizarre. Agitée. — J'ai regardé les dossiers du lycée. Mon neveu y est scolarisé, je connais quelques parents et... il y a un truc avec les cours de foot extrascolaires. Regarde ce que je viens de t'envoyer.

Mónica souffle.

— Je ne peux rien regarder pour l'instant. Fais-moi un résumé.

— Un des élèves a quitté l'équipe en février.

— Et alors ?

— Iker Castaño. Soudainement. Sans explication. Les parents ont dit que le gamin ne voulait plus jouer.

Mónica fronce les sourcils. Elle ne comprend pas.

— Mercedes, qu'est-ce que ça a à voir... ?

La voix de Mercedes se fait plus intense.

— Álvaro Montiel a commencé à entraîner l'équipe de foot des benjamins l'année dernière, au début de la saison.

Silence.

— Les dates coïncident, Mónica.

Mónica laisse Mercedes continuer à parler. Tandis qu'elle parle, Mónica sent l'air se raréfier dans le café.

« Non », se dit-elle.

Mais si.

Tout s'emboîte de façon horrible et parfaite.

Elle raccroche sans dire au revoir.

Luz et Paco la regardent. Ils attendent.

— Tout va bien ? demande Paco.

— Luz. — Sa propre voix lui semble étrange. — Il faut que tu me dises tout de suite ce que tu as trouvé sur cet ordinateur.

Luz prend une profonde inspiration. *Prépare-toi*, semble dire son expression. *Parce que ce qui arrive va faire mal.*

— Des photographies.

Voilà.

Le mot que Mónica savait qu'elle allait entendre.

— Quel genre de photographies ?

— D'un enfant.

Mónica ferme les yeux.

« Évidemment. »

— Je ne sais pas qui c'était. Ni quand il les a prises. Mais c'était... c'était...

Elle ne finit pas sa phrase.

Ce n'est pas la peine.

Ils savent tous de quel genre de photographies elle parle.

Paco jure entre ses dents.

Mónica revoit Álvaro dans les toilettes des professeurs. Couvert de sang. Mort.

Si elle avait été debout, ses genoux auraient flanché.

Et pendant une horrible seconde, elle pense : « Tant mieux, il l'avait bien mérité. »

Elle regarde Luz.

— Où sont les photos, maintenant ?

— Il les a effacées. — Luz relève le menton. — J'aurais dû les

donner à la police dès que je les ai trouvées, je sais. Mais je ne pouvais pas... C'était mon mari ! Et ensuite, il m'a menacée de mort.

Mónica hoche lentement la tête.

Elle ne dit rien.

Elle ne peut rien dire.

Les pièces s'emboîtent avec une telle précision qu'elle peut presque l'entendre :

Clic.

Et l'image finale n'est pas celle à laquelle elle s'attendait.

Pas du tout.

24

MÓNICA LE SENT dès qu'elle franchit le seuil : un désodorisant bon marché et de la peur mêlée à du désespoir. Elle a interrogé suffisamment de coupables pour reconnaître cette odeur si particulière.

Iker Castaño est enfoncé dans le canapé, comme s'il voulait disparaître entre les coussins. Quinze ans, décharné, avec cette maigreur extrême qu'arborent certains adolescents. Il regarde ses propres mains comme si c'étaient les choses les plus fascinantes au monde.

— Iker, dit Mónica en s'asseyant en face de lui. Je suis l'inspectrice Lago. Voici mon coéquipier, Paco.

Le garçon ne lève pas les yeux.

Jesús Castaño observe la scène, les bras croisés, debout près de la fenêtre. C'est un homme corpulent aux grandes mains, le genre d'homme qui intimide sans le vouloir. Il porte des gants de travail jaunes.

— Mon fils n'a rien fait de mal, dit-il.

— Personne ne dit le contraire, répond Mónica d'une voix neutre. Nous voulons seulement lui poser quelques questions sur le professeur Montiel.

La femme de Jesús, une ombre nerveuse dans l'encadrement de la porte, se tord les mains.

— Vous voulez un café ? De l'eau ?

— Ça ira, merci, répond Paco.

Mónica se penche en avant, essayant de capter le regard d'Iker.

— Tu aimais les cours de français ?

Haussement d'épaules.

— C'est qu'il est timide, le justifie son père. Il n'a pas l'habitude de se faire interroger par deux policiers. Vous l'intimidez.

— Et le football ? insiste Mónica en ignorant Jesús. Ton père dit que tu jouais dans l'équipe du lycée.

Le garçon se recroqueville encore plus, si tant est que ce soit possible.

— Il ne joue plus, intervient Jesús. Je l'ai désinscrit.

— Pourquoi ? demande Paco.

— Il perdait son temps. Ses notes baissaient.

Mónica observe Iker. Le garçon a commencé à se gratter compulsivement le dos de la main. Une vieille croûte se remet à saigner.

— Iker, dit Mónica avec douceur, est-ce qu'Álvaro te traitait bien ?

Iker hausse les épaules.

— On a entendu dire qu'il donnait parfois des cours particuliers après les entraînements, insiste-t-elle. Il t'en donnait à toi ?

— Mon fils a déjà dit que non, la voix de Jesús est dure. Qu'est-ce que vous voulez de plus ?

Pour la première fois, le garçon lève les yeux. Juste une seconde. Une panique pure.

— Non... Je ne sais pas, murmure-t-il. Parfois.

Son père claque de la langue et secoue la tête.

— Où ? demande Mónica.

— Sur... sur le terrain. Après l'entraînement.

— Seulement sur le terrain ?

Le garçon se remet à regarder ses mains. La croûte saigne maintenant abondamment.

— Et dans les vestiaires, sa voix n'est plus qu'un murmure à peine audible.

Jesús Castaño fait un pas en avant.

— Bon sang, quel est le rapport avec l'endroit où il lui donnait cours ? Vous faites peur à mon fils.

Mónica ne quitte pas Iker des yeux en s'adressant à Jesús :

— Monsieur Castaño, pourquoi portez-vous des gants ?

— Pardon ?

— Les gants. Pourquoi les portez-vous à l'intérieur ?

— J'étais en train de monter une étagère. Dans le débarras. Quelle importance ?

— Enlevez-les, s'il vous plaît.

— Je ne vois pas pourquoi...

— Soit vous les enlevez, soit je vous les enlève.

Jesús regarde sa femme, puis Paco. Finalement, il retire ses gants avec des gestes brusques. Tous remarquent la même chose : une coupure profonde traverse la paume de sa main droite.

Encore fraîche.

Aux bords rougis.

Mónica jurerait entendre le pouls de Paco s'accélérer.

— Je me suis coupé avec la scie, dit Jesús rapidement. Hier, en travaillant.

Il ne regarde pas sa femme, qui semble ne rien comprendre.

— Curieux, dit Paco. On dirait plutôt une coupure de couteau.

Le silence qui suit est épais comme du goudron. Mónica observe Jesús serrer les poings.

La conversation téléphonique de tout à l'heure avec Mercedes commence à prendre tout son sens.

Il y a ici une demande de changement d'activité extrascolaire qui n'a jamais été traitée...

— Tu te souviens de la demande que j'ai mentionnée l'autre jour ? J'en ai trouvé d'autres. — La voix de Mercedes était agitée. — Ce n'était pas juste une demande, c'était un mail très agressif de février. Le père d'Iker Castaño a exigé que son fils n'ait AUCUN contact avec Álvaro. Il voulait qu'Álvaro soit viré de l'équipe. Il a utilisé des mots comme « inapproprié » et « je ne le permettrai pas ». Le proviseur l'a archivé sans rien faire. Manque d'entraîneurs disponibles.

Mónica sent les pièces du puzzle s'assembler de manière

presque palpable. Elle regarde Iker, qui tremble maintenant visiblement. Jesús, avec sa coupure à la main. La mère, qui a couvert sa bouche de ses mains.

Le salon tout entier semble s'être figé.

Les images viennent à l'esprit de Mónica comme des photographies d'un film horrible : Álvaro, victime de Pedro Figueroa dans son adolescence. Le cycle qui se perpétue. Les vestiaires. Les douches. Un garçon de quinze ans piégé. Un père qui découvre la vérité. Il a essayé de l'en sortir, de le sauver. Mais on ne l'a pas pris au sérieux. Et ensuite, il était trop tard.

Mónica se lève.

— Paco, dit-elle avec une froideur forcée, emmène Iker à la cuisine. Il saigne. Que sa mère lui soigne cette main.

Paco hoche la tête, comprenant. Il se lève et aide Iker à se mettre debout. Le garçon bouge comme un somnambule. Sa mère le suit en murmurant quelque chose à propos d'eau oxygénée.

Mónica attend de se retrouver seule avec Jesús Castaño. Elle attendait ce moment depuis qu'elle l'avait vu, depuis qu'elle avait remarqué ses cheveux grisonnants. Ce détail, ajouté à la coupure dans sa paume et à la grande taille de ses pieds, fait que tout s'emboîte comme les pièces d'un puzzle macabre.

— Je vais avoir besoin d'un échantillon de votre ADN, dit Mónica. Et je veux aussi voir vos chaussures.

Jesús pâlit si soudainement que Mónica craint qu'il ne tombe dans les pommes.

— Je sais ce qui s'est passé, ajoute-t-elle.

Jesús la regarde. Il n'y a plus de défi dans ses yeux, seulement une fatigue infinie.

— Vous n'en savez pas une merde.

— Votre fils vous a raconté ce qu'Álvaro lui faisait.

— Taisez-vous.

— Vous êtes allé au lycée. Pas pour chercher Iker, mais pour chercher Álvaro.

— J'ai dit de vous taire.

— Vous l'avez trouvé dans les toilettes des professeurs.

Jesús chancelle. Il ouvre la bouche pour nier, mais aucun son

ne sort. Finalement, il se laisse tomber sur le canapé qu'occupait son fils. Il se regarde les mains. La cicatrice est toujours là, comme si elle criait ce qui s'est passé lundi dernier.

— Ce salaud était un prédateur, dit-il finalement dans un murmure. Un pervers dégueulasse. Vous savez ce que c'est que votre fils de quinze ans vous raconte un truc pareil ? Vous savez ce que c'est que de sentir qu'on a échoué dans la seule chose qui compte : protéger sa famille ?

Mónica ne dit rien. Elle ne veut pas s'impliquer. Si elle le fait, elle cessera d'être une professionnelle.

— Iker ne voulait pas me le dire. Mais je savais que quelque chose n'allait pas. Il a arrêté de manger, de dormir, il s'enfermait dans la salle de bain et vomissait. — Jesús a le regard perdu, absent, et ne semble même pas voir Mónica. — Ma femme disait que c'était l'adolescence, Iker a toujours été très timide. Mais moi... je savais que cette fois, c'était autre chose.

Il se frotte le visage avec les mains. Pendant un instant, la façade donne l'impression de se fissurer, mais Jesús se redresse sur son siège et se force à poursuivre. Mónica peine à imaginer l'effort considérable qu'il est en train de faire.

— La nuit de dimanche dernier, je l'ai entendu pleurer. Je suis entré dans sa chambre et... il m'a tout raconté. Ce qu'il avait tu pendant des mois. Depuis septembre, quand ce salaud a commencé avec l'équipe. Les cours particuliers après les entraînements. Les vestiaires. Les douches. Je savais déjà que cet enfoiré n'était pas digne de confiance. Je m'en doutais, et en février j'ai essayé de l'arrêter. J'ai demandé à la direction de le virer de l'équipe, mais sans preuves... Ils n'ont rien fait. Alors j'ai retiré Iker de l'équipe. Mais apparemment, c'était trop tard. Mon fils m'a avoué qu'il souffrait depuis des MOIS. Si on m'avait pris au sérieux..., ou si j'avais insisté davantage, j'aurais peut-être évité... Mon Dieu, les choses que cet enfoiré l'obligeait à faire...

Sa voix se brise. Un homme grand et fort, réduit en miettes.

— Je n'ai pas dormi de la nuit. J'ai pensé à aller à la police et porter plainte, et j'aurais dû le faire. Mais je ne voulais pas qu'il finisse en prison, sincèrement. Je voulais lui défoncer sa putain de tête. Alors l'après-midi, je suis allé au lycée. Je n'avais pas de

plan. Je savais juste que je devais faire quelque chose. Je l'ai trouvé dans les toilettes. Il se lavait les mains, si tranquillement. Comme s'il n'avait pas détruit la vie de mon fils.

— Vous aviez le couteau sur vous ?

Jesús secoue la tête.

— Je l'ai pris dans la cuisine du lycée. Il était là, dans l'évier. Je n'ai même pas réfléchi. J'ai juste... agi.

— Que s'est-il passé ?

— Je lui ai dit que je savais ce qu'il avait fait. Il a nié. Il a dit qu'Iker mentait. Que c'était un garçon à problèmes qui cherchait de l'attention. — Un rire acide. — Mon fils, un garçon à problèmes. Quel fils de pute ! Comme si je ne savais pas qui était le vrai problème.

Mónica attend.

— Je me suis jeté sur lui. On s'est battus. Il a essayé de m'arracher le couteau et... — Il lève sa main blessée. — il m'a coupé. J'étais tellement aveuglé par la rage que je n'ai même pas senti la douleur. Je ne pouvais pas m'arrêter. Je pensais à mon fils, aux nuits qu'il passera sans dormir, aux années de thérapie dont il aura besoin, à la façon dont ce salaud lui avait volé son innocence.

Les larmes commencent à couler. Des larmes de rage, de douleur, de quelque chose d'irréparable.

— Je l'ai laissé là, dit-il. Sa voix est monotone, détachée. — Avec le couteau planté. Je suis sorti des toilettes et je suis parti. Personne ne m'a vu. Ou s'ils m'ont vu, ils n'ont rien dit.

Mónica se lève lentement. Elle est sous le choc, mais se force à parler calmement.

— Monsieur Castaño, vous allez devoir nous accompagner.

Il acquiesce. Il semble presque soulagé.

— Que va-t-il se passer pour Iker ?

— Nous allons lui trouver de l'aide. La meilleure possible.

— Vous me croyez ? demande-t-il soudainement. Vous croyez que cet enfoiré a abusé de mon fils ?

Mónica pense à Luz Carrasco. Aux photos qu'elle a trouvées sur l'ordinateur d'Álvaro. Au mariage détruit. À Álvaro, martyr à quinze ans et monstre à quarante. Le cercle parfait de l'horreur.

C'est pour ça qu'il voulait s'échapper et repartir de zéro ailleurs, comme il l'avait dit à Beatriz... Sauf qu'il était trop tard.

— Oui, répond-elle. Je vous crois.

Jesús Castaño se met debout. Ses jambes tremblent légèrement.

— Je ne regrette rien, dit-il. Que Dieu me pardonne, mais je ne regrette rien. Je le referais.

Paco apparaît sur le seuil. Il regarde Mónica puis Jesús.

— Tout va bien ?

— Appelle une patrouille, ordonne Mónica. Et les services sociaux. Le garçon va avoir besoin d'aide.

Elle ferme les yeux et compte jusqu'à dix. Quand elle les rouvre, Jesús est en train de serrer son fils dans ses bras. Iker pleure contre le torse de son père, des sanglots muets qui secouent son corps fragile. La mère les entoure de ses bras, transformant la famille en un nœud de douleur.

— Tu iras bien, murmure Jesús. Je te le promets, mon fils. Tu iras bien.

Mónica voudrait que ce soit vrai, mais elle en a trop vu pour croire aux promesses.

Les sirènes approchent. Dans quelques minutes, Jesús Castaño sera menotté et conduit au commissariat. Iker commencera un long chemin de thérapie et de guérison. La mère restera seule pour ramasser les morceaux.

Et Álvaro Montiel restera mort, victime et bourreau à la fois, un autre maillon d'une chaîne qui semble ne jamais avoir de fin.

— On y va, dit doucement Paco.

Mónica acquiesce, mais avant de sortir, elle s'approche d'Iker.

— Écoute-moi, lui dit-elle. Rien de tout ça n'est de ta faute. Tu m'entends ? Rien.

Le garçon la regarde avec des yeux brisés.

— Il disait... il disait que j'étais spécial. Que j'étais spécial pour lui.

— Il mentait, répond Mónica fermement. Les prédateurs mentent toujours.

La patrouille arrive. Deux agents en uniforme entrent et

procèdent à l'arrestation. Jesús Castaño n'oppose aucune résistance. Avant qu'ils ne l'emmènent, il regarde Mónica.

— Prenez soin de mon fils.

— Je ferai ce que je pourrai.

Et ils l'emmènent.

Mónica et Paco sortent de la maison en silence. L'affaire est résolue. Ils devraient se sentir satisfaits, mais il n'y a qu'un goût amer, comme de la cendre dans la bouche.

— Putain, dit Paco en arrivant à la voiture. Putain.

— Je sais.

Ils restent un moment en silence. D'une fenêtre voisine s'échappe de la musique : une chanson pour enfants, joyeuse et obscène dans son innocence. Ce sont deux policiers qui en ont trop vu, qui savent que parfois il n'y a ni bons ni méchants, seulement des gens brisés qui font des choses terribles.

— Une bière ? demande Paco.

Mais Mónica ne répond pas. Son esprit est au point mort, bloqué sur l'affaire. C'est alors qu'elle entend un clic. Mónica sent une vague glaciale lui parcourir le corps jusqu'à lui tordre l'estomac. Elle parvient à peine à dire au revoir avant de partir en courant.

25

SERGIO MONTIEL EST en train de poncer une table à l'extérieur, sous un auvent. Le soleil de l'après-midi brille sur son front couvert de sueur. Il porte un jean taché de vernis et un t-shirt qui a connu des jours meilleurs. Ses bottes de travail ont une semelle épaisse.

Mónica en salive presque quand Sergio lève les yeux de la planche et la remarque, appuyée contre le capot de sa Mini, les pouces dans les poches, les jambes croisées aux chevilles et des lunettes de soleil qui lui permettent d'observer sans être observée.

Sergio reste immobile une seconde, le temps d'encaisser sa présence. Il se redresse lentement, le papier de verre encore à la main.

— Inspectrice — dit-il en haussant la voix. Ce n'est pas une question.

— Vous travaillez le jour de l'enterrement de votre frère ?

Il hoche la tête et sourit.

— Travailler m'aide à ne pas me prendre la tête.

— On peut parler, Sergio ?

Il jette un regard vers l'entrepôt. L'atelier de menuiserie est en périphérie de Madrid, dans l'une de ces zones industrielles où personne ne pose de questions et où chacun s'occupe de ses affaires. Le quartier est mort à cette heure de l'après-midi. Il n'y

a qu'eux deux et la chaleur poisseuse de mai. Mónica a bien choisi le moment. Sans témoins ni interruptions.

— Mon patron n'est pas là — dit-il —. On peut entrer si vous voulez. Il y a du café.

— Je préfère ma voiture, si ça ne vous dérange pas.

Quelque chose passe dans les yeux de Sergio. Juste un éclair. Puis il acquiesce et pose le papier de verre sur la table.

Les genoux de Sergio touchent presque le tableau de bord quand il s'installe sur le siège passager de la Mini.

— Je suppose que vous venez m'informer officiellement.

Mónica hausse un sourcil.

— Vous informer de quoi ?

— Qu'ils ont attrapé l'assassin de mon frère.

Mónica l'étudie. Il paraît détendu, et pourtant, il y a quelque chose dans la façon dont il frotte la paume contre sa cuisse.

— Nous avons arrêté quelqu'un, oui — dit-elle —. Jesús Castaño, le père d'un des élèves d'Álvaro.

Sergio ferme les yeux un instant. Il expire. On dirait qu'on vient de lui retirer plusieurs kilos des épaules.

— Vous avez déjà prévenu ma mère ?

— Non, pas encore.

— On sait pourquoi il l'a tué ?

Mónica enlève ses lunettes de soleil et le regarde droit dans les yeux. Elle ne trouve pas de manière subtile de lui annoncer la nouvelle.

— Votre frère abusait sexuellement de son fils.

La réaction de Sergio est celle attendue, peut-être trop. Les yeux grands ouverts, la bouche entrouverte. Horreur et stupeur à parts égales.

— C'est... Non, ce n'est pas possible. Álvaro ne...

— Ça vous surprend ? — l'interrompt Mónica —. Que votre frère ait été un pédophile ?

Sergio serre les poings.

— Mon frère avait ses problèmes, mais ça... Putain, j'arrive pas à y croire.

— Vous savez ? J'ai une théorie.

Sergio la regarde. Il ne dit rien.

— Je pense qu'Iker et votre frère n'ont pas été les seuls à subir des abus sexuels. — Mónica lâche la bombe avec douceur, comme si elle parlait de la météo —. Je pense que, bien avant Iker, Álvaro a eu une autre victime. Justement l'enfant qu'il avait le plus près. Le plus accessible.

Pour la première fois, Sergio laisse paraître une fissure dans sa façade. Un tremblement au coin de la lèvre. Mais il se reprend presque aussitôt.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Votre frère a commencé en victime et a fini par se transformer en le même monstre qu'il méprisait. Mais les schémas ne mentent pas, Sergio. Un adulte qui abuse de mineurs commence rarement d'un coup. Il y a une progression. D'abord, ils tâtonnent. Ils cherchent des victimes accessibles. Vulnérables.

— Ce sont des généralités.

— Peut-être. — Mónica étudie son profil —. Mais quand j'ai interrogé votre mère, elle a mentionné quelque chose de curieux. Elle a dit qu'Álvaro et vous étiez inséparables enfants. « Comme les deux doigts de la main », ce sont ses mots. Et puis, soudain, quand Álvaro est parti à Bruxelles, tout a changé. Il est revenu et vous vous parliez à peine.

Un muscle tressaute dans la mâchoire de Sergio.

— Les gens grandissent. S'éloignent.

— Je pense qu'il vous a fait quelque chose. — Mónica adoucit la voix —. Et je pense que vous avez porté ça tout seul pendant bien trop longtemps.

— Vous ne savez pas de quoi vous parlez.

— Je sais pour les photos.

Sergio tourne la tête si vite que Mónica craint qu'il ne se soit déboîté quelque chose.

— Quelles photos ?

— Celles que Luz Carrasco a trouvées sur l'ordinateur d'Álvaro. Des photos d'un enfant. Un enfant qui vous ressemblait beaucoup.

C'est faux. Luz n'a jamais décrit l'enfant. Mais Sergio ne le sait pas.

Ses mains se mettent à trembler.

— Sergio — dit Mónica avec douceur. Elle est sur le point de poser une main sur son bras, puis se ravise —. Vous n'êtes coupable de rien. Vous étiez un enfant. Si quelque chose est arrivé...

— Si quelque chose est arrivé — répète Sergio en lâchant un rire amer —. Si quelque chose est arrivé.

Elle voit la bataille intérieure dans les yeux de Sergio. Le bon sens qui lui hurle de se taire. Et le désir de parler, de se confesser, qui tire dans la direction opposée.

Le désir l'emporte.

— Vous savez ce qu'il y a de plus tordu ? — dit-il enfin —. Qu'une partie de moi le protège encore. Après tout ça, je n'arrive toujours pas à le dire à voix haute.

— Vous n'avez plus à le protéger. Il est mort.

— Mort. — Sergio goûte le mot —. Oui. Il est mort.

Mónica attend. Parfois, le silence est le meilleur outil.

— Qu'est-ce qu'il vous a fait, Sergio ? — demande-t-elle enfin.

— On partageait une chambre — commence Sergio, et c'est comme si une digue s'était rompue —. Les lits étaient séparés d'un mètre. Un mètre qu'il franchissait bien des nuits, quand nos parents dormaient.

Mónica ne dit rien et le laisse parler.

— Ça a commencé par des caresses. Il disait que c'était normal, que tous les frères faisaient ça. J'avais onze putains d'années, et lui, quinze. Qu'est-ce que je savais, moi, de ce qui était normal ?

Il fait une pause. Mónica voit l'effort que ça lui demande de continuer. Ses mains tremblent pendant qu'il sort une cigarette sans demander la permission. Il baisse un peu la vitre pour laisser sortir la fumée et reprend :

— Il me disait que c'était notre jeu spécial. Que papa et maman se fâcheraient s'ils l'apprenaient. Il disait qu'il m'apprenait des trucs de grands, qu'il devait me protéger. Si je n'apprenais pas, je ne trouverais jamais de petite amie. Les garçons se moqueraient de moi. Il y avait toujours une excuse, une raison.

Et moi, j'étais un gosse, bordel. Onze ans. Je ne comprenais rien. Je savais juste que ça me dégoûtait.

La fumée s'enroule en spirale, comme les souvenirs qu'il est en train de libérer.

— D'abord, c'étaient ses mains. Ensuite, il voulait que je... — Il s'interrompt. Sa pomme d'Adam monte et descend —. Mon Dieu, je ne l'ai jamais raconté à personne. Je n'arrive même pas à prononcer les mots.

C'est comme si les murs d'un barrage avaient cédé. Sergio parle sans arrêt, les mots jaillissant à gros bouillons, mêlés à la fumée de la cigarette.

— Vous savez ce qu'il y a de pire ? Il n'était pas violent. Il ne m'a jamais frappé. Il était... affectueux. Il me murmurait qu'il m'aimait pendant que... pendant qu'il me faisait ces choses-là. Après, il m'achetait des bonbons. Des BD. Comme s'il était mon putain de petit ami au lieu de mon frère. Et je détestais les nuits. Je détestais le bruit de ses pieds nus sur le sol. Le grincement de mon matelas quand il s'asseyait. Son souffle. L'odeur de shampoing. Je ne peux toujours pas sentir la noix de coco sans vomir.

Il tire une longue bouffée, comme si la fumée pouvait nettoyer les souvenirs.

— Parfois, je faisais semblant de dormir. Mais lui, il savait. Il savait toujours. Et il attendait. Il pouvait rester assis là une heure, à attendre. Jusqu'à ce que je n'en puisse plus et que j'ouvre les yeux. Alors il souriait. Ce foutu sourire qui disait « je savais que tu étais réveillé ».

— Jusqu'à quand ça a duré ?

— Par chance, ma mère l'a emmené à Bruxelles peu après. Ça a été très précipité ; je n'ai jamais compris pourquoi, mais ça a été un soulagement. Maintenant je sais qu'ils l'ont fait pour l'éloigner de Pedro Figueroa, après que sa famille a acheté son silence.

— Qu'est-ce qui s'est passé quand il est revenu ?

Sergio jette le mégot par la fenêtre.

— Des années avaient passé. Il semblait être une autre personne. Un homme neuf, renouvelé. Il se comportait comme s'il ne s'était jamais rien passé. Mais je savais qu'il portait ça en

lui, parce qu'il n'a plus jamais osé me regarder dans les yeux. On est devenus deux inconnus partageant le même nom de famille.

— Vous croyez que votre mère a fini par apprendre ce que vous faisait Álvaro ?

Il se tourne pour l'observer, avec ses yeux si froids. Mónica frissonne.

— Je suis sûr que non. Ma mère vit dans sa bulle. Elle l'a toujours fait.

— Ça doit être dur de porter ce secret pendant tant d'années.

— On s'y habitue. — Sergio allume une autre cigarette —. Ou on se brise. L'un des deux.

— Et vous ? Vous vous êtes brisé ?

— Presque. Mais j'ai survécu. Comme le fera le gosse, Iker Castaño, je suppose. Même s'il a eu plus de chance. Son père l'a défendu.

Mónica remarque quelque chose dans sa voix. Une nuance. De l'envie, peut-être. Ou quelque chose de plus sombre.

— Le père d'Iker a tué votre frère pour ce qu'il a fait à son fils.

— Justice poétique — dit Sergio.

— Vous trouvez ça juste ?

— Je trouve ça... incomplet.

— Incomplet ?

Sergio tire une longue bouffée.

— Jesús Castaño ne connaissait pas toute l'histoire. Il ne savait pas qu'Álvaro avait aussi été victime. Que Pedro Figueroa a tout déclenché. C'est comme tuer le symptôme sans comprendre la maladie.

— Mais il l'a quand même tué.

— Oui... — Sergio la regarde du coin de l'œil.

Mónica hoche lentement la tête. Elle y pense depuis qu'elle a quitté la maison des Castaño, depuis qu'elle a vu Jesús avouer, anéanti, un crime par amour pour son fils.

— Il y a des pièces qui ne s'emboîtent pas, Sergio. Et ça m'agace pas mal.

Sergio fronce les sourcils et expire la fumée. Plus tard, Mónica devra faire un grand nettoyage de la voiture.

— Comme lesquelles ?

Mónica opte pour l'attaque frontale.

— Le légiste a trouvé deux angles différents dans les coups de couteau — dit-elle, comme si ça venait de lui revenir —. C'est curieux.

— Deux angles ?

— Le premier, ascendant. Comme si l'agresseur était plus petit. Le second, perpendiculaire et plus profond.

Sergio acquiesce lentement.

— Ça indiquerait que Jesús l'a blessé, mais ne l'a peut-être pas tué.

— Alors, qui l'a tué ?

Sergio la regarde. Pour la première fois depuis le début de leur conversation, il sourit. C'est un sourire terrible.

— Ce n'est pas évident ? Quelqu'un qui est arrivé après. Quelqu'un qui l'a trouvé blessé et a décidé de finir le travail.

— Dans la salle de bain, il y avait une empreinte de chaussure — continue Mónica —. Elle ne correspond pas à la pointure de Jesús. C'est une botte à semelle en caoutchouc épaisse avec un relief prononcé.

Sergio ne dit rien, mais Mónica voit ses yeux descendre malgré lui vers ses propres bottes de travail.

— Il y a aussi deux ensembles d'empreintes digitales sur le couteau — ajoute-t-elle —. Les unes par-dessus les autres, comme si quelqu'un avait retiré le couteau et l'avait replongé.

Mónica le fixe sans ciller. Les cartes sont sur la table.

Sergio a cessé de respirer. Mónica peut sentir les battements dans sa cage thoracique. Il sourit nerveusement.

— C'est absurde. J'ai trouvé le corps, oui. Bien sûr que mes empreintes étaient là.

— L'empreinte de chaussure était DANS le sang, Sergio. Si votre frère avait été mort depuis des heures, comme on l'a pensé au départ, le sang aurait été sec. Mais les traces parlent parfois. Vous avez marché quand il était encore frais. Quand Álvaro n'était pas tout à fait mort.

Le silence qui suit est électrique.

— Intéressante théorie médico-légale.

— Vous savez ce que je pense ?

— Éclairez-moi.

— Je pense que c'est vous qui avez trouvé Álvaro. Mais il n'était pas mort. Il agonisait, se vidant de son sang sur le carrelage de la salle de bain. Et là, vous avez dû prendre une décision : appeler les urgences ou...

— Ou le laisser mourir.

— Non. — Mónica le fixe —. Vous ne l'avez pas laissé mourir. Ça aurait été passif. Vous avez été actif. Vous avez achevé ce que Jesús avait commencé.

Le silence s'étire. Mónica attend. Sergio fume et ferme les yeux. Quand il les rouvre, il y a quelque chose de sauvage dedans.

— Vous savez ce qu'il y a de plus étrange dans tout ça ? — dit-il —. Que quand je suis entré dans cette salle de bain, je ne cherchais pas la vengeance. Je cherchais mon frère. Ma mère m'avait appelé parce qu'Álvaro n'apparaissait pas. Je suis allé le chercher dans le quartier et j'ai fini au lycée. La porte de la salle de bain était entrebâillée.

Il tire une longue bouffée.

— Et il était là. Par terre. Avec un couteau planté dans le ventre. Il saignait, mais il était vivant. Très vivant. Il m'a regardé et... vous savez ce que j'ai vu dans ses yeux ? Du soulagement. Le soulagement que ce soit moi qui le trouve. Son petit frère. Le même petit frère à qui il avait bousillé la vie. « Aide-moi, Sergio. S'il te plaît », il m'a supplié. Maintenant, il avait besoin de mon aide, l'enfoiré. Et alors je me suis souvenu de toutes les nuits. De ses mains. De son poids sur moi. Des fois où je l'avais supplié d'arrêter. Et il n'a jamais arrêté. Jamais.

— Alors vous avez pris le couteau.

— Il était là, planté dans son ventre. Je l'ai retiré et... — Il s'interrompt. Un sourire amer traverse son visage —. Ça a été si facile. Comme couper du beurre. Il est mort sur le coup. Et après je suis resté là, à le regarder. En attendant de ressentir quelque chose. De la culpabilité. De la satisfaction. Quelque chose. Mais je n'ai rien ressenti. Juste... le vide.

— Et ensuite vous avez appelé les urgences. Vous avez mis en scène. Le frère anéanti qui découvre le cadavre.

— Qu'est-ce que je pouvais faire d'autre ? — Sergio écrase sa cigarette —. Si j'avais su ce qu'il faisait à ce gamin, à Iker... Putain, si je l'avais su, je l'aurais laissé agoniser. Mais je ne le savais pas. Je savais juste ce qu'il m'avait fait, à moi. Et ça a suffi.

Mónica voit l'instant précis où Sergio comprend ce qu'il vient d'avouer. Elle voit la décision se former dans ses yeux. Les muscles se tendre. La respiration s'accélérer.

C'est rapide. Plus rapide que ce qu'elle attendait.

Ses mains foncent vers son cou comme des griffes. Mónica renverse la tête en arrière, mais l'espace dans la Mini est réduit. Les doigts de Sergio effleurent sa gorge. Elle sent l'odeur de vernis sous ses ongles.

Mais Mónica a déjà sorti la Glock du holster. Un mouvement fluide, répété mille fois. Le canon se plante sous les côtes de Sergio, juste au niveau du rein. Ferme. Sans hésiter.

— N'y pense même pas — siffle-t-elle.

Sergio se fige. Ses mains restent près de son cou, mais n'avancent plus. Mónica appuie davantage le canon.

— Les mains en bas. Doucement.

Sergio obéit. Ses mains retombent comme des oiseaux morts.

— Vous m'avez tendu un piège.

Mónica maintient l'arme bien en main.

— Maintenant, vous allez sortir de la voiture doucement. Vous allez vous mettre contre le capot. Et nous allons attendre l'arrivée de la patrouille que j'ai appelée avant de venir.

Soudain, Sergio paraît très fatigué. Et très jeune, presque comme un enfant.

— Ma mère...

— Votre mère va perdre ses deux fils d'un coup. Mais au moins, elle saura la vérité.

Sergio acquiesce. Il sort de la voiture avec des gestes lents et se place contre le capot de la Mini.

Mónica sort aussi, la Glock toujours braquée.

— Vous savez ce qu'il y a de pire ? — dit Sergio sans se retourner —. Qu'une partie de moi l'a toujours admiré. C'était

mon grand frère, mon héros. Même pendant qu'il me faisait ces choses-là, une partie de moi continuait à l'aimer.

Les sirènes se rapprochent.

— C'est pour ça que j'ai dû le tuer — poursuit-il —. Parce que sinon, je l'aurais peut-être pardonné. Et ça, je ne pouvais pas me le permettre.

La première patrouille tourne au coin.

Mónica abaisse son arme.

L'affaire est bouclée.

Mais l'amertume demeure.

26

COMBIEN DE COUPS une femme peut-elle encaisser avant d'aller au tapis ?

Mónica rentre chez elle en voiture, les mains fermement agrippées au volant. Elle a arrêté deux assassins le même jour ; pas mal pour un vendredi. Jesús Castaño et Sergio Montiel vont passer des années derrière les barreaux. Dans le cas de Jesús, la préméditation pourrait être considérée comme une tentative d'assassinat. Quant à Sergio, achever son frère mourant n'est pas quelque chose que les juges voient d'un bon œil, même s'il a agi sous le coup d'une forte émotion.

Mais ce n'est plus son problème depuis qu'ils sont tous les deux partis en cellule, menottes aux poignets.

Pour la première fois depuis des mois, elle sent que quelque chose dans sa vie a un sens. Elle a résolu une affaire impossible. Elle a rendu justice. Ou quelque chose qui s'apparente à la justice.

Elle compose le numéro de Jorge depuis le kit mains libres.

Une sonnerie. Deux. Trois.

Rien.

Elle recompose.

Même chose.

— Allez, Jorge. Réponds.

Le dénouement de l'affaire lui a ouvert les yeux. En conduisant, elle a pris une décision : fini les doutes et la victimisation qui ne font que la blesser. Assez de se complaire dans les blessures du passé et de s'accrocher à cette maudite cicatrice sur son ventre. Elle veut arranger les choses avec Jorge. Dîner ensemble. Parler sans cris, sans reproches. Les résultats des tests étaient positifs et elle souhaite réessayer. C'est un bon point de départ. Peut-être que ce bébé est ce dont ils ont besoin pour redevenir une famille comme avant.

Le parking est sombre. Sa place, la B-47, à côté du pilier avec la tache d'humidité qui ressemble à une carte de l'Afrique. La BMW de Jorge n'est pas là.

« Normal. Il est sept heures. Il doit être à la salle de sport ou en train de boire un verre avec ses collègues », se dit-elle.

Elle monte par les escaliers. L'ascenseur est toujours en panne et personne ne semble pressé de le réparer.

La maison sent le renfermé.

— Jorge ? appelle-t-elle.

Silence.

Elle le rappelle depuis son portable tout en posant ses clés dans le vide-poche de l'entrée. Cette fois, elle entend quelque chose : le portable de Jorge qui sonne quelque part dans l'appartement.

Elle le trouve entre les coussins du canapé. L'écran allumé affichant son nom : « Mónica  ».

Le cœur est toujours là. C'est déjà ça.

C'est étrange. Jorge n'oublie jamais son portable. Il dort avec sous son oreiller. Il est accro à cet appareil, même s'il ne l'admet pas.

Elle pose le téléphone sur la table basse et le regarde. En fond d'écran, le jour de leur rencontre : le vingt-cinq août, elle s'en souvient parfaitement. Un barbecue chez Patricia. Jorge portait une horrible chemise hawaïenne et elle n'arrêtait pas de rire.

Non. Elle ne va pas regarder. C'est une violation de la confiance.

« Mais... pourquoi l'a-t-il oublié ? »

Soudain, l'écran s'allume. Un WhatsApp.

« Et alors ? »

« Et alors, il est tard et ça pourrait être une femme qui lui écrit. Voilà. »

Elle n'a pas besoin de s'approcher pour voir que c'est de « Raquel - Travail ».

« Et voilà. La fameuse stagiaire. »

Elle attend de nouveaux messages, mais ils ne viennent pas et l'écran s'éteint de nouveau. Quelque chose en elle se sent soulagé. Peut-être est-elle une jalouse paranoïaque. Ce n'est pas parce que Jorge et elle traversent une mauvaise passe qu'il voit une autre femme dans son dos. Alors, elle décide d'oublier et de profiter de la soirée. Elle va ouvrir une bouteille de vin et trinquer avec son reflet pour avoir résolu l'affaire. Peut-être qu'elle remplira la baignoire d'eau chaude et de mousse, allumera des bougies, se déshabillera, et...

« ...et pourquoi cette fille écrit à Jorge à cette heure-ci ? »

— Oh, allez... dit-elle à voix haute avant de s'enfoncer dans le couloir. Les gens reçoivent des messages constamment depuis que WhatsApp existe.

« Sauf que dernièrement, Jorge passe beaucoup de temps avec cette stagiaire, tu te souviens ? »

— Oublie ça, murmure-t-elle, et elle s'arrête au milieu du couloir, frissonnant en entendant sa propre voix. Elle parle toute seule et c'est un mauvais signe. Elle va tout oublier et se préparer un bon bain, comme elle le mérite.

Elle essaie de siffler — un sifflement mettra de l'ambiance —, mais elle n'y arrive pas. Les choses semblent aller bien, mais c'est un mirage. Elle sent la maison terriblement vide, et l'affaire Álvaro Montiel, ainsi que les disputes constantes avec Jorge, lui pèsent sur les os. La réalité, c'est que les choses vont mal, très mal, et elle a le pressentiment qu'elles vont bientôt empirer, ce qui lui fait peur.

Déjà dans la salle de bain, alors que le robinet crache de l'eau chaude, Mónica enlève son t-shirt quand le téléphone de Jorge se remet à sonner depuis le salon.

Elle ne s'y rend pas tout de suite, mais reste un moment à se

regarder dans le miroir, se sentant stupide, comme le dindon de la farce.

« Ne va pas regarder, ne t'avise même pas, parce que ce sera la porte d'entrée vers un monde sombre de jalousie et de destruction. Je suis sûre que tu n'as pas envie de voir ce qu'il y a là-dedans, Mon, j'en suis sûre, alors ne regarde pas, continue de te déshabiller et entre dans cette baignoire. Mais ne regarde pas... »

Mónica se rhabille. Elle sort de la salle de bain, traverse le couloir et prend le téléphone de son mari, qui est de nouveau verrouillé.

Les gens fument, ne mettent pas leur ceinture de sécurité, dépassent la limitation de vitesse ou trompent leur partenaire comme si de rien n'était. « Alors, Mon, qu'est-ce que tu comptes faire ? Tu veux préserver ton mariage ou tu vas risquer d'assouvir ta curiosité et de pimenter un peu ta vie insipide ? »

L'envie de prendre un bain lui a passé. À la place, elle se sert un verre de vin. Le Ribera del Duero qu'ils gardent pour les grandes occasions. Résoudre un double homicide, ça compte comme une grande occasion, non ? Et surprendre son mari avec une autre ? Est-ce que c'est une grande occasion ?

Depuis la cuisine, elle entend une nouvelle vibration du portable. Dans le silence de la maison, c'est un son dérangeant.

— Je ne vais pas regarder, dit-elle à voix haute. Pas question. Sa voix résonne dans l'appartement vide. Pathétique. Un autre message.

Et un autre.

— Putain, Raquel, qu'est-ce que tu es lourde.

Elle prend une longue gorgée. Le vin est bon. Il est cher, comme tout ce que Jorge achète dernièrement : nouveaux vêtements, eau de Cologne de luxe... Et cette obsession soudaine pour la salle de sport.

La salle de sport.

Jorge va à la salle cinq jours par semaine depuis janvier. « J'ai besoin de déstresser », disait-il. « Le travail me tue. »

Le portable vibre de nouveau et Mónica pose son verre avec une telle force que le vin gicle. Elle court au salon.

Ce n'est pas Raquel, cette fois.

« Elena - Salle 🦾 »

L'emoji du bras musclé. Quelle modernité.

Mónica prend le portable. Juste pour voir la notification. Elle ne va pas l'ouvrir.

Le contenu du message est comme le son du glas qui frappe le mur de son cœur.

Tu viens ce soir ou pas ?

Voilà, clair comme de l'eau de roche. La confirmation de ce qu'elle soupçonne depuis des mois. Elle sent la peur grandir dans sa poitrine.

L'ironie de la situation lui arrache un rire amer. Toute cette jalousie envers la stagiaire aux longues jambes. Toutes ces nuits à imaginer Jorge avec elle. Et il s'avère que la menace venait d'ailleurs.

D'une salope de la salle de sport nommée Elena.

Ses doigts bougent comme guidés par une force extérieure et le téléphone se déverrouille. Bien, c'est fait.

Alors, WhatsApp s'ouvre comme une boîte de Pandore. Les messages avec Elena sont là. Des dizaines. Des centaines :

C'était incroyable, hier.

Je n'arrête pas de penser à toi.

Mon mari est de garde cette nuit.

Mon mari. Elena aussi est mariée. Tellement pratique.

Il y a aussi des photos. Elena en tenue de sport. Elena en lingerie. Elena et Jorge dans un selfie post-coïtal qui retourne l'estomac de Mónica.

Elle fait défiler avec son doigt et remonte le temps. Les messages commencent en janvier, à peu près au moment où Jorge a commencé la salle de sport. Juste au moment où ils ont arrêté de faire l'amour.

Tu me plais beaucoup.

C'est de la folie.

Ma femme est obsédée par son travail. Elle ne me voit plus.

Ma femme. C'est comme ça qu'il l'appelle. Pas Mónica. Ma femme. Comme si elle était une possession défectueuse.

Il y a des réservations d'hôtel. Le Barceló de la rue Princesa. Le même où ils ont célébré leur cinquième anniversaire de mariage. Chambre 412. Tous les vendredis. Quand il est so-disant à la salle de sport.

Elle ne peut pas s'arrêter et accède à ses e-mails. Il y a des e-mails pour Elena dans le dossier des messages envoyés. Jorge lui expliquant comment Mónica est devenue froide depuis la fausse couche. Comment elle n'est plus la même. Comment il se sent seul dans son propre mariage.

« Elle n'a même pas essayé », a écrit Jorge il y a une semaine. « Quand on a perdu le bébé, elle s'est simplement refermée. Elle s'est jetée à corps perdu dans son travail. C'est comme vivre avec un fantôme. »

Mónica lit cette phrase trois fois.

Elle n'a même pas essayé.

Comme si perdre un bébé était quelque chose que l'on surmonte avec de la volonté. Comme si le vide dans son ventre était un choix.

Elle reste quelques instants assise au bord du canapé, regardant autour d'elle avec une expression stupide. Comme tout lui semble étrange ! C'est ici même qu'elle était, ce jour ensoleillé de février, quand elle a annoncé sa grossesse à Jorge. Ils ont pleuré, se sont serrés dans les bras et ont fait l'amour sur ce canapé. Le même sur lequel elle a tenté de lui expliquer, sans trouver les mots, qu'elle avait des saignements. Où Jorge a pleuré sur sa poitrine quand ils sont revenus de l'hôpital les bras vides.

Sur la fenêtre du coin, là où ils mettaient toujours le sapin de Noël, il reste encore des traces de cette stupide mouette en papier de Paris qui est toujours suspendue.

Paris. Leur lune de miel. Jorge lui a acheté cette mouette à Montmartre. « Pour notre futur bébé », avait-il dit. Maintenant, la mouette semble se moquer d'elle.

Bien avant, dans ce salon, il n'y avait qu'une collection de cartons de l'entreprise de déménagement contenant les affaires et les souvenirs de tous les deux. Maintenant, elle pense à l'insignifiance de tous ces objets personnels.

Le portable vibre de nouveau dans ses mains. Le sursaut lui fait presque lâcher l'appareil. C'est encore Elena.

Jorge ? Tu es là ? Ça tient toujours pour ce soir, chéri ? À 21 h à l'hôtel habituel. Chambre 412. Ne sois pas en retard 🕒

Chéri.

Mónica pose le portable et se sert un autre verre, qu'elle vide d'un trait.

Il est sept heures et demie. Le temps semble se dilater et se contracter comme dans un rêve.

À neuf heures moins le quart, elle entend la clé dans la serrure.

Jorge entre en sifflotant. Mónica a les yeux fermés et gonflés. Le monde semble légèrement osciller sous ses pieds, et la voix de Jorge semble lui parvenir à travers un épais brouillard.

— Mónica ? Il la voit sur le canapé. Qu'est-ce que tu fais dans le noir ?

Elle ne s'était pas rendu compte que le soleil s'était couché.

— Je pense.

Jorge s'approche. Elle doit faire un grand effort pour ne pas s'écarter.

— Tu vas bien ? Tu as mauvaise mine.

— La journée a été longue.

— L'affaire du prof, c'est ça ? Il ne se souvient même pas du nom. Vous avez avancé ?

— On l'a résolue.

— C'est génial ! Il se penche pour l'embrasser sur le front. Un baiser fraternel, avec les mêmes lèvres qui embrassent Elena. Ça lui donne la nausée. On devrait fêter ça. Je commande quelque chose pour dîner ?

— Je n'ai pas faim.

Jorge se redresse. Il voit son portable sur la table. Il le prend avec naturel, comme si de rien n'était.

— Je l'avais oublié. Quelle tête de linotte je fais.

Il regarde l'écran, lit les messages d'Elena et écrit quelque chose rapidement. Son expression ne change pas.

— Dis, j'ai un truc qui vient de tomber, dit-il en tapotant. Un dîner avec un client important. Ça ne te dérange pas ?

Et voilà. Le mensonge, servi avec la même facilité qu'il respire.

— Un client ?

Un client en lingerie de nuit, rouge à lèvres carmin et épilation du maillot brésilien impeccable. C'est clair.

— Oui, un client important. Tu sais comment c'est. Je ne peux pas lui dire non.

— À quelle heure ?

— Je dois y être à neuf heures.

Neuf heures. Chambre 412. Et Elena qui attend en petite culotte.

— Bien sûr, dit Mónica. Pas de problème.

Jorge sourit. Ce sourire qui, avant, lui faisait fondre le cœur. Maintenant, il ne fait que la dégoûter.

— Tu es la meilleure. Il lui dépose un baiser sur le front. Je vais me changer.

Il se dirige vers la chambre. Mónica entend l'eau de la douche. Jorge qui se prépare pour sa maîtresse. Qui se rase. Qui se parfume.

Il sort de la chambre avec une chemise bleue qu'elle n'a jamais vue et un jean qui lui moule les fesses. Tout ça pour Elena.

— Ne m'attends pas, dit-il depuis la porte. Ces dîners peuvent s'éterniser.

— Jorge.

Il s'arrête.

— Oui ?

Mónica observe l'homme avec qui elle a passé quatorze ans. Le père de son bébé mort. Son compagnon. L'amour de sa vie.

Un inconnu.

— Rien. Fais attention.

— Toujours.

Et il part.

Mónica reste seule dans le noir. L'appartement est silencieux comme une tombe.

Elle se sert un autre verre. Le troisième. Ou le quatrième. Elle a perdu le compte.

Combien de coups une femme peut-elle encaisser avant d'aller au tapis ?

La réponse la surprend quand elle arrive : tous ceux qu'il faudra.

Car le piège est là. Le tapis n'existe pas. Pas pour les femmes comme elle, qui ont vu la mort de près sur un lit d'hôpital et ont continué de respirer. Qui ont résolu des meurtres pendant que leur vie s'effondrait.

Jorge croit l'avoir vaincue. Qu'il peut baiser Elena pendant qu'elle sombre à la maison.

Il se trompe.

Mónica Lago ne sombre pas. Mónica Lago nage. Même si c'est dans son propre sang.

Elle boit une dernière gorgée.

Demain, elle appellera un avocat et changera les serrures. Demain, le reste de sa vie commencera.

Mais ce soir... ce soir, elle va pleurer tout ce qu'elle a besoin de pleurer. Pour Jorge. Pour le bébé. Pour la femme qu'elle a été et qu'elle ne sera plus jamais.

Et quand le soleil se lèvera, elle se relèvera. Comme elle le fait toujours.

Parce que c'est ce que font les survivantes.

Elles survivent.

MÓNICA ESSAIE de se débarrasser de l'image, mais c'est comme une tache de vin sur une chemise blanche : plus on frotte, plus elle s'étale. Elle n'a pas le choix, mais elle ne peut y échapper. Elle ne cesse de revoir les messages, les e-mails... le sourire stupide de Jorge alors qu'il croyait lui faire gober un dernier mensonge.

Elle ne peut s'empêcher de se sentir jalouse et profondément en rage. La jalousie n'a jamais été son genre par le passé, même lorsqu'une crise se profilait. Maintenant, soudain, elle ressent une sensation étrange, comme si la bile et la rancœur allaient s'installer pour de bon. Comme si un vide s'était creusé à l'intérieur d'elle. Une fissure large et profonde qui aspire toute la confiance qu'il lui restait envers les mecs. Envers les gens, putain.

Elle doute que ça se referme un jour.

C'est samedi et le bureau est étrangement silencieux. Seule la lueur de l'écran éclaire le visage de Mónica tandis qu'elle tape le rapport final de l'affaire Montiel. Deux assassins ; un professeur mort ; un gamin brisé ; et assez de traumatismes pour occuper les psychologues de Madrid pendant une décennie.

Les néons s'allument d'un coup, vrombissant comme des mouches en colère. Mónica plisse les yeux.

Yago surgit de nulle part avec deux cafés fumants, un dans chaque main.

— Tu en as encore pour longtemps ? C'est le week-end, Mónica. Le reste du monde a une vie.

— Le reste du monde n'a pas à expliquer comment une simple affaire d'homicide s'est transformée en un épisode de *Game of Thrones*.

Yago lui tend une tasse.

— Alors comme ça, deux assassins, hein ? Qui l'eût cru.

Mónica hoche la tête en soufflant sur la vapeur.

— Jesús Castaño, tentative d'homicide. Il a poignardé Álvaro mais ne l'a pas achevé. Le procureur parle de circonstances atténuantes. Coup de folie, défense d'autrui ou je ne sais quoi. Il va prendre cinq ans, sept tout au plus. — Elle avale une gorgée. C'est brûlant. — Sergio Montiel, c'est différent. Homicide avéré. Son avocat plaidera le trouble psychique sévère et les abus de son frère. Malgré ça, il va prendre une autre pleine valise d'années.

— Et la mère ?

— Lola ne savait rien. Personne ne veut imaginer que ses deux enfants... — Mónica arrête la tasse à mi-chemin de sa bouche. — Putain, même moi je ne veux pas l'imaginer.

— Comment l'a-t-elle encaissé ?

— Elle s'est effondrée, littéralement. Ses jambes ne la tenaient plus. — Elle pose la tasse et ferme brusquement le dossier. — Elle m'a demandé si Álvaro avait souffert. Je lui ai dit que non. Parfois, mentir est un acte de pitié.

Yago la scanne du regard, s'attardant sur les cernes de Mónica. À son expression, il a aussi remarqué qu'elle porte les mêmes vêtements que la veille.

— Rentre chez toi, allez. La paperasse peut attendre.

Chez soi. Ha. Un mot bien curieux pour un appartement où elle ne remettra plus jamais les pieds.

— Je ne peux pas.

Yago fronce les sourcils et s'assoit sur le bord du bureau. Il a flairé les problèmes, comme un chien de piste.

— Pourquoi ?

Mónica étire son dos et ses bras, qui craquent comme des branches sèches. Elle lui raconte tout. Jorge et Elena. Les messages surpris par hasard. L'hôtel. Les excuses pathétiques.

Yago écoute sans l'interrompre.

— La maison est à Jorge, alors c'est elle qui a dû partir.

Ce n'est pas qu'il l'ait mise à la porte — ce parfait imbécile pense encore qu'ils peuvent arranger les choses —, mais pour elle, c'est clair et net : elle ne compte pas lui pardonner. Alors, ce matin, elle a vidé ses armoires, ses tiroirs... sa vie. Vêtements, livres et cette lampe moche d'Ikea que Jorge détestait. Maintenant, tout est dans un garde-meuble à Legazpi, empilé comme des ordures dans une benne. Mónica pense à ses affaires entassées entre des murs de béton. Quatorze ans qui tiennent en dix mètres carrés. Pathétique.

La nostalgie la frappe soudainement. Pas pour Jorge, mais pour la vie qu'elle laisse derrière elle et qu'elle tenait pour acquise. Erreur de débutante. Dans cette vie, il ne faut rien tenir pour acquis.

— Putain — est tout ce que dit Yago en se grattant la nuque.

— Ouais. Alors adieu la maison. Adieu le mariage. Et adieu aussi à cette fichue chatte que j'avais fini par trouver sympathique.

— Luna ?

— Elle me manquera plus que lui, je te le garantis — ment-elle.

Paco sort des toilettes, son manteau déjà sur le dos.

— Vous venez boire un verre ? Mercedes et les autres sont à l'apéro à *La birra de Brian*.

— Je ne suis pas d'humeur pour les apéros, Paco. En plus, je vais visiter un appartement à louer.

Paco et Yago échangent un regard triste. Paco se racle la gorge, comme s'il cherchait ses mots dans sa poche.

— Si tu as besoin de quoi que ce soit... Un canapé ou autre chose.

— Je sais. Merci.

Ce matin, c'est Paco qui l'a trouvée endormie, recroquevillée dans le fauteuil élimé de la salle de réunion. Il n'a rien dit, il lui a juste apporté un café et un croissant. Mais Mónica n'a pas pu se retenir et s'est déchargée sur lui, crachant tout le venin qu'elle contenait.

— C'est drôle — lui a-t-elle dit. — Je peux chasser les assassins comme des lapins, mais ma vie est un putain de désastre.

Paco a juste hoché la tête :

— C'est pas la même chose. Les assassins, tu les chasses avec ta tête. La vie, il faut la vivre avec le cœur. Et le cœur est un parfait idiot.

Mónica n'avait jamais pleuré au travail.

— Allez, prends-en un vite fait avec nous — insiste Yago. — C'est un ordre.

Mónica secoue la tête, éteint l'ordinateur et se lève.

— Depuis que tu es le chef, tu es devenu un emmerdeur insupportable.

— En route.

En attendant l'ascenseur, le portable de Mónica vibre. C'est Jorge. Troisième appel de la journée. Le quatrième si l'on compte celui de la nuit dernière à deux heures du matin, probablement ivre et repentant.

Elle fait glisser son doigt pour refuser. Son doigt tremble un peu.

L'ascenseur descend avec un vrombissement sourd, et Mónica se sent chuter avec lui.

Elle ne s'arrête de trembler que lorsque les portes s'ouvrent au rez-de-chaussée, la relâchant dans le vide de la rue.

Un mois plus tard

Les voix flottent de l'autre côté du mur tandis que Mónica traverse la rue en direction de la maison de Yago. Le soleil de juin lui tape fort sur la nuque.

Paco est déjà là. Elle le trouve dans le jardin de derrière, aux côtés de Fernando de la Scientifique, et de quelques membres de son équipe. Même Goyo Velasco, le médecin légiste, a voulu participer au pot de départ de Paco. Rien ne dit autant de choses sur un flic que sa capacité à réunir autant de collègues de départements si divers le jour où l'on dit adieu.

Paco la voit arriver et court comme un taureau maladroit

pour envelopper Mónica dans ses bras. Elle lui dépose un baiser sur la joue, rêche et qui sent le Brummel, comme chaque jour des quarante dernières années.

— Je croyais que tu allais te dégonfler.

— Et rater le bacon et les bières ? Jamais de la vie. Tiens, c'est pour toi. Une bricole.

Elle lui tend un paquet emballé dans du papier de mauvaise qualité. À l'intérieur, une montre-bracelet gravée : « Pour Paco, qui pourra enfin arriver en retard ». Il la déballe et rit de ce rire qui résonne comme un tonnerre lointain.

— C'était ça ou une canne, mon vieux. Et ne t'avise pas de dire le coup du « il ne fallait pas ». Je déteste cette phrase.

Paco sourit, ému, et la serre à nouveau dans ses larges bras.

Yago s'affaire avec le barbecue au fond. Il porte une toque de chef ridicule et un tablier qui dit « Végétariens Anonymes : Ma première réunion ». Mónica salue le personnel à mesure que d'autres arrivent. Ce sont tous des flics ou des conjoints de flics, chacun avec une bouteille de vin, une liqueur ou quelque chose du genre, comme si c'était une offrande au dieu de la gueule de bois.

— Quarante ans dans la police — trinque Paco en levant sa petite bouteille. — On dirait une mauvaise blague.

— Ne crie pas victoire trop vite — crie Yago en enlevant sa toque pour s'essuyer la sueur. — Demain, tu viens pour finir la paperasse et emporter tes affaires.

Paco lâche un rire guttural.

— Oui, et je vous invite à des croissants pour le bordel d'aujourd'hui.

— C'est ça, encore plus de gras pour mes artères — commente quelqu'un.

— C'est hallucinant, Paco — dit Mercedes. — Avec la quantité de racailles que tu as dû gérer.

— Les bonnes personnes compensent. Comme toi, ma petite.

Il lui fait un clin d'œil paternel, et Mercedes devient rouge comme une tomate, courant l'embrasser. Ses bras n'atteignent même pas la moitié de ce ventre.

Mónica lève les yeux au ciel. Trop mignon, putain.

Elle cherche Yago du regard.

— Vous savez déjà qui te remplace ?

— Ouaip. — Yago sort son portable. — Rayco Medina. Des Canaries.

Tous s'agglutinent autour de l'écran. Sur la photo apparaît un type d'une trentaine d'années, cheveux clairs, regard brillant et une tête à ne pas avoir cassé trois pattes à un canard.

— Rayco ? — Paco éclate de rire. — Sérieux ? On dirait un nom de perroquet.

— Il est mignon — murmure Mercedes, sans le quitter des yeux.

— C'est un bleu-bite — commente Mónica. — Regardez-le, l'espoir brille encore dans ses yeux. Je lui donne deux semaines avant qu'il ne demande sa mutation sur sa petite plage.

— Mónica, s'il te plaît — la supplie Yago. — Sois gentille avec lui. Ne le traumatise pas le premier jour.

— Moi ? Traumatiser ? — Elle prend un air de sainte. — Jamais. Je suis un amour.

Tout le monde rit. Un rire détendu, sans aspérités. Facile.

Le festin commence. Apparaissent des entrecôtes, des travers de porc... tout un carnaval de cholestérol. À la surprise générale, Goyo place des aubergines sur le gril et un nuage de fumée blanche s'élève comme un signal vers le ciel.

— Un problème ? — dit-il en se battant avec les pinces. — Après l'affaire Montiel, j'ai décidé de devenir végétarien.

— À cause de la crudité du meurtre ? — demande Mercedes.

— Non. Parce que j'ai dû expliquer au procès comment un type peut mourir deux fois. Jesús le poignarde, Sergio l'achève... C'est comme un jeu vidéo !

— Double mort — lance Mónica. — On dirait un thriller au rabais.

— Ta vie, c'est ça, un thriller au rabais — réplique Yago avec un clin d'œil.

Touché. Le salaud.

Quelqu'un sort un jeu de cartes. Quelques-uns s'assoient autour de la table. Quand Mónica crie *Chinchón !*, tous se lèvent et

la lancent en l'air. Amusant. Yago laisse même Mercedes s'occuper du gril un moment — pour lui, c'est comme laisser un enfant avec une boîte de scorpions. L'odeur de viande grillée imprègne tout et l'après-midi s'étire avec des anecdotes de vieilles affaires, de mauvaises blagues et de vieilles histoires de coucheries au bureau. Personne ne pose de questions à Mónica sur Jorge, qui se surprend à rire pour de vrai pour la première fois depuis des semaines. Personne ne mentionne non plus les ex-conjoints décédés de Yago et Mercedes. C'est comme si les mauvaises ondes n'avaient pas leur place ici aujourd'hui.

Les heures passent. L'obscurité s'installe peu à peu, comme dans les ciels d'été de la banlieue. Les gens commencent à prendre congé : bises, accolades... Fernando est le plus expansif, soulevant Paco comme un sac. Mónica le voit rire comme un enfant, et quelque chose s'adoucit dans sa poitrine. Paquito, à la retraite. Soudain, Mónica le trouve vieux. Ça l'effraie. C'est son dernier véritable ami dans la police, à l'exception de Yago, qui ne compte plus puisqu'il peut maintenant lui donner des ordres.

Elle est la suivante à prendre congé, après avoir aidé à ranger. Ce n'est pas grand-chose, étant donné qu'ils ont utilisé des assiettes en carton et des verres et couverts en plastique.

Elle marche vers sa voiture sans se presser. Madrid en juin est presque supportable à cette heure. Elle n'a pas envie de rentrer chez elle, où personne ne l'attend. Son nouvel appartement en location n'est pas grand-chose, mais il faudra s'en contenter pour l'instant.

Le portable vibre dans son sac. C'est Patricia.

— On déjeune mardi ? — demande-t-elle sans préambules. — À l'endroit habituel.

— Bien sûr.

— Et au fait... désolée pour Jorge. C'est un connard.

— Je sais.

— Non, sérieusement. Il l'a toujours été. C'est juste qu'avant, il le camouflait mieux.

Mónica sourit, sentant un pincement au coin de ses lèvres.

— À mardi, ma sorcière.

— Réserve deux heures minimum. On a des choses à se dire.

Elle raccroche, et au moment où elle range son portable, elle le voit.

Elle ne s'était pas rendu compte qu'elle passait devant La Tapería, l'italien où Jorge et elle fêtaient leurs anniversaires. Jorge est à l'intérieur, à une table près de la fenêtre. La même où il l'a demandée en mariage. Où, avant le dessert, il a promis de l'aimer pour toujours. Le « pour toujours » a duré quatre ans. Ce n'est pas si mal par les temps qui courent.

Il n'est pas seul. Elena est avec lui. Ils sont toujours ensemble. Et ils ont l'air... heureux.

Elle ne sait pas comment l'analyser.

Elle devrait se barrer, mais elle reste là à regarder comme une idiote. Il y a des bougies sur la table. Il boit du vin. Elle, du jus d'orange.

Et puis, Elena fait le geste. Subtil. Inconscient. La main sur le ventre, en de lents cercles. Ça ne peut signifier qu'une chose.

Mónica sent un craquement à l'intérieur. Non. Attends. C'est du soulagement. Une libération. Jorge va avoir son gosse. Sa famille de magazine. Avec une autre. Et pour la première fois depuis l'avortement, elle s'en rend compte : elle s'en fiche. Elle n'a jamais voulu de cette vie. Elle la voulait pour lui. Pour le garder heureux. Pour rentrer dans le moule.

Elle se retourne et traverse la rue en continuant de marcher. Se laissant porter par une impulsion, elle sort son portable et cherche « Jorge » dans ses contacts.

Elle maintient son doigt sur appeler. Quelques centimètres plus bas, « Supprimer contact ».

Elle hésite une seconde et...

Clic.

Effacé.

Comme son mariage. Comme ses illusions. Comme la Mónica d'avant.

Elle monte dans la voiture et démarre. À la radio, on annonce une vague de chaleur venue du Sahara. Record de températures. Apocalypse climatique.

Mónica monte le volume et accélère.

La vague de chaleur lui fait penser à son futur nouveau

coéquipier. Rayco. Sur la photo, il avait l'air sympa, mais elle a appris la leçon : ne faire confiance à personne, surtout pas aux mecs. Que ce soit juste ou non, elle ne compte pas lui faciliter la tâche. Qu'il fasse ses preuves. Ce sera intéressant, après tant d'années à combattre le crime aux côtés de Paco.

De manière inattendue, un sourire se dessine sur ses lèvres. Pour la première fois depuis longtemps, elle voit une lueur d'espoir pour le lendemain. Comme si le poids invisible qu'elle portait s'était évaporé avec cette image dans le restaurant, cette main sur ce ventre.

Elle prend une déviation et Madrid s'ouvre devant elle. Huit millions d'âmes avec leurs mensonges, leurs secrets et leurs tragédies personnelles. Et l'une d'elles — Mónica ne le sait pas encore, mais elle le saura bientôt — est une femme dont le corps vient de tomber dans les eaux du Manzanares, flottant dans le courant sombre jusqu'à ce que quelqu'un le trouve.

APERÇU DU PROCHAIN ROMAN DE LA SÉRIE

Si vous avez aimé **La cicatrice de Mónica**, vous pouvez maintenant lire gratuitement les premiers chapitres de **Entre les ombres**.

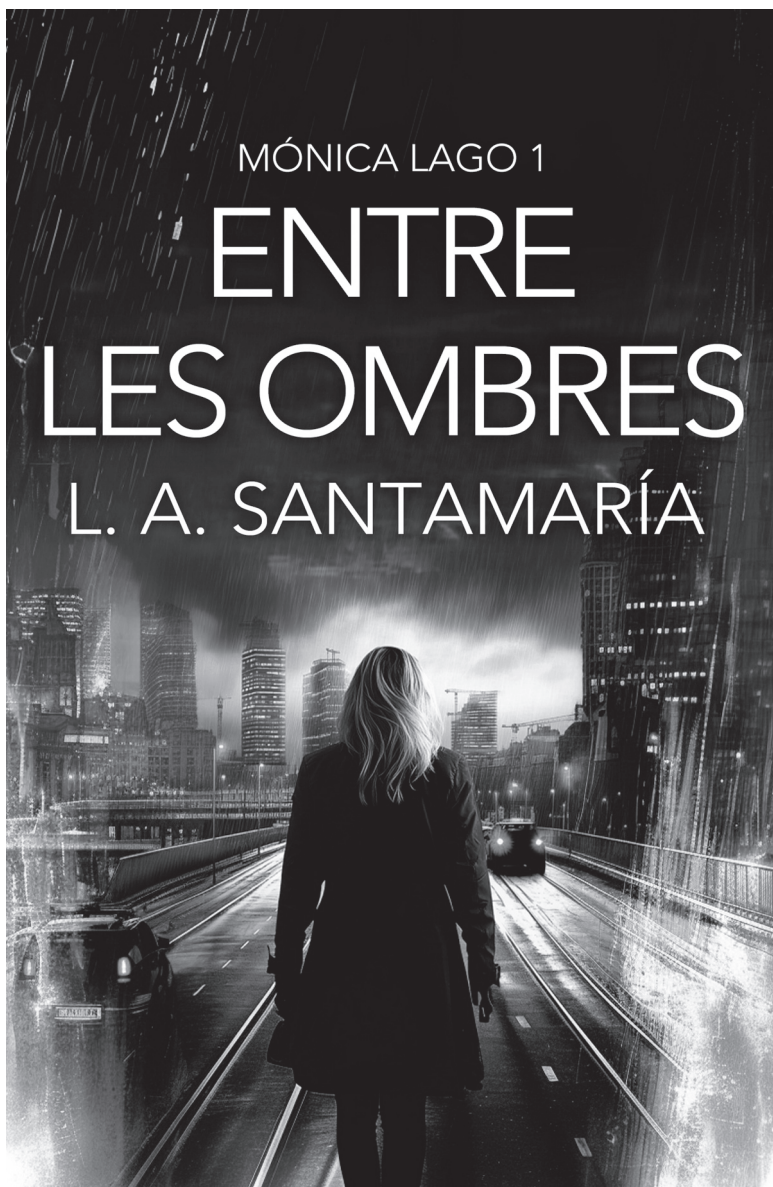
Découvrez le premier roman de la série et accompagnez Mónica Lago dans sa première enquête avec son nouveau collègue.

Tournez la page pour continuer à lire...

MÓNICA LAGO 1

ENTRE LES OMBRES

L. A. SANTAMARÍA



Quand son pied droit a glissé sur la rambarde, le sol s'est dérobé d'un coup sous lui. Il a tendu les bras par pur instinct, se brisant plusieurs os de la main dans l'impact.

Des jours plus tard, sa vie n'étant plus qu'un vague souvenir de ce qu'elle avait été, il versait des larmes en se remémorant cette nuit-là, la plus catastrophique de son existence. Les branches de l'arbre l'enlaçant comme une immense araignée lui revenaient en mémoire.

Quelques mois plus tard, pourtant, il esquissait un sourire en se demandant si tout cela était vraiment arrivé ou si cela faisait partie d'un film vu pendant son adolescence.

1

— NE T'ÉLOIGNE PAS, Tula ! crie Eloy, mais la chienne ne semble pas lui prêter attention.

Ce n'est pas dans ses habitudes. D'habitude, il la promène sans laisse dans le parc, et Tula a toujours été docile et obéissante. Ça a été l'une des conditions pour que papa et maman l'acceptent à la maison : une petite chienne adaptée à un garçon qui a... comment le médecin a-t-il appelé ça ? « le processeur en panne ». Depuis son accident de vélo, l'esprit d'Eloy ne fonctionne pas à la même vitesse que celui des autres adolescents (C-3PO a été le surnom cruel que lui ont donné les redoublants du lycée). Malgré la méfiance initiale de ses parents, tous les experts ont recommandé l'aide d'un jeune labrador pour l'accompagner au quotidien.

Tula s'est avérée être une chienne exemplaire, mais cet après-midi, elle est nerveuse. Jamais, même quand elle était encore un chiot, elle n'a piqué un sprint pour traverser la route sans permission. Par chance, aucun véhicule ne circule en ce moment. Malgré les cris d'Eloy, l'animal ne s'arrête pas et continue de courir vers la rivière. Le garçon finit par la perdre de vue.

Eloy traverse au passage piéton et scrute le parc de Madrid Río. Tula réapparaît devant lui, reniflant le sol au bord de la

rivière, de long en large, de long en large. Quand elle voit son maître arriver de l'autre côté du feu, elle se met à aboyer.

— Tula ! Viens i-ici !

La chienne court vers lui comme si elle était possédée. En se penchant pour lui passer la laisse autour du cou, Eloy remarque que son poil est hérissé à cet endroit et qu'elle halète, la langue pendante. Tula n'est jamais aussi nerveuse.

Il ne parvient pas à attacher la laisse, car l'animal repart en courant vers la rivière.

— Tula ! crie-t-il de nouveau. Viens ici ! — Il essaie de paraître le plus ferme possible, mais la femelle labrador n'obéit aux ordres de personne.

Eloy n'a qu'une chose en tête : il ne peut pas perdre Tula. Ils sont ensemble depuis trois ans, et tous les bons souvenirs qu'il garde sont liés à cette grosse chienne au poil doré, alors il a du mal à s'imaginer sans sa compagnie. C'est pourquoi, lorsque la chienne se jette à l'eau, Eloy panique. Le courant est calme et l'animal sait nager, mais il est encore tôt et il craint que Tula n'attrape une pneumonie.

Il court vers la rive sous le regard alarmé de quelques passants. Ce garçon !

Tula gémit d'excitation en pataugeant avec ses pattes avant contre un tas de feuilles mortes accumulées le long du mur de pierre qui borde la rivière.

— S-sors de là ! insiste Eloy. Prrrends une friandise ! — Il tente d'acheter sa meilleure amie avec ce qu'elle aime le plus au monde, mais l'animal ne regarde même pas le délicieux bacon en forme d'os et continue de frapper l'enchevêtrement de feuilles mouillées.

Eloy observe et découvre une branche d'arbre tombée qui pourrait peut-être lui servir. S'il réussit à l'atteindre, il peut faire en sorte que Tula la morde et ainsi la tirer jusqu'à la rive. Si ça ne marche pas, il n'aura pas d'autre choix que de se jeter lui-même à l'eau pour récupérer la chienne. L'idée le terrifie.

Il se penche pour saisir l'extrémité de la branche, qui pèse plus lourd qu'il ne le pensait au premier abord. En la soulevant

avec précaution, il se permet une marque d'affection envers sa chienne :

— Tula ! T-tout ce foin pour ce bâton ? Tu ne vois pas qu'il est b-beaucoup trop grand pour t-toi ?

Mais la chienne ne suit pas la branche du regard. Ce qui l'intéresse, c'est ce qu'il y a en dessous. Eloy suit la direction de ses yeux agités et découvre quelque chose qui flotte sur une planche, couvert de branches et de feuilles, charrié par le courant.

À cet instant, Tula aboie.

2

MÓNICA se dessine face au miroir et passe deux doigts sur son ventre. Elle a pris quelques kilos — peut-être que le bonbon qu'elle fait tourner dans sa bouche, un parmi tant d'autres, y est pour quelque chose —, mais elle s'en moque. Le temps où elle arborait un ventre plat est bien révolu. Et si ça ne plaît pas à quelqu'un, il n'a qu'à pas regarder, a-t-elle l'habitude de se dire. C'est la cicatrice, comme une ligne courbe tracée à la craie sur sa peau, qui l'a arrêtée. Il est rare qu'un matin passe sans qu'elle ne s'arrête pour l'observer.

Elle finit de s'habiller et place sa frange sur le côté. Les pattes d'oie sont plus marquées, la peau plus sèche et — elle force un sourire — les rides autour des commissures de ses lèvres plus profondes. Ce n'est pourtant pas faute de faire ce geste.

Mónica Lago n'est plus l'inspectrice aux longues jambes dont les agents les plus jeunes admiraient le postérieur à voix basse chaque fois qu'elle se retournait pour écrire quelque chose sur le tableau de la salle de réunion. Bien sûr, à quoi diable cela sert-il ? Heureusement, grâce à sa routine de longueurs à la piscine, elle reste en forme, ou du moins c'est ce que lui dit la balance chaque matin. C'est à l'intérieur d'elle-même que se trouve le problème. Chaque jour, tout lui semble plus difficile, à commencer par laver sa tasse de café du petit-déjeuner.

Elle lace ses bottes, désintègre le bonbon d'un coup de dent et sort du vestiaire. Elle marche dans les couloirs du commissariat en vérifiant si elle a des messages ou des appels. Rien, aucune notification. Zéro. Son regard se pose sur la photo en fond d'écran. Derrière les icônes des applications, Jorge et elle sourient à l'objectif, dans un autre temps. Un temps très lointain. Il serait temps de la changer. Cela fait des siècles que Jorge a quitté la maison, et même si elle n'a toujours pas signé les papiers du divorce, cette histoire est de l'histoire ancienne. Les dernières photos sur le Facebook de Jorge, où il apparaît avec une jeune femme d'une vingtaine d'années qu'il a apparemment rencontrée à ses cours de boxe, ne laissent aucune place au doute.

— La voilà ! L'écho d'une voix forte que Mónica aurait reconnue parmi la foule d'un stade de foot résonne dans le couloir. La fliquette la plus impitoyable de la capitale. Et la plus belle, aussi.

Elle sourit déjà en levant les yeux de son téléphone portable. De nouveau, les rides aux commissures.

— Tu mens comme un arracheur de dents, mon grand, lui dit-elle, lorsqu'ils sont à la même hauteur. Mais j'ai bien peur qu'aujourd'hui, il y ait plus de graisse qu'hier sous ce t-shirt. Elle serre sa propre taille à deux mains et un petit bourrelet se forme sous le tissu.

— Eh bien tiens, continue de nourrir la bête.

Paco, qui tient une petite boîte de mini-croissants au beurre, lui en fourre un dans la bouche.

— Et ça ? Elle avale. Dieu, c'est une tuerie !

— Tu m'étonnes. C'est une véritable addiction, approuve-t-il, tout en avalant une viennoiserie d'une seule bouchée.

L'inspectrice laisse tomber ses épaules et penche la tête.

— Tu vas arrêter de t'empiffrer, mon pote ? le gronde-t-elle, le foudroyant du regard. Ton diabète nous a déjà fait plus d'une frayeur, et je ne peux pas me permettre de perdre le seul ami que j'ai. Alors me fais pas chier et prends soin de toi. Elle s'essuie la lèvre du bout de l'index et lui arrache la boîte des mains. Au fait, c'est pour quelle occasion ?

Les joues flasques de l'homme rougissent sous sa barbe couleur cendre.

— Tu ne te souviens pas ? C'est mon dernier jour. Fin de service.

— C'est aujourd'hui ? C'est vrai ! Putain, Paco, tu vas tellement me manquer.

La voix de Yago Flores, l'inspecteur en chef, résonne de l'autre côté de la porte de son bureau, qu'il garde toujours ouverte.

— Corps retrouvé à Madrid Río, à la hauteur de l'ancien Vicente Calderón ! Ça pourrait être un cadavre ! Mónicaaaaa, au travail !

L'inspectrice lève les yeux au ciel. Paco sourit.

— Allez, vas-y. On se voit plus tard, dit-il.

Mónica s'approche de la porte du chef pour demander s'il n'y a personne en patrouille dans le secteur. La réponse est laconique :

— Personne de plus près que nous, nooooo !

Elle se retourne vers son vieux collègue, lasse :

— On se boit une bière cette semaine. Promis ?

— Marché conclu. Allez, va sauver le monde, l'arme fatale.

Mónica ajuste son pistolet à sa ceinture et se dirige vers la sortie.

— Grand-menteur...

En se retournant pour prendre la direction de la porte, elle percute un type au regard... effrayé ? Non, il a l'air perdu, mais il n'y a pas la moindre trace de peur dans ses yeux.

— Je suis Rayco, dit-il, avec un léger accent que Mónica ne reconnaît pas tout de suite, et il lui tend la main. Enchanté.

Et toi, t'es qui ?, s'apprête-t-elle à demander, mais Yago la devance depuis son bureau.

— Et emmène le nouveau avec toi, Mónicaaaaa !

— Je suis le nouveau, confirme le garçon en souriant. Si tant est qu'on puisse appeler ça un sourire.

3

IL N'Y avait qu'une seule chose de pire que la musique assourdissante : la douleur. Elle prenait naissance dans sa main droite et se propageait dans tout son corps. Est-ce que ça voulait dire qu'il était en train de mourir ? En tout cas, il ne voyait aucune lumière ; il n'y avait même pas de tunnel. À vrai dire, il n'y avait ni haut ni bas. Était-il déjà mort ? Il n'avait pas non plus de réponse à cette question, même si le simple fait de se la poser le portait à croire qu'il n'avait pas encore franchi ce seuil.

« Ce doit être un rêve », a-t-il pensé. « Un rêve terrible. »

Lorsque la douleur lui accordait un minimum de répit, il se retrouvait seul avec la musique. Le morceau de Sinatra se répétait sans cesse, et bien que le volume soit élevé sans pour autant être dangereux pour l'intégrité de ses tympans, il avait la sensation que s'il entendait cette maudite chanson une fois de plus, sa tête exploserait.

Elle allait résonner des centaines, des milliers de fois encore.

Pendant une période qui lui a paru une éternité, la douleur et la musique étaient les seules choses qui le maintenaient connecté au monde réel. Jusqu'à ce qu'il commence à sentir le froid, et que le supplice général se localise en des points de plus en plus précis de son corps : la main, la clavicule, la mâchoire...

Avant d'ouvrir les yeux, il a retrouvé l'odorat. Là-dedans (définitivement dedans, car jusqu'à présent il n'avait pas senti la moindre brise) ça sentait le bois et l'humidité. C'était comme flotter à l'intérieur d'un tonneau au milieu de l'océan.

Son premier grand défi a été de séparer ses paupières. Ce n'est pas qu'elles étaient lourdes. Le mot qui s'approchait le plus de ce qu'il a ressenti lors de sa première tentative était « collées ». Ses paupières semblaient physiquement cousues, cousues par ses propres chassies séchées.

Les photons sont enfin entrés dans ses yeux, bien qu'au début il ne distinguait pas de formes, seulement des taches claires. Par peur de la douleur, il n'a osé bouger que les yeux pour reconnaître les lieux. On ne voyait pas clairement où finissaient les murs et où commençait le plafond, car il n'y avait pas d'arêtes ; tout était courbe, naturel, comme s'il avait pris le corps d'un écureuil et que c'était là son terrier. Seules trois choses indiquaient qu'un être humain était passé par là : le haut-parleur qui le torturait depuis le plafond, une ampoule suspendue à la lumière tamisée et le papier journal qui recouvrait les murs.

Il n'a pas vu la porte, camouflée à sa droite parmi les gros titres de la presse, jusqu'à ce qu'elle s'ouvre dans un grincement.

Un homme d'âge mûr est entré. Il portait un pantalon chino gris et une chemise ample de couleur beige. Ses cheveux, experts en alopecie, dessinaient un grand « M » sur son front. Ses yeux marron brillaient. Non, c'étaient plutôt les verres de lunettes sans monture qui produisaient cette lueur. Rien chez cet homme ne brillait naturellement. Il aurait été difficile de le remarquer au milieu d'une foule. Il a pensé au concierge de sa résidence, lorsqu'il a pu se faire une première impression de l'homme fade qui venait de franchir la porte.

Les lèvres du visiteur ont bougé. Quelques secondes se sont écoulées avant qu'il ne remarque quelque chose. D'un geste comique, il a porté un doigt à la montre de son autre poignet, et la musique a cessé.

Dehors, il pleuvait. Il pouvait entendre le murmure d'un orage très lointain. Son cœur s'est accéléré.

— Quelle joie, tu es déjà réveillé, a dit l'homme avec courtoisie.

Il lui a fallu quelques secondes pour briser la couche de salive sèche qui scellait ses lèvres et demander d'une voix d'outre-tombe :

— Où suis-je ? Qui es-tu ?

— Considère-moi comme un ami.

— Qu'est-ce que c'est que tout ça ?

— Tu es dans un village de Castille. Bienvenue, Javier. — Gris a dévoilé sa dentition, dans une expression d'enthousiasme semblable à celle qu'aurait un père promettant à son fils une visite au parc d'attractions.

Gris. C'est ainsi que Javier l'appellerait intérieurement même après avoir appris son nom.

La question suivante lui est venue spontanément, sans réfléchir. Il faudrait encore des semaines avant que Gris ne le menace avec un fusil de chasse, mais à cet instant, à peine l'avait-il formulée que Javier Conde a compris qu'il était dans le pétrin.

— Pourquoi je ne suis pas à l'hôpital ? Je meurs de douleur.

— Je suis médecin. Aucun hôpital ne s'occupera mieux de toi qu'ici.

Gris s'est penché vers la bouche de Javier. Formant un entonnoir avec ses doigts, il l'a maintenue ouverte tandis qu'il y introduisait une paire de comprimés.

— Ça va te soulager.

— Où est mon portable ? Je dois appeler ma famille.

— Tu n'avais pas de téléphone sur toi quand je t'ai trouvé. De toute façon, il n'y a pas de réseau ici en bas. Mais ne t'inquiète pas, je me chargerai d'informer les tiens de ton état. Quand tu iras mieux, ils pourront venir te voir.

La douleur a diminué.

« Est-ce que je suis séquestré ? », c'était la question qui tournait dans sa tête comme sur un manège aux lumières de néon, mais il n'a pas eu le cran de la formuler.

— Et mes affaires ? a-t-il dit à la place.

Il respirait à peine. C'était une bonne chose. Avec un peu de chance, il ferait une crise cardiaque sur-le-champ et il tomberait

raide mort. Une fin de match douce et rapide, voilà quelque chose à quoi il ne dirait pas non.

— Tout est à l'intérieur, chez moi. Tu crois vraiment que je vais te voler ?

Gris a laissé échapper un « hé » sec, mais Javier l'a à peine entendu. Il s'est endormi avant de le voir quitter la pièce.

Sinatra l'a réveillé. Le sursaut a été si violent qu'il a d'abord cru qu'on lui avait éclaté les tympans, mais non, c'était son cœur qui s'était emballé.

Il se sentait fatigué. Combien de temps avait-il dormi ? Quinze minutes ? Gris n'allait même pas le laisser dormir, c'était formidable. Une chose s'était améliorée : il n'avait aucune idée du médicament que ce psychopathe lui avait fait avaler, mais la douleur avait diminué jusqu'à devenir une légère gêne, de simples courbatures après une dure journée de travail (comme s'il savait ce que c'était).

Les choses étaient sur le point d'empirer encore.

En portant les mains à son visage, quelque chose de compact et de froid lui a heurté le menton. Javier a suivi du regard la chaîne métallique qui allait de l'entrave qui pesait sur son poignet jusqu'à un anneau ancré dans le sol. Si un recoin de son esprit gardait encore l'espoir que ce n'était pas un enlèvement, tous les doutes venaient de se dissiper.

En bas, sans fenêtres ni horloges, et avec pour seul éclairage l'ampoule, il a perdu la notion du temps. Pour Javier, il n'y avait qu'une seule référence temporelle : les pilules.

Il les lui apportait toutes les huit heures. Il annonçait sa présence toujours de la même manière : la musique s'arrêtait, il frappait à la porte avec les jointures de ses doigts (comme s'il avait besoin de la permission de Javier pour entrer), et entrait dans la pièce avec deux cachets dans la paume de la main et un sourire stupide dessiné sur le visage. Il y avait aussi la bassine, qu'il changeait chaque jour pour une autre, propre. En ce sens,

Gris était réglé comme une horloge, et Javier lui en était reconnaissant.

Parfois, Gris portait des gilets en tricot et sentait l'eau de Cologne bon marché, mais d'autres fois (Javier en a déduit que c'était la nuit), il apparaissait enveloppé dans une vieille robe de chambre et puant la sueur.

— Cette main n'a pas bonne mine, a commenté Gris un jour, tandis qu'il lui donnait de la soupe de légumes. J'espère qu'elle ne te posera pas de problèmes pour jouer.

Jouer. Ça sonnait comme le monde réel. La soupe était dégueulasse, mais le visage de Javier s'est illuminé en se souvenant de ce détail de sa vie. Il a eu un haut-le-cœur quand un grumeau est entré dans sa bouche sans crier gare.

— Elle n'est pas bonne, la soupe ? s'est inquiété Gris. J'avoue qu'elle est en sachet. Je l'ai achetée ce matin à la supérette d'en bas. Je voulais aussi prendre des sablés qui sont très populaires par ici, mais il n'y en avait plus. Dommage.

— Quand est-ce que je vais sortir d'ici ? a demandé Javier, une fois le haut-le-cœur passé.

— La guérison est lente.

— Ma famille doit s'inquiéter.

Gris a remué le bouillon avec la cuillère avant de la lui approcher de nouveau de la bouche, mais il n'a pas répondu.

— Parce que... tu les as prévenus, n'est-ce pas ? a-t-il insisté.

— J'ai l'impression que tu ne me fais pas entièrement confiance, a dit Gris d'un ton évasif, en détournant le regard vers le mur. Je t'ai recueilli alors que tu étais à moitié mort, je t'ai donné un toit, à manger et des médicaments. — Il lui a lancé un regard ferme. — Tu me dois la vie, mon cher ami et admirateur.

Les paroles décourageantes de son ravisseur, ajoutées à l'instabilité de son estomac, ont fait jaillir la soupe sans laisser à Javier le temps de réagir. Il a vomi sur le sol, et il s'en est fallu de peu pour qu'il n'éclabousse son ravisseur. Mon Dieu, comment aurait-il réagi dans ce cas ?

Gris a lâché un juron et s'est levé. Avant de sortir, il a remis Sinatra.

Son estomac se tordait, ça devait être un effet secondaire des

cachets. Il a essayé de se relever avec l'aide de sa main saine, mais ses forces ne lui permettaient même pas de se mettre à genoux.

Gris est revenu avec un seau et une serpillière. Cette fois, il n'a pas arrêté la musique. Sans un mot, il s'est mis à nettoyer le vomi comme si Javier n'existait pas.

S'il parvenait à lui arracher la serpillière et à le frapper à la tête avec, peut-être, juste peut-être, pourrait-il l'assommer. S'il agissait avec rapidité et détermination, il y arriverait peut-être. Et alors, peut-être pourrait-il s'échapper.

Très lentement, il a essayé de changer de position, mais une douleur fulgurante dans la main l'a fait gémir.

— Je ne ferais pas ça, a-t-il lu sur les lèvres de Gris. C'était comme s'il savait ce qu'il avait été sur le point de tenter. Si cette bête féroce que tu as pour main se rebelle, il n'y aura aucun moyen de la dompter. Et je ne peux pas te donner d'autres cachets avant sept heures. Et encore, en étant généreux.

« Je devrais être à l'hôpital avec la main dans le plâtre. Ou amputée », a pensé Javier avec amertume. Il aurait préféré qu'elle soit amputée.

Plusieurs jours ont passé avant qu'il ne puisse y parvenir. Gris venait de le nourrir et ne reviendrait pas avant plusieurs heures.

En serrant les dents, il a roulé sur lui-même jusqu'à réussir à s'asseoir. Puis il a appuyé sa main saine, celle qui n'était pas enchaînée, sur le sol et a poussé pour se redresser. Un cri d'agonie lui a échappé avant qu'il ne s'appuie contre le mur. Apparemment, il avait aussi la clavicule cassée. Il a failli retomber sur le sol, ce qui, vu les circonstances, aurait été catastrophique.

C'est en appuyant le front contre le papier journal qui couvrait le mur qu'il l'a vu. Il s'était toujours demandé quelle serait la sensation du premier être humain qui tomberait sur un extraterrestre. C'était une question qui le taraudait depuis l'enfance, quand Papi l'avait emmené au cinéma et que sa tête avait presque explosé tandis qu'il fuyait avec le lieutenant Ripley l'abominable huitième passager à bord du *Nostromo*.

La photographie du journal montrait un poète au regard

brillant se produisant sur scène. C'était comme regarder dans un miroir, car l'homme sur la photo était lui-même en pleine interprétation. Incrédule, il a fait un pas en arrière et s'est aperçu que cette même page se répétait jusqu'à l'absurde, tapissant la totalité du mur. Quand il a lu le gros titre, Javier Conde a su qu'il était vraiment foutu.

4

LES ESSUIE-GLACES BALAYENT les prospectus publicitaires déposés pendant la nuit sur le pare-brise du véhicule, une Mini Cooper rouge que Mónica s'est offerte avec son premier salaire d'inspectrice. En sortant du parking, elle vire à quatre-vingt-dix degrés pour s'éloigner de la station de taxis et prend la M-30, qui les mènera à la rivière en un clin d'œil.

— Vous n'auriez pas par hasard un couteau ou quelque chose qui coupe ? demande le nouveau, assis sur le siège passager.

— Et pourquoi pas une épée, tant qu'on y est ? Non, il se trouve que je n'ai pas de couteaux dans ma voiture.

Mónica détourne un instant les yeux de la route pour observer l'homme à sa droite, qui se bat pour peler une orange. « Fait chier », se dit-elle. Il ne pouvait pas la manger à un autre moment, son orange ? Faut pas déconner, avec le nouveau. La voiture va puer l'agrumes pendant des semaines. S'il éclabousse la sellerie, je le bute.

En le rencontrant à la sortie du bureau, Mónica a pu se faire une première impression. Plutôt petit et d'un profil arrondi sans pour autant être gros, on pourrait dire qu'il avait une allure banale très bien mise à profit. Cheveux clairs (blonde ou grisonnante, Mónica hésite encore), bien coiffés, avec un front large, le

menton rasé, un jean et une veste de costume déplacée en plein été madrilène.

La seule chose que Mónica sache de lui, c'est qu'il a surgi dans sa vie comme remplaçant de Paco. Ça, et qu'il ne vient pas de la péninsule, à en juger par l'accent avec lequel il s'est présenté. Au début, elle a pensé à Cuba, mais elle découvrira vite qu'il est originaire des Canaries. Pendant leur descente en ascenseur jusqu'à la voiture, il semblait plongé dans ses pensées et, une fois dans le véhicule, il a sorti une orange de sa veste sans dire un mot. Ce n'est pas que Mónica soit très bavarde, mais elle n'aime pas l'idée que l'intérieur de sa Mini ressemble à un funérarium.

Avant de démarrer, elle l'a informé de leur destination et du motif. Le type s'est contenté d'acquiescer de la tête. Maintenant qu'elle le voit à la lumière du jour, elle lui donne entre trente et quarante ans (elle n'a jamais été douée pour estimer les âges) et il semble ne jamais avoir séché le moindre cours au lycée. Il ne porte pas d'alliance, même si elle n'exclut pas qu'il soit divorcé, comme elle semble en prendre le chemin.

Après plus de cinq minutes avec lui, elle a l'impression d'être tombée sur un os, même si ce n'est pas quelque chose qui lui importe particulièrement ; elle n'est pas entrée dans la police pour se faire des amis.

— Tu es nouveau dans la ville, Rayco ?

— Non, ça fait déjà quelques mois que je suis là.

— Et tu aimes Madrid ?

— C'est pas mal. Mais il n'y a pas le climat des Canaries.

— Le pire, c'est la circulation.

— Oui. Dites, ça vous dérange si je m'absente un moment quand nous aurons terminé à la rivière ?

— T'absenter ?

— Une heure et demie, tout au plus. C'est que j'ai une course à faire.

« Il se fout de moi, ce type ? », pense-t-elle.

— Bien sûr.

— Merci.

Le nouveau se concentre à nouveau sur l'orange. Il a les ongles rongés, ce qui complique l'opération. Mónica l'observe du

coin de l'œil. Il lui rend son regard et elle remarque la clarté féline de ses yeux bleus. Contrairement au prototype classique des Canaries, ils s'accordent avec sa pâleur. Il y a en lui quelque chose d'un nomade mélancolique, comme si quelqu'un de très sage lui avait révélé les mystères de l'univers et qu'ils ne lui plaisaient absolument pas. S'il y a un jour eu de la lumière dans sa vie, elle s'est évanouie depuis longtemps.

Non que son nouveau coéquipier ait été antipathique, mais il est clair qu'il n'a pas envie de parler.

— Je vous emprunte ça un instant, d'accord ?

Il prend des ciseaux dans le vide-poche entre les deux sièges et commence à inciser l'orange avec.

Faut oser, poursuit sa plainte l'inspectrice, tout en se faufilant dans la circulation du tunnel de l'autoroute. Il a vraiment du cran, pour un premier jour. Ça, ou alors il est complètement cinglé.

Tandis que Rayco opère l'orange avec l'une des lames des ciseaux, Mónica se demande comment il les nettoiera après. Il va me les rendre couverts de jus d'orange poisseux, c'est sûr, prédit-elle.

— Tu peux les garder, cède-t-elle enfin, sentant que sa patience s'épuise. « Et la journée ne fait que commencer », se dit-elle. Elle soupire.

Elle pense encore à ces yeux (mystérieux, comme s'ils mouraient d'envie de révéler un secret) lorsqu'elle met son clignotant pour prendre la sortie du tunnel et chercher un endroit où garer la Mini. Elle trouve une place près de la voiture de la police municipale.

5

« J'ESPÈRE que ça ne t'empêchera pas de jouer », avait dit Gris. Maintenant, Javier comprenait avec une clarté effroyable.

Il ferma les yeux pour échapper au supplice de son propre portrait et pensa aux derniers mois. Ils avaient été particulièrement intenses. Ce samedi-là avait eu lieu la dernière représentation de *Mort à l'opéra*, bien que celle-ci aurait dû se tenir en avril. Le contrat, signé par les acteurs et les techniciens, les engageait à donner six spectacles par semaine pendant les saisons d'hiver et de printemps. Le 10 avril, selon les termes dudit contrat, le rideau devait tomber sur la pièce pour toujours.

Un mercredi de fin mars, alors que la troupe se changeait après la représentation du jour, Godoy entra dans la loge. Ernesto Godoy était deux choses : un producteur qui avait du flair pour les bons contrats et un parfait imbécile. Il était le metteur en scène et le scénariste de la pièce.

— Les gars, arrêtez immédiatement ce que vous faites et écoutez-moi ! cria-t-il en agitant un journal depuis le seuil de la porte.

— Pour l'amour de Dieu, Godoy, je suis à moitié à poil ! protesta Johanna depuis le fond de la pièce, où elle interprétait l'une des victimes d'Erik, le personnage de Javier. Elle ne cacha

pas son soutien-gorge et continua de se démaquiller comme si de rien n'était.

— Pour ce que ça me fait, ma petite, tu pourrais même te toucher. Ce n'est pas comme si ça pouvait m'intéresser le moins du monde de te voir. Godoy plissa son nez de bouledogue. Ça sent la bouse séchée, ici, camarades.

« Ça sent la bouse séchée » ou « ça sent une quantité phénoménale de bouse » figuraient parmi les expressions favorites de Godoy. Il avait l'habitude de les conclure par un « camarades » qui se voulait décontracté, mais qui, pour une raison quelconque, sonnait toujours pédant dans sa bouche.

— Bon, écoutez. J'apporte de bonnes nouvelles.

Le brouhaha dans la loge cessa d'un coup. Godoy essuya la sueur de son crâne chauve avec la main avant de lâcher la bombe :

— J'ai réussi à nous faire prolonger jusqu'à la fin du printemps. La dernière représentation aura lieu le 5 juin à Aranda de Duero. C'est dans la province de Burgos, pour ceux qui n'ont pas eu leur bac. L'équipe resta silencieuse, attendant la suite avec impatience. S'agissant d'une prolongation hors contrat, on nous paie plus, donc vous toucherez tous cinquante pour cent de plus par représentation.

La jubilation explosa dans la loge. Il y eut des embrassades et les serviettes volèrent dans les airs. Johanna gratifia le producteur d'un mouvement de poitrine, puis alluma une de ses cigarettes. « Johanna, ma petite, on ne peut pas fumer ici ! » entendit-on la voix nasillarde de Godoy couvrir le chahut.

Pour Javier, la nouvelle fut une douche froide. Deux mois de plus à interpréter Erik ? Une punition qu'il n'était pas sûr de pouvoir supporter. C'était, de loin, le rôle le plus exigeant de toute la pièce. D'accord, cela lui permettait aussi de briller chaque soir, mais sans le whisky et quelques caprices occasionnels, il n'aurait même pas pu tenir jusqu'en avril.

La prolongation de contrat avait un bon côté : travailler sur cette pièce lui avait permis de voyager dans tout le pays, de passer des mois loin de Rosa et Martita sans avoir à donner d'explications, donc il pourrait au moins rester quelques semaines de

plus sans étouffer dans cette maison qu'ils devaient encore à la banque.

Une autre chose qui ne lui plaisait pas du tout était de devoir supporter le regard d'agneau égorgé d'Elena chaque jour jusqu'à la fin du printemps. Il aurait volontiers accepté un coup d'un soir avec Johanna si ce n'avait été pour son orientation sexuelle, mais Elena ? Javier savait qu'il pouvait la mettre dans son lit quand il le voulait, mais pour supporter les saintes-nitouches ennuyeuses, il avait déjà Rosa. Pas question.

C'était précisément ce regard tendre qu'Elena lui adressait en ce moment, tandis que les autres fêtaient l'augmentation de salaire et que Godoy essayait de calmer les fauves qu'il avait sur sa liste de paie.

Deux mois de chaleur, quarante-huit représentations et plusieurs approches gênantes d'Elena plus tard, l'heure était venue de baisser le rideau définitivement. Pour fêter ça, ce soir-là, Javier avait gardé dans le meuble-bar une bouteille de son whisky de malt préféré. En attendant sa commande de repas à domicile, il lisait le journal du jour, allongé sur le lit du Montermoso.

« *Mort à l'opéra* » tire sa révérence définitivement, titrait l'article, qui montrait en grand Conde et Elena en pleine représentation.

C'était l'article qui tapissait maintenant la tanière où un fou le tenait prisonnier.

Avec un rugissement d'impuissance étouffé par la musique, Javier se jeta contre le mur et commença à arracher le papier. Il s'arrêta après avoir arraché deux larges pans, car il avait trouvé de l'argile derrière les journaux. Stupéfait, il regarda autour de lui tandis que son esprit le transportait vers son enfance par bouffées confuses.

Ce n'était pas un terrier, mais une grotte. Une cavité qui semblait avoir été creusée directement dans la roche de la colline.

Une grotte qui, même à l'âge adulte, s'invitait de temps en temps dans ses cauchemars.

Javier avait toujours aimé les étés. Non pas pour les vacances, mais parce qu'ils signifiaient Sotillo, Abuelito et les caves à vin. Il passait tout le mois de juillet au village, pendant que ses parents suaient à Madrid.

Le matin, il aidait Abuelito au potager ; l'après-midi, il profitait de la sieste et du bar. C'est là qu'il avait appris à jouer au mus en observant les anciens boire du vin. Mais le meilleur arrivait le soir, quand ils montaient sur la colline avec un panier rempli d'omelette, de boudin et de pain.

Les caves le fascinaient. C'étaient des galeries froides et souterraines, avec une odeur de vin et des murs d'argile qui avalaient la lumière. Les adultes adoraient ça : les grillades, les rires, le vin. Pour Javier, cependant, c'était un monde étrange. Chaque fois qu'il y descendait, l'écho le faisait se sentir tout petit. Il imaginait deux choses : que si une météorite tombait, il y serait à l'abri... et qu'il se ferait dévorer par les rats.

L'été où tout a basculé, Javier avait déjà fait sa poussée de croissance. Un soir, Papi l'a envoyé chercher du vin. Tout seul. Javier a essayé de refuser, mais les amis de son grand-père se sont moqués de lui. Alors, il est descendu.

Les marches étaient humides et les murs, glacés. Il tirait sur les ficelles pour allumer les ampoules, mais l'obscurité avait toujours une longueur d'avance. La mission était simple : atteindre la première galerie où se trouvaient des bouteilles de vin pleines, s'emparer du butin et revenir sur ses pas.

Il a trouvé les bouteilles. En s'étirant pour les atteindre, il a effleuré sans le vouloir une pile de bouteilles vides, qui sont tombées comme des quilles percutées par une boule timide. Finalement, une bouteille s'est brisée en heurtant la pierre. L'éclat a résonné sur les murs du souterrain. Javier est resté immobile jusqu'à ce que le dernier murmure se soit apaisé. C'est alors que les sifflements ont commencé, les petites griffes répugnantes qui rongeaient la pierre. Elles étaient sorties de leurs tanières pour l'observer. Sentaient-elles sa peur ? Javier avait l'impression que les battements de son cœur rebondissaient sur l'argile et le poussaient à s'enfuir en courant.

Peut-être parce que ses cinq sens étaient suspendus au

murmure des rats, Javier n'a pas entendu les bruits de pas, quelques mètres plus haut. Il n'a réagi que lorsque la cave a été plongée dans l'obscurité et qu'une porte a claqué près de lui. S'il n'avait pas été en proie à la terreur que lui inspiraient les rats, il aurait crié avant que quelqu'un ne tire sur la ficelle et ne remonte à la surface en refermant la porte derrière lui.

Il était resté seul dans le noir.

Il a crié et martelé la porte. « AU SECOURS ! PAPI ! À L'AIDE ! » L'écho lui renvoyait ses propres cris. Il a continué jusqu'à avoir les mains enflées et que les sanglots n'étouffent ses hurlements. Il se sentait nauséux à cause de l'intense odeur de vin.

Pris de panique, il s'est mis à dévaler les escaliers et ne s'est pas arrêté avant de ne plus entendre le couinement de ces bestioles répugnantes. En chemin, il s'est cogné plusieurs fois contre le mur et sentait maintenant un filet de sang couler sur sa tempe. Mais le pire était la désorientation. Il avait traversé plusieurs galeries, il en était certain, et il n'avait aucune idée de l'endroit où se trouvait la sortie.

On l'a retrouvé quelques minutes plus tard, recroquevillé sur lui-même, inconscient et le visage taché de sang.

Ce fut la première fois que Javier a vécu un événement traumatisant.

Le deuxième est arrivé sans crier gare quand, les journaux montrant son image encore froissés à la main, il a caressé la même argile froide qui l'avait acculé dans son enfance et a humé l'arôme de vin qu'il croyait avoir oublié. Il n'était pas aussi fort qu'à l'époque, mais c'était indiscutablement le même. « Comme si je flottais dans un tonneau au milieu de l'océan », a-t-il pensé. Maintenant, il comprenait sa propre comparaison.

Le troisième événement, le plus violent, il le subirait plusieurs semaines plus tard.

6

JAVIER AVAIT neuf ans quand il s'est retrouvé enfermé dans l'obscurité de la cave, et quarante-deux ans, trois mois et cinq jours quand il s'est réveillé dans une cave souterraine pour la deuxième fois.

Après quelques minutes de panique, qu'il a surmontées en rentrant le menton dans sa poitrine et en retenant sa respiration, il a décidé de se concentrer sur de petits objectifs. Il ne savait pas encore pourquoi il était là ni comment il allait s'échapper, mais le plus urgent était de décoller tous les journaux qui couvraient les murs. S'il contemplait l'article avec son propre portrait une minute de plus, il deviendrait fou.

Avec sa main valide, il arrachait les journaux sans ménagement. Il voyait déjà plus d'argile que de papier quand il a senti quelque chose : à cet endroit, il n'y avait pas de mur. Cette zone était creuse.

Excité, il a continué à enlever le papier. La bonne nouvelle, c'est qu'il avait trouvé une sorte de soupirail dans l'argile. La mauvaise, c'est qu'il n'était pas assez large pour qu'un homme adulte puisse le traverser. Où pouvait-il mener ? Son intérieur ne renvoyait qu'une obscurité épaisse.

Il n'a pas eu le temps de réfléchir, car une lumière s'est

soudainement allumée de l'autre côté. Effrayé, il a fait un pas en arrière et a retenu sa respiration tout en analysant ce qu'il voyait.

À quelques mètres de là, l'étroit tunnel débouchait sur une cave semblable à la sienne, et il y avait une personne.

Quelqu'un qu'il connaissait très bien.

Elle ne s'était pas encore rendu compte de sa présence. Le journal froissé à la main, il a essayé de se souvenir de la dernière fois où ils s'étaient parlé.

Si l'existence de Javier Conde avait été un lac serein, cette nuit-là aurait été celle où un dieu géant serait passé par là, aurait grimpé au sommet d'une falaise et se serait jeté à l'eau en faisant une bombe, troublant le calme pour ensuite repartir par où il était venu. Même après que l'ondulation de l'eau se soit éteinte, plus rien ne serait comme avant. À première vue, rien dans le lac ne semblait avoir changé, mais sous l'eau, tout serait différent à partir de cette nuit-là.

Rosa l'avait appelé dans sa chambre, et il avait profité de la conversation pour se couper les ongles des pieds.

— Écoute-moi bien, chérie. On ne va pas mettre cette couleur de moquette. — Il a attendu patiemment que Rosa réplique et a continué — : Je me fiche qu'elle soit exclusive, ou qu'elle soit assortie à je ne sais quoi. Cette couleur est dégueulasse. C'est comme si tu marchais continuellement sur du fumier. Choisis-en une autre, et un point c'est tout. — Une attente qui, cette fois, a réussi à le mettre en colère —. Comment ça, tu as déjà confirmé la commande ? Putain, Rosa !

Quelque part dans l'hôtel, il y avait un bruit. Un bruit gênant, dont les basses résonnaient régulièrement contre le sol.

— On en parle demain. On dirait que quelqu'un veut me gâcher la soirée de clôture. Mais commence à te faire à l'idée qu'on ne mettra pas cette moquette dans le salon.

Rosa a ajouté quelque chose d'autre. Quelque chose qui a fait que Javier a regardé vers le minibar.

— Bien sûr que je n'ai pas rechuté. Arrête de t'inquiéter. Au revoir.

Il a allumé une cigarette, enfilé ses chaussons et il est sorti au moment même où sa pizza arrivait — une caprese, ça, il s'en

souvenait. Génial, il commençait à avoir faim. Il a expédié le livreur (sans lui laisser de pourboire), pris une part pour la route et quitté la chambre.

— On peut savoir ce que c'est que ce boucan ? s'est-il exclamé tel un général depuis la porte du salon du Montermoso. De sa main pendait la part de caprese, et une cigarette à moitié fumée vacillait entre ses lèvres. — Impossible de se détendre comme ça !

Quelques membres de l'équipe se sont tournés vers lui avec indifférence avant de continuer à taper dans la tourte au thon. Johanna, hauts talons et faible QI, a surgi de la foule et lui a claqué une bise sur la joue. Elle portait un chemisier transparent et son haleine sentait la bière bon marché.

— Qu'est-ce qu'on a là ? La superstar a daigné descendre parmi les simples mortels. Pouah ! Dis donc, ça pue.

— C'est du pesto. C'est super bon.

— Ce n'est pas du pesto. Ça peste. Donne, je te l'échange.

Elle lui a arraché la pizza en prenant soin de ne pas se tacher et lui a mis une pinte de bière dans la même main. Elle s'est débarrassée de la part triangulaire en la posant sur la table la plus proche.

— Johanna, j'étais sur le point d'aller me coucher. Je n'ai pas envie de bière.

La jeune actrice a éclaté de rire en postillonnant.

— Tu crois que je suis née de la dernière pluie ? Tu as une bouteille de whisky dans ta chambre et tu ne comptes pas dormir avant de te la descendre. Pas vrai ?

Un demi-sourire a échappé à Javier.

— Tu es très maligne.

— Oui, je sais. Allez, mec, tu avais hâte que la tournée se termine, tu le disais tout le temps. — Johanna a pris une voix grave et masculine — : « Le personnage d'Erik me rend fou... je n'arrive pas à dormir avec tous ces voyages... je ne supporte pas Godoy... » — Elle a levé les mains et s'est exclamée de sa voix habituelle — : Fêtons le fait qu'il n'y aura plus de représentations !

Elle l'a pris par le bras et l'a traîné vers l'endroit où tout le

monde se goinfrait de canapés. Alors qu'ils arrivaient au bar, ils ont été abordés par Godoy.

— T'es déguisé en quoi, camarade ? — La chemise supportait encore la pression de son ventre et maintenait le premier bouton bien fermé, mais le producteur n'arrivait pas à empêcher les S de lui échapper.

— Celui d'un homme qui veut dormir.

— Très drôle. Sérieusement, vous avez été magnifiques aujourd'hui. Vous avez eu un peu de mal à démarrer la tournée, mais dès que vous êtes entrés dans la peau de vos personnages, tout a roulé.

Johanna leva les yeux au ciel.

— Toi en particulier, Javier, tu as été, comment dire... *chapeau*. — Seul un pédant comme Godoy pouvait achever sa phrase sur cette note et être aussi content de lui.

— Arrête ton baratin, patron, l'interrompt Johanna. Tu vas le faire retourner dans sa chambre.

Godoy la foudroya du regard, qui resta accroché à son décolleté.

— Tu ne t'habilles jamais normalement, toi ? Les mecs vont croire que j'ai payé une *strip-teaseuse* pour la fête.

— Va te faire foutre, patron.

Javier bâilla sans se cacher. Godoy porta son gin-tonic à ses lèvres et fronça les sourcils derrière son verre.

— Tu n'as pas l'air très content.

— Pourquoi le serais-je ? Vous êtes en train de me gâcher une soirée fantastique avec toutes ces conneries.

Le patron jeta un regard de biais à Johanna. Elle, qui n'était pas très intelligente mais saisissait les indirects au vol, disparut dans la foule.

— Je croyais que tu mourais d'envie que ça se termine, dit Godoy à l'oreille de Javier.

— Ça aurait dû se terminer il y a deux mois, comme nous l'avions signé.

— Bon, eh bien voilà. C'est fini. Deux mois qui sont passés en un clin d'œil et tu repars les poches pleines.

— En un clin d'œil, tu dis ? Ça se voit que tu n'es pas un artiste.

Godoy l'attrapa par le revers de son peignoir.

— Je ne suis pas un artiste, mais c'est moi qui te paie, espèce d'arrogant. Ne me fais pas chier.

— Puisque tu abordes le sujet, tu me dois du fric.

Le producteur plissa le nez comme si une quantité énorme de bouse empestait l'endroit.

— Ne fais pas cette tête, dit Javier. Tu sais très bien de quoi je parle. Ma part variable pour le rôle principal.

— Tu me connais depuis des années, putain de bordel de merde. Ma femme a tricoté une petite tenue pour la naissance de votre fille, et je t'ai attribué le rôle principal de la pièce avant même d'avoir fini le scénario. Tu sais pertinemment que je te paierai. — Godoy termina son verre d'une longue et véhémence lampée, et un rot qu'il ne chercha pas à dissimuler lui échappa. Son large front était plus plissé que d'habitude. — Merde, si tu n'étais pas le meilleur acteur de la troupe... Parfois je regrette de t'avoir engagé, tu sais ? Parfois je regrette de t'avoir financé la...

— Heureusement pour nous deux, tu n'auras plus à me supporter, répliqua Javier en buvant une gorgée de sa bière, qui était tiède.

Godoy était sur le point de contre-attaquer quand le volume de la musique augmenta et que Tom Jones se mit à chanter dans les haut-parleurs. La lumière baissa d'intensité et tout le monde devint fou. Les bras passés sur les épaules du voisin, les membres de la troupe de *Mort à l'opéra* reprirent en chœur le refrain de *Delilah*, motivés par les décibels, l'alcool et, sans aucun doute, la paie fraîchement reçue. Hautain, Javier plaça sa cigarette entre les doigts de son patron — « tiens-moi ça, tu veux ? » — et fut emporté par la vague. La discussion fut radicalement interrompue par un jet de bière qui atterrit sur la chemise du producteur. « Prends ça dans ta gueule, gros connard », se délecta Javier tout en se laissant porter par l'euphorie.

Le seul souvenir net qu'il garda à partir de ce moment-là fut l'image de Johanna s'approchant de lui avec deux verres à shot, une bouteille de tequila et le sourire de la luxure incarnée. Son

cerveau finirait par archiver cet instant avec deux flammes ardentes à l'endroit où auraient dû se trouver les pupilles de sa collègue.

— Je ne te reconnais pas, Javier.

Attends, qui parlait maintenant ? La voix semblait sérieuse, un ton qui ne cadrerait pas avec l'ambiance du salon. Assurément, ce n'était pas Johanna. Il s'efforça de faire le point sur la silhouette qu'il avait en face de lui, près du bar. Oh, merde, pas elle. Quelle douche froide.

— Eh, Elena, ma chérie ! Tu t'amuses bien ? — Maladroitement, il lui caressa une mèche de cheveux.

— Qu'est-ce qui t'arrive ce soir ? — Une nouvelle ride était apparue sur le front de l'agneau égorgé.

— Je fais la fête ! Allez, prends un verre avec moi. Garçon !

Un homme avec une banane et des rouflaquettes grisonnantes, les tempes en sueur à force de trimer de l'autre côté du bar, s'approcha en hâte. Elena s'excusa et, d'un geste, lui indiqua qu'ils ne prendraient rien. L'homme resta derrière le bar, au cas où.

— Qu'est-ce que tu fous, meuf ? Allez, on va prendre un verre. On est les stars ! Trinquons à notre succès.

— Je ne vais pas te permettre de boire une seule goutte de plus. Tu te donnes en spectacle.

— Putain, même aujourd'hui tu ne peux pas t'empêcher de faire ta sainte nitouche. — Javier a attrapé le poignet d'Elena avec une telle force qu'elle s'est débattue. L'acteur a chancelé et il est tombé par terre. Le salon tournait et les formes et les couleurs se succédaient comme dans un kaléidoscope. Alors, étendu sur de la vodka séchée, il a eu quelques souvenirs qui combleraient en partie le trou qui se formerait cette nuit-là dans sa tête : le verrou de la salle de bain ; le bois d'une porte marquée par les clés de la voiture ; une carte de crédit qui donnait forme à un ver blanc.

Il a levé les yeux du sol et a croisé de nombreux visages amusés qui l'observaient comme un singe derrière les barreaux d'une cage. Elena était accroupie à côté de lui. Elle lui a tendu la main.

— Je peux me débrouiller seul, a grogné Javier, qui s'est relevé

à grand-peine, avec à peu près la même difficulté que quelques jours plus tard, quand il s'est réveillé enchaîné au sol de la cave.

Il était conscient que, s'il avait pris la main de la femme qui le regardait maintenant, perplexe, depuis l'autre galerie, s'il ne l'avait pas envoyée balader, il ne se serait pas réveillé dans cet antre infernal.

— Toi aussi ? — La voix de Sinatra ne permettait pas d'entendre celle d'Elena, mais Javier était doué pour lire sur les lèvres. D'après son expression, il a imaginé une diction tremblante.

Il n'a pas su s'il fallait l'attribuer à la peur ou à la surprise.

7

AU MOMENT où ils franchissent le cordon de sécurité, les semelles des bottes de Mónica sont déjà couvertes de pollen écrasé. Le sol pavé qui borde la rivière en est infesté. Au-delà de la rive opposée, les ruines du stade de football démolí ressemblent à un décor de dystopie apocalyptique.

Ils se dirigent vers une équipe de trois policiers municipaux qui surveille quelque chose dans l'eau. En s'approchant, ils reconnaissent un amoncellement de détritú que le courant a accumulé contre le mur. En s'approchant encore, ils voient qu'il s'agit d'un cadavre. La saleté laisse entrevoir une femme d'âge mûr.

Entre policiers, les présentations sont cordiales.

Mónica, scrutant le corps, demande :

— Comment on la sort de là ?

— Les pompiers sont en route, répond le plus âgé des trois, qui semble être le chef.

Rayco observe la scène sans montrer la moindre altération. On pourrait même deviner un sourire sur ce visage de dévoreur de livres de science-fiction. Mónica se demande s'il est aussi serein qu'il en a l'air, ou s'il est en état de choc.

— Il faut faire attention avec l'ivresse dans ce coin de la ville, ajoute un autre des policiers municipaux, qui arbore un teint mat et des traits arabes. Il y a des passages de la rivière où le mur de

pierre est bas. Très bas si on zigzague et qu'on voit double. Les fêtes et les kermesses d'été ont déjà commencé, très propices aux excès et aux folies.

— C'est qui, le gamin ? demande Rayco (serein, serein), le regard fixé sur un garçon assis sur le coffre ouvert de la voiture des policiers. Ses jambes pendent dans le vide, et il peine à maîtriser un labrador mouillé qui ne semble pas disposé à attendre sagement. À côté du garçon, une femme, vêtue d'une robe à fleurs et le visage vaguement décomposé, se ronge les ongles sans le quitter des yeux. Un quatrième policier leur tient compagnie.

— C'est lui qui l'a trouvé, dit le policier le plus âgé. Le chien, en fait. — Il esquisse un sourire penaud.

Alors qu'ils s'approchent, le nouveau siffle quelques couplets d'une des chansons folkloriques de sa région. Ça sonne très faux.

— Mónica Lago, se présente-t-elle en tendant la main à la femme.

Celle-ci lui rend son salut par une poignée intense. Elle a la main chétive.

— Je suis Marisa, sa mère.

— Voici mon coéquipier, Rayco... au fait, c'est quoi, ton nom de famille ?

— Medina. Rayco Medina. — Le Canarien s'adresse au jeune homme. — Et toi, comment tu t'appelles ? Tu as été très courageux, tu sais ?

— Eloy Gutiérrez. — Il est trop occupé à tenir le labrador en respect, et ne serre aucune main. — Tula veut y retourner.

— Ce chien est à toi ? demande Rayco.

— Oui, répond la mère.

— C'est une femelle, précise le garçon. Tula.

— C'est la chienne qui a trouvé le corps ? veut savoir l'inspectrice.

Eloy acquiesce.

— Oui. Elle s'est échappée et r-refusait de revenir.

— Calme-toi, dit Rayco.

— Elle a sauté dans l'eau et a commencé à barbo-bo-boter contre le tas de saletés. J'avais peur que le courant l'emporte ou

qu'elle pr-renne froid, alors j'ai pris un grannnd bâton et c'est là que je l'ai vu...

Le garçon est sur le point de fondre en larmes, probablement en se remémorant le visage sans vie de la femme sur le tas de flore morte. Sa mère le protège en l'entourant de ses bras, avec une expression qui indique très clairement qu'ils sont sur le point de partir.

Mónica essaie de le calmer en changeant de sujet :

— Tu as quel âge ?

— Douze ans.

— Et Tula ? Elle a quel âge ?

— Deux ans et quatre mois.

— Tu dis que tu as vu cette femme morte, termine Mónica la phrase que le garçon a interrompue un instant plus tôt. Tu la connaissais ?

— Bon, ça suffit maintenant, proteste la mère. Nous voulons rentrer à la maison.

— Le chien la connaissait ? insiste Mónica.

Eloy secoue la tête.

— Tula va attraper froid.

Rayco sourit. Mónica, non.

— Bien sûr, vous pouvez y aller, s'avance-t-il. Vous avez besoin qu'on vous ramène chez vous ?

— Non. Nous habitons juste là. — La mère pointe du doigt un immeuble en briques au-delà d'un feu de signalisation. — Nous irons à pied.

Rayco se satisfait de la réponse, mais Mónica continue de poser des questions, même si elle comprend vite que le jeune Eloy n'a rien de plus à apporter. Il a simplement eu la malchance de promener sa chienne juste au moment où le cadavre de cette femme s'arrêtait contre le mur de la rivière.

Ils les laissent partir. Au moment même où le garçon et sa mère finissent de traverser au feu avec la chienne — cette fois bien tenue en laisse —, les pompiers arrivent. Peu après, l'ambulance. Une demi-heure plus tard, ils ont déjà sorti le corps de l'eau et l'ont recouvert d'une bâche. Mónica a envie d'ouvrir la fermeture éclair quand on le transporte sur une civière à côté

d'elle, d'observer son visage, mais elle se réprimande pour son impatience. Elle fait mieux et demande aux ambulanciers d'ouvrir la housse.

La défunte est une femme d'une quarantaine d'années, à peu près de son âge. Elle se dit qu'elles auraient même pu bien s'entendre, si seulement Mónica avait eu une vie sociale. Ce visage pâle et constellé de taches de rousseur ne lui dit rien, mais elle est sûre qu'il ne méritait pas un tel châtiment.

Elle se sent vide à l'intérieur tandis qu'ils referment la fermeture Éclair et soulèvent le brancard pour l'introduire dans l'ambulance. Quelques minutes plus tard, le cadavre est déjà en route pour l'institut médico-légal, où l'autopsie sera pratiquée. Mónica a pris les devants et les a appelés pour qu'ils l'informent dès qu'ils connaîtront les détails de la mort. Elle a aussi téléphoné au commissariat central, elle veut être la première à connaître l'identité de la femme.

Elle déteste l'admettre, car elle sait que c'est cruel, mais comme toujours, cette énergie excitante qui surgit chaque fois qu'elle a une nouvelle affaire entre les mains lui parcourt les veines... Un meurtre ?

— Vous croyez qu'on l'a tuée ? brise Rayco le silence, une fois qu'ils sont dans la voiture pour rentrer au commissariat.

— Pas toi ? répond Mónica sans quitter la route des yeux.

— Effectivement, la thèse de l'accident dû à l'ivresse est toujours une possibilité. Mais ces vêtements... ce n'est pas ce qu'une quadra porterait pour une soirée entre amies.

Mónica force un grand rire. Elle ne veut pas paraître offensée.

— Et comment est censée sortir faire la fête une femme de quarante ans, petit malin ?

— Les femmes d'âge mûr qui sortent tard le soir à Madrid cherchent du sexe sans prise de tête. Je vous le dis par expérience. Et on n'obtient pas ça avec un large pull gris et une queue-de-cheval improvisée.

— Tu as pensé qu'elle était peut-être mariée ?

— Une femme mariée ne rentre pas chez elle ivre et seule dans le centre de Madrid au beau milieu de la nuit. Pas si son

mariage fonctionne assez bien pour qu'elle n'ait pas envie de chercher une petite aventure sans lendemain lors d'une soirée arrosée.

Mónica appuie sur l'accélérateur et donne quelques coups de volant. Un signal subtil que la conversation est terminée. Au bout de quelques minutes de silence, Rayco semble impatient de parler.

— Dis ce que tu as à dire, le presse-t-elle.

— Pardonnez-moi de vous dire ça, mais vous avez mis le jeune avec le chien mal à l'aise. Ce n'était pas nécessaire.

— C'est lui qui a trouvé le cadavre. Comment ne pas l'interroger ?

— Si vous aviez eu plus de tact, il se serait peut-être plus ouvert. Et sa mère aussi.

— Tu vouvoies tout le monde ? Tu commences déjà à perdre cette manie avec moi.

Le nouveau fait une grimace.

— Le chef m'avait pas dit que t'étais une chieuse.

— Ni à moi que t'étais un crétin. — Puis elle marmonne, plus pour le volant que pour Rayco, en insistant bien sur le « p » : — Putain...

— Crétin ? Ha. Ça se voit bien que t'as plus de quarante ans.

Rayco ne va pas jusqu'à rire, mais le coin de ses lèvres se contracte. Ça, il ne peut pas l'éviter.

« Quadra. Alors c'est comme ça que les nouveaux vont m'appeler maintenant ? », se dit Mónica, la mâchoire crispée. Madame l'inspectrice. Où est passée cette flic prometteuse qui en avait plus dans le pantalon que la plupart des hommes ? Paco, son mentor, le *sensei* qui lui a tout appris du métier, le disait avec plus de force : « la putain de chef ». Et maintenant, elle est la collègue quadra. Eh bien, super.

— Je suis entourée d'idiots, gémit-elle en l'air. Rayco, loin de se sentir offensé, se tourne sur son siège et commente d'un air curieux :

— Ça me surprend le peu de foi que tu as en l'humanité.

— Tu me parles de foi en l'humanité ? Écoute, ils ont dû installer des antivols sur les caddies de supermarché parce que les

gens les ramenaient chez eux et les laissaient ensuite traîner dans la rue. Nous sommes condamnés.

Le sous-inspecteur sourit à sa remarque.

— Tu ris parce que c'est vrai.

— Désolé de ne pas haïr l'humanité. — Une vague tentative de Rayco pour détendre l'atmosphère dans la voiture. — Sérieux, je veux qu'on s'entende bien.

Le téléphone portable de Mónica sonne, la sauvant d'une conversation gênante.

— On a des infos sur la femme de la rivière, dit la standardiste sur le haut-parleur.

— Je t'écoute, répond Mónica.

— Elle s'appelait Montse Aguilar et elle travaillait comme psychiatre à l'hôpital Ramón y Cajal.

